

Hélène Vachon

Singuliers voyageurs

roman



QUÉBEC AMÉRIQUE

Littérature d'Amérique

OceanofPDF.com

De la même auteure

La Tête ailleurs, Montréal, Québec Amérique, coll. Littérature d'Amérique, 2002.

Le Piège de l'ombre, Montréal, Québec Amérique jeunesse, coll. Titan, 2000.

Monsieur Engels, Saint-Lambert, Dominique et Compagnie, romans bleus, 2000.

L'Oiseau de passage, Saint-Lambert, Dominique et Compagnie, romans bleus, 2000.

Le Délire de Somerset, Saint-Lambert, Dominique et Compagnie, coll. Carrousel, 1999.

Le Cinéma de Somerset, Saint-Lambert, Dominique et Compagnie, coll. Carrousel, 1998.

Mon ami Godefroy, Saint-Lambert, Éditions Héritage, coll. Carrousel, 1996.

Dans les griffes du vent, Saint-Lambert, Éditions Héritage, coll. Alli-bi, 1996.

Le Sixième Arrêt, Saint-Lambert, Éditions Héritage, coll. Carrousel, 1995.

Le Plus Proche Voisin, Saint-Lambert, Éditions Héritage, coll. Carrousel, 1995.

Hélène Vachon
Singuliers voyageurs
roman

QUÉBEC AMÉRIQUE

OceanofPDF.com

Données de catalogage avant publication (Canada)

Vachon, Hélène

Singuliers voyageurs

(Littérature d'Amérique)

9782764420614

I. Titre. II. Collection : Collection Littéraire d'Amérique

PS8593.A37S56 2004 C843'.54 C2004-941464-X

PS9593.A37S56 2004



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Les Éditions Québec Amérique bénéficient du programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada. Elles tiennent également à remercier la SODEC pour son appui financier.

Québec Amérique

329, rue de la Commune Ouest, 3^e étage

Montréal (Québec) Canada H2Y 2E1

Téléphone: (514) 499-3000, télécopieur: (514) 499-3010

Dépôt légal: 3^e trimestre 2004

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Mise en pages: André Vallée

Révision linguistique: Diane Martin et Danièle Marcoux

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

©2004 Éditions Québec Amérique inc.

www.quebec-amerique.com

OceanofPDF.com

Sommaire

De la même auteure

Page de titre

Page de Copyright

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

Hélène Vachon

OceanofPDF.com

1

— Le Train nuptial?

— Oui, monsieur, fit le préposé en baissant les yeux sur son stylo. Il n'y a pas d'autre wagon libre. Tout est pris. Je suis désolé, monsieur.

Arnold resta un moment interdit. Le ciel était bas, lourd, l'aube pointait. Il n'était pas encore six heures.

— Si je puis me permettre, monsieur, vous auriez dû réserver.

Arnold fixait toujours le préposé avec, au fond des yeux, assez de foudre pour faire exploser un convoi entier de wagons nuptiaux. Arnold était un client régulier, matinal par surcroît. Or un client régulier *et* matinal ne réserve jamais. Renoncer avant l'aube à la tiédeur du lit, s'habiller dans le noir, enfiler un bas marron, un autre noir, oublier sa montre sur la table de chevet étaient pour Arnold une somme de sacrifices assez considérable pour mériter compensation, c'est-à-dire l'octroi sans condition d'un wagon de première classe, normal et vide.

Croyant arranger les choses, le préposé ajouta:

— L'endroit est douillet, monsieur. Très confortable. Et rose.

— Rose?

— Enfin brun-rose.

Il avala péniblement.

— Dans cette période de grisaille, la chose peut avoir un certain intérêt, croyez-moi.

Arnold imagina un tas de choses pastel, rebondies, des cupidons joufflus, enrubannés. Il ferma les yeux.

— Nous ne proposons jamais le wagon rose aux clients ordinaires...

L'un des sourcils d'Arnold se haussa imperceptiblement.

— Aux clients normaux, je veux dire. Non... enfin...

— Aux clients réguliers, murmura Arnold.

— Réguliers, oui.

Le préposé eut un petit rire.

— Je ne veux pas dire que les nouveaux mariés sont des clients irréguliers, mais...

Il s'arrêta, épuisé. Arnold attendait.

— Mais il faut ce qu'il faut, n'est-ce pas, monsieur? La Société des chemins de fer ne recule devant aucun sacrifice pour satisfaire sa clientèle, reprit-il. Et ça tombe bien, voyez-vous, monsieur, il n'y a pas l'ombre de nouveaux mariés à l'horizon. Quoique, ajouta-t-il pensif, le phénomène soit parfois difficile à détecter.

La gare se remplissait. Les gens arrivaient, seuls ou par petits groupes. Des hommes, des femmes, des enfants, s'étonna bizarrement Arnold, comme s'il eût pu y avoir une quatrième possibilité. Tout ce beau monde accourait, inondait les quais, louvoyait, se répandait en excuses, en sourires, grimpait dans des wagons déjà surchauffés.

— Autre avantage et non le moindre, dit encore le préposé : le wagon est aisément reconnaissable.

Il déposa dans les mains d'Arnold un billet rose pâle en lui recommandant de ne pas s'éloigner parce que, nuptial ou pas, le train partait à l'heure.

Pendant la demi-heure qui suivit, l'humanité se réduisit à un amas de corps chargés, de dos penchés sur des valises, de bras étirés jusqu'à terre ou hissés vers des porte-bagages, de coutures éclatées, de tailles dénudées arborant leur bande de chair blême.

Arnold s'approcha en tapinois du wagon rose, comme si de l'intérieur allait fondre sur lui une nuée d'officiants armés de bagues, de promesses et de bénédictions. Il regarda à droite et puis à gauche, lorgna la masse de passagers qui souriaient en fixant leurs chaussures, puis monta.

Le wagon était vide. Arnold fit glisser la portière et pénétra dans l'un des compartiments. La vue des murs ornés de fresques et de rubans acheva de le déprimer. Il déposa sa valise et son porte-documents par terre, disposa les journaux en éventail sur l'une des banquettes, retira son paletot et l'allongea précautionneusement sur l'autre banquette comme il aurait fait pour un enfant malade.

C'est ce qu'il appelait *occuper les lieux*, activité à laquelle il se livrait avec une ardeur presque fébrile chaque fois que la situation l'exigeait, c'est-à-dire presque tout le temps. Dans les avions, les trains, les hôtels, les gares, les salles d'attente, Arnold occupait un espace infiniment plus grand que celui qu'aurait exigé le volume de sa personne et revendiquait partout cette infime parcelle du monde qui revient à chacun. L'idée qu'il usurpait, en agissant ainsi, le territoire d'autrui n'effleura jamais Arnold Bates. Tout espace vacant étant une possession en puissance, il trouvait normal de l'occuper par la persuasion, la ruse ou la force, quoique arriver le premier fût de loin et dans la majorité des cas la meilleure solution. Il prenait donc toujours le premier train, arrivait longtemps d'avance et voyageait en première classe. Il en avait largement les moyens et aurait préféré faire le trajet à pied plutôt que d'occuper un compartiment de deuxième, exigü et sans confort, aux banquettes insalubres et luisantes de tous ces sièges humains posés là au fil des ans. Il aimait le superflu, les trains vides, les grands appartements. Le sien était immense avec des fondations immuables, avare de meubles, sans trace de chats, de chiens, de bibelots et, depuis quelques heures, de femme, toutes choses par définition mobiles et encombrantes.

La sienne l'avait quitté le matin même, au terme d'une brève conversation, toute de retenue, de litotes et de synonymes. Constance l'avait raccompagné à la porte comme on le fait pour un hôte de passage qui ne compte pas s'attarder et avait dit: «Je ne reviendrai pas.»

Arnold avait regardé ses souliers. La phrase lui avait semblé drôle, puisque c'est lui qui partait.

— Que dis-tu?

— Je m'en vais. Je ne reviendrai pas.

Il avait hoché la tête comme s'il trouvait l'idée bonne et regardé Constance. Elle n'était pas maquillée, son visage était un peu flou et plus très jeune, comme d'ailleurs l'idée de son départ, une vieille idée qui avait depuis longtemps fait son chemin dans l'esprit d'Arnold et, apparemment, dans celui de Constance. Une ancienne pensée essoufflée qui débouche en retard: «Me voilà. Tu m'attendais, je suis là.»

Rien, donc, ne se passa. Arnold, d'ailleurs, ne fut qu'à moitié convaincu. Comme la plupart des êtres doués d'une imagination moyenne, Arnold recherchait les signes. Il ne savait pas interpréter l'ordinaire, le fait dépouillé, le décor nu. Il avait besoin de grandiose et d'apparat, trouvait rassurantes les coïncidences et révélateurs le coup de tonnerre qui souligne la catastrophe, le ciel qui se déchire, le hasard n'existe pas, bien sûr.

Mais là, rien. Pas de vent qui se lève, pas d'explosion, pas l'ombre d'une mise en scène. Rien qu'un visage flou, maintes fois parcouru, une main qui s'attarde sur la poignée d'une porte. Un matin comme les autres, interchangeable.

— Tu aurais pu...

Croyant à un reproche, elle avait rejeté la tête en arrière, prête à la riposte.

— Tu aurais pu faire comme moi et...

— Et aller voir ailleurs?

La main avait quitté la poignée et voleté un moment dans l'air.

— Je l'ai fait, vois-tu? Tu ne t'en es même pas aperçu.

C'était vrai. Elle avait ce don de tout effleurer, de passer comme si de rien n'était, cette prédilection pour la transparence, comment s'y était-elle prise pour laisser si peu de traces?

Comme il ne savait ni que dire ni que faire, il avait regardé sa montre – «Tu m'excuseras, le train n'attend pas» –, mais la montre n'y était pas. Il avait regardé le poignet de Constance, la main sur la porte, ç'aurait pu être la dernière image, une main qui attend de clore. À soixante ans passés, quel besoin avons-nous d'un compagnon de route?

Le mot *compagnon* lui avait arraché une plainte sourde et stoppé net son élan. Il s'était retourné vers Constance, inquiet soudain, comme s'il avait oublié quelque chose, un détail qui lui aurait échappé. Le visage de Constance était tendu vers lui, vieilli mais encore rempli de ce qu'il avait le plus aimé: de l'ouverture, du relief, des escapades longues. On avait envie de s'y jeter, de s'y déployer, de revenir. Et à présent le mot *compagnon* faisait tout basculer dans l'âge mûr, la compagne qui devient *compagnon*, les écarts qui s'amenuisent, deux êtres marchant côte à côte, un reste de route, des enjambées paisibles, plus brèves, celles de sa femme avaient toujours été franches. Il voyait son profil, son sourire tranquille, son consentement immuable.

Il avait secoué la tête en signe de refus, ce qu'elle avait pris pour de la désolation. Elle avait abandonné la porte et fait un pas vers lui, touché son bras. Il avait reculé. C'était trop tôt. Il était trop tôt pour mourir. Il avait encore envie de vie, de broussailles, de balbutiements, d'émois fulgurants, d'incertitudes.

Arnold s'approcha de la fenêtre et essaya sans succès de la soulever. Sa longue habitude des trains n'avait pas éteint en lui l'espoir qu'il pouvait en être autrement, qu'un jour la fenêtre s'ouvrirait d'elle-même, de bonne grâce, une sorte de sésame ouvre-toi tardif qui lui viendrait comme un cadeau du ciel. Encore un signe.

Il s'assit et inspecta ses vêtements, occupation qui consistait à vérifier si tout concordait, les tissus, les couleurs, et ce matin, à oublier la coquille rose qui allait le mener jusqu'à Plaisance.

L'inspection le rassura à moitié. En plein jour, la chaussette marron tranchait nettement sur la noire, mais le gris du complet seyait parfaitement au gris des cheveux, au peu qui tenaient encore bon et dont un usage immodéré de colorants était finalement venu à bout du jaune. Le complet était hors de prix, mais Arnold ne regrettait rien. Le pli du pantalon tenait bon, accomplissait jour après jour son office de pli, réapparaissant tout net, tout frais, avec cette petite saillie que ne décourageaient ni les intempéries, ni les longues stations assises. Arnold projeta ses bras en avant, l'éclair blanc des manchettes jaillit d'un coup avec ses gros boutons dorés.

Puis il s'inspira. Profondément. Il inclina la tête vers les aisselles et laissa monter en lui cette odeur de lavande fraîche, acidulée, discrète, une odeur

pas-partout et peu compromettante qui passait effectivement partout et le plus souvent inaperçue.

Il parcourut les journaux sans rien retenir – s’attarder n’était pas dans sa nature – et sauta très vite aux petites annonces. Son regard fut aussitôt attiré par un encadré noir qui occupait tout le milieu de la page. La fille avait pour nom Rachel et s’affichait de pied en cap dans une nudité seulement masquée par d’autres traits, aussi noirs et grossiers que ceux de l’encadré, stratagème imaginé par les rédacteurs du journal pour ne pas effaroucher le client. Rachel était photographiée de face et fixait la caméra d’un œil impavide qui alla droit au cœur d’Arnold. Il n’hésita pas un seul instant, sortit son feutre rouge et, comme si la chose était nécessaire, encadra à son tour l’encadré noir d’un épais trait rouge.

v

Il en était là de ses réflexions quand il vit une ombre se profiler de l’autre côté de la portière, sa portière, et une main s’attarder sur la poignée. Vacuité et solitude volèrent en éclats, l’équilibre intérieur d’Arnold chancela tandis que, dans l’étroit couloir, la main raffermissait son emprise. Les yeux rivés sur les doigts longs, blancs, aux ongles brillants teintés de rose, il essaya de se convaincre que le wagon lui appartenait – même ce satané wagon nuptial, oui, y être seul était une chose, le partager faisait basculer le ridicule dans le grotesque – et qu’une fois l’illusion dissipée, il se retrouverait de nouveau seul avec ses journaux, son manteau malade et sa vacuité.

Élisabeth entra en fixant Arnold.

— Bonjour, dit Arnold.

— Le train est bondé, déclara d’entrée de jeu Élisabeth, comme si elle mettait cartes sur table.

— Oui, dit lugubrement Arnold.

Ils restèrent là à se regarder, cherchant vainement ce qu’ils pourraient ajouter d’autre pour rendre la scène supportable, ou du moins vraisemblable. Arnold s’était levé à moitié, manifestation tardive d’une politesse tôt acquise, la main plaquée sur les journaux qui glissaient vers le sol. Élisabeth examinait les murs, l’air désolée.

— Ce n'est vraiment pas de chance, murmura-t-elle sans qu'Arnold sache si elle faisait allusion à lui ou au compartiment.

— C'est mieux que rien, dit-il platement, sans savoir, là non plus, s'il parlait de lui ou du compartiment.

Elle déposa sa valise par terre et retira son manteau. Le manteau était noir, comme le tailleur, les chaussures et les bas. Seule concession à la couleur: un volumineux fourre-tout de plastique rouge. Élisabeth l'affichait comme un attribut provocant, mais c'était en pure perte. En dépit du rouge, en dépit du plastique, Élisabeth avait exactement l'air de ce qu'elle était: une femme intelligente et pratique, peu portée à l'extravagance et aux familiarités.

Ç'aurait pu être pire, se rassura peu à peu Arnold. Elle a l'air réservée et peu bavarde. Et puis au moins c'est une femme. Bon, se dit Élisabeth. Elle était grande, très brune, et possédait un sens inné de l'économie verbale.

Arnold rassembla la liasse de journaux et reprit sa place près de la fenêtre, dans le sens de la marche. Élisabeth retira sa veste, la plia soigneusement et la déposa sur la valise. Bien à l'abri derrière son journal, Arnold l'épiait. À soixante-six ans, son besoin de mesurer était resté intact. L'articulation du haut et du bas, des pleins et des creux, la largeur des hanches par rapport aux seins et à la taille, la chute du corps, la longueur des jambes. La dissection ne débouchait pas forcément sur le désir, sauf quand le sujet répondait aux attentes d'Arnold, ce qui n'était nullement le cas du spécimen qui bougeait devant lui. Il avait besoin de poids moyen, de chair ronde et pâle, de pensée subalterne. «Intelligence et sensualité ne font pas bon ménage, lui avait répété son père, sa vie durant. Évite les complications, mon garçon. Les femmes simples sont les meilleures, avait-il précisé avec un soupçon de lubricité dans le regard, l'index droit attardé sur les narines dans un geste précieux et un peu vulgaire. Et cela, avait-il ajouté en effleurant le sexe de l'enfant, doit servir le plus longtemps possible, tu m'entends?» Vaguement scandalisé, le garçon avait détourné les yeux, mais le message avait porté. Arnold restait persuadé depuis qu'hommes et femmes diffèrent sur à peu près tout, pire, qu'ils se complètent l'un l'autre et que l'âme masculine étant d'essence complexe, la femme compense nécessairement par sa simplicité en vertu d'une loi immuable et non négociable. Il recherchait donc le charme tapageur et sans

équivoque, la plastique rassurante. Il se croyait semblable en cela à la plupart des hommes.

Rien donc ne le préparait à l'émoi ressenti devant ce corps tout en longueur et en angles aigus, si proche soudain, avec cette odeur de cannelle qui chatouillait ses narines au point de lui faire tendre le visage vers elle pour n'en rien perdre. Arnold regardait Élisabeth, le journal reposait sur ses genoux, inutile à présent. Elle lui tournait le dos et s'affairait. Sous l'étroit chemisier, le pointillé de la colonne se devinait, à peine adouci par la chair rare. Les cheveux étaient relevés en chignon, laissant visible la nuque incurvée et partiellement masquée par les boucles plus claires à cet endroit. Les jambes étaient interminables, avec de vrais mollets – une victoire sur le chaos, avait pensé assez curieusement Arnold, car son sens de l'humour n'était pas très développé. Pourvu qu'elle ne se mette pas en tête de s'asseoir en face de moi. Que ferais-je de mes genoux, des siens surtout? Il se voyait déjà en train de s'ajuster, s'évertuant à esquiver, à ne pas effleurer. Le langage des genoux est terrible. Terrible aussi ce contact fugitif et dur, mais chaud, mais tendre. Arnold ne savait plus trop s'il craignait ou s'il espérait ce contact. Il eut soudain très chaud.

Il repensa à Constance, à Rachel, à son propre corps vieillissant qui lui faisait parfois faux bond. C'était nouveau, cela s'était passé à son insu, un jour oui, un autre non. Pourquoi moi? s'était-il demandé. Pourquoi cela doit-il m'arriver à moi? Je les regarde, je les veux, alors? Sa vue se brouilla un peu et il cligna des yeux plusieurs fois de suite pour échapper au trouble qui l'envahissait. Est-ce qu'elle m'aimerait? pensa-t-il soudain en contemplant Élisabeth. Est-ce qu'une femme comme elle arriverait à m'aimer? Sa propre hardiesse l'étonna. Comme je suis jeune! pensa-t-il encore en se mouchant bruyamment. Comme je ne me lasse pas. Que vais-je faire de moi?

Élisabeth s'affairait toujours, occupée à quelque occupation féminine et défroissante. Soudain elle saisit le paletot et le mit sous le nez d'Arnold. Il contempla le vêtement d'un œil ahuri comme s'il s'agissait d'un objet déplacé.

— Désolé, murmura-t-il en s'emparant du vêtement.

Il se leva prestement, se retourna et entreprit de le ranger. Pendant quelques secondes, ils furent debout tous les deux, ce ne fut plus que

frôlements d'épaules, de dos et de bassins, de contacts gauches et non consentis, d'excuses marmonnées.

Quand Arnold se retourna de nouveau, Élisabeth était assise près de la portière et regardait dehors. Le contraste entre le corps étroit pressé contre la cloison, comme soudé à elle, et les signes ostensibles de sa propre installation, l'amoncellement de jounaux, la valise, le porte-documents, le frappa subitement. Tout était là, dans cette façon qu'ils avaient tous deux de traduire – la retenue de l'une et l'éparpillement de l'autre – leur rapport au monde. Le regard d'Élisabeth était tendu vers l'extérieur, compensait, aurait-on dit, par une attention accrue des yeux la distance qui la séparait de la fenêtre. Ne sachant que faire ou que dire, il resta debout, hésitant à se rasseoir, ce qui aurait consacré définitivement pour les heures qui allaient suivre la délimitation des zones dévolues à chacun.

— Vous... vous aimeriez peut-être vous asseoir près de la fenêtre?

— Bien sûr, répondit-elle en le regardant bien en face.

La lumière frappait Arnold de côté, creusant rides et sillons avec une netteté impitoyable.

— Mais si je m'assieds près de la fenêtre, nous serons... encombrants l'un pour l'autre.

— C'est exact, dit Arnold.

— Ou alors je prends votre place, dit Élisabeth comme sous le coup d'une inspiration subite.

— C'est que...

Élisabeth attendit.

— Je... je ne peux pas, non, vraiment pas.

— Je vois.

— Avancer en sens contraire est pour moi hors de question, comprenez-vous?

— Je comprends.

— Voir défiler un paysage à rebours me donne l'impression pénible de progresser à reculons.

Élisabeth hochait la tête, compatissante.

— Pas vous? insista Arnold.

La question la prit par surprise.

— Cela me déprime totalement, ajouta très vite Arnold. Vraiment.

— Je m'en voudrais de vous causer un tel désagrément.

Elle essayait de ne pas rire.

— Mais je ne voudrais surtout pas que vous pensiez que je prends la meilleure place, dit Arnold.

— Mais vous prenez la meilleure place. Et pourquoi en serait-il autrement? Vous êtes arrivé le premier. La place vous revient.

— Vous croyez?

Il la regarda, reconnaissant. Son front se dérida d'un coup.

— Je pense néanmoins que nous devons être courtois, reprit-il après un moment.

Ce disant il se redressa, Élisabeth eut peur qu'il se mette au garde-à-vous.

— Vous l'êtes, monsieur. Vous l'êtes.

Le «monsieur» le gêna. Il n'y a rien à faire avec une femme qui vous appelle monsieur.

— Vous allez aussi jusqu'à Plaisance?

— Oui.

— Nous allons à Plaisance dans un wagon nuptial, énonça-t-il avec un rien de désespoir dans la voix.

Il était debout, Élisabeth assise. Les yeux d'Élisabeth arrivaient à la hauteur du ventre, au milieu de lui, à l'exact point où tout le corps se devine et trouve grâce quelles que soient les proportions, les longs se déployant à l'infini, les courts jouant à être longs, grands pour une fois, presque élégants. Il est seul, se dit-elle. Sa femme l'a laissé tomber. Arnold rougit sous le regard et détourna les yeux. Il est seul et il cherche, se dit encore Élisabeth.

Arnold reprit sa place à côté des journaux et se tourna vers la fenêtre, plein de doutes et d'appréhensions soudaines. La conversation ne le satisfaisait qu'à moitié, il la sentait sans issue. On l'amenait ailleurs, en dehors du champ de ses compétences. Est-ce que mes goûts m'ont rendu heureux? pensa-t-il. Est-ce que mes inclinations, qui sont à peu de choses près celles de mon père, ont fait de moi un homme accompli?

— Non, répondit-il à voix haute. Non.

Élisabeth leva les yeux vers lui, intriguée.

— Non quoi?

Elle avait l'air tellement placide, un terrain neutre et plat sur lequel on pouvait peut-être se poser, comme on pose son avion, qu'il dit:

— Je me demandais...

Il cafouilla, ne put terminer.

— Rien.

Elle continua à sourire en fixant les mains d'Arnold. Les doigts étaient brefs, rouges, soignés et gauches, semblables à des paysans engoncés dans leurs vêtements du dimanche. L'annulaire était orné d'un diamant de dimensions impressionnantes.

Arnold sentait l'attention, la fixité. Il se tourna vers elle.

— J'ai oublié de prendre les journaux, dit Élisabeth.

— Oh!

Il en prit un et le lui tendit.

— Merci.

Elle s'en saisit avec une avidité qui le surprit. Il regretta aussitôt son geste mais il était trop tard. Le journal était chiffonné, griffonné, arriverait forcément le moment où Élisabeth ferait connaissance avec Rachel, Rachel avec son corps nu biffé de noir. Elle va me trouver vulgaire, se dit-il. Il fut sur le point d'engager la conversation, n'importe laquelle, mais la concentration qu'il lut chez elle l'en dissuada aussi vite. Il n'apercevait que le pli léger du front sous la masse de boucles sombres, les sourcils froncés, les yeux noirs rivés sur les pages déployées, comme un faucon sur sa proie.

Il imagina sa bouche, son sourire crispé devant Rachel auréolée de rouge et de noir.

Il se renfroigna et se tourna de nouveau vers la fenêtre, avec un sentiment d'abandon qu'il trouva intolérable, comme si une partie importante du monde le rejetait. Il n'eut plus envie de rien et songea un moment à passer le reste de la journée au bar. Il s'adossa néanmoins, saisit son porte-documents et en sortit un épais dossier, non pour l'étudier, ce qu'il ne faisait jamais, mais pour donner le change. Et ce regard qui l'avait tellement importuné quelques instants plus tôt, Arnold s'efforçait à présent de le reconquérir à coup de mouvements furtifs, de soupirs et de froissements de papier dont il avait honte sans pouvoir les empêcher.

OceanofPDF.com

2

Toute rencontre, si embryonnaire soit-elle, laisse des traces. Les unes légères, insipides, ne modifient pas sensiblement l'atmosphère, d'autres dispensent une lourdeur dans l'air, un parfum, une contrainte. C'est tout cela que sentit Colin.

— Oh! Oh! fit-il en faisant glisser la portière.

Il restait là sans bouger, comme si l'air confiné du compartiment lui en interdisait l'entrée.

— J'interromps quelque chose?

Grossier personnage! pensa aussitôt Arnold en se levant. Colin regarda tour à tour Arnold et Élisabeth. Il avait quarante-sept ans, un corps massif, des yeux gris, des cheveux abondants plantés dru et plaqués en arrière à coup de gel, des dents très blanches, larges et saines, le genre de dents conçues pour accueillir une pipe, ce qu'elles faisaient effectivement.

— Ce compartiment est un compartiment non-fumeurs, décréta aussitôt Arnold.

— Bien, fit Colin après un moment. Les non-fumeurs ne m'incommodent pas le moins du monde.

Arnold n'ajouta rien, il en était encore à se demander par quel hasard funeste une journée qui avait si mal commencé se détériorait à une telle vitesse. Il considérait Colin d'un œil vaguement dégoûté, attendant simplement, en hôte tolérant qu'il était, que l'intrus prenne le parti de se retirer.

Colin fixait Élisabeth.

— Cela vous ennuie-t-il que je m'installe à vos côtés? demanda-t-il en s'inclinant vers elle.

— Pas le moins du monde.

La phrase avait été prononcée avec un bonheur évident. Comparée aux quelques mots secs échangés avec Arnold, elle avait la grâce fluide du consentement. Arnold en fut blessé.

— Sans vouloir offenser monsieur, je préfère toujours m’asseoir à côté d’une dame.

Il continuait à fixer Élisabeth en essayant de faire entrer dans un espace minuscule une mallette de cuir cent fois trop grosse.

— On se connaît, non? demanda-t-il.

Il poussait sans ménagement, à l’aveuglette, ses gestes gauches et brusques dégageaient une forte odeur de tabac refroidi.

Élisabeth s’était replongée dans la lecture du journal, consciente du regard posé sur elle, heureuse de cette aisance que dégageait Colin, que dégage toute personne pour qui l’abordage humain ne présente pas de difficultés particulières.

La mallette de cuir finit par trouver sa place et Colin se retourna. Arnold se tenait derrière lui sans bouger.

— Encore là? Mais enfin, mon ami, vous n’allez tout de même pas faire tout le trajet debout!

Il aurait dit «mon bon» qu’Arnold n’en aurait pas été plus offusqué. Arnold fixa Colin un moment et sortit.

— Il ne s’assied jamais? dit Colin en adressant un clin d’œil à Élisabeth. C’est qu’il en prend, de la place!

— Pas plus que vous.

— Moi?

Il étudia un moment la question.

— Non. Je suis tout petit, moi, tout petit. À l’intérieur, ajouta-t-il en mettant une main sur son thorax.

Il parlait lentement, avec un fort accent étranger. Il se pencha soudain vers elle.

— Croyez-vous que je l’aie indisposé?

— Pas le moins du monde, ironisa Élisabeth.

Il n'eut pas l'air de saisir.

— Je crois qu'il aurait préféré voyager seul, précisa Élisabeth.

— Seul? Quelle drôle d'idée!

Silence.

— Comment vous appelez-vous?

— Élisabeth.

Il hocha la tête en faisant la moue.

— Peut-être suis-je allé trop loin? Mais de vous à moi, Élisabeth, que faites-vous avec un individu aussi gris?

Élisabeth haussa des sourcils vertigineux, stratagème imaginé en cour pour désarmer l'adversaire et qui pouvait, à l'occasion, s'avérer redoutable. Elle s'éloigna imperceptiblement, comme si le manque de perspicacité de Colin avait quelque chose de repoussant.

— Nous ne sommes pas ensemble!

— Oh! fit Colin. Oh! Oh!

Il garda un moment de silence, l'air préoccupé.

— Nous sommes pourtant bien dans le Train nuptial?

Élisabeth repensa aux cheveux bleus, aux boutons de manchettes plaqués or, au gros diamant.

— Et moi qui me demandais pourquoi deux nouveaux mariés n'étaient pas rangés côte à côte, dit Colin.

— Rangés?

— Disposés, peut-être?

— Assis.

— Assis, oui. Très bien.

Il regarda la portière en secouant la tête.

— J'ai cru... Tout cela est très embêtant. Mais une chose est sûre: le fait que vous ne soyez pas avec lui me le rend déjà plus sympathique, voyez.

Il sortit un sachet de tabac et entreprit d'en bourrer sa pipe en roulant de gros yeux.

— Vite! Avant que le sieur ne revienne. S'il fallait qu'il nous surprenne!

Il se tourna vers la portière comme si le fantôme d'Arnold allait surgir et se jeter sur lui.

— C'est le type d'individu que je ne comprends pas. C'est très ennuyeux. J'ai beau essayer de les éviter, je tombe invariablement dessus.

— Vous ne le connaissez même pas.

— Ils sont des masses comme ça. Il vieillit, comme tout le monde, il est un peu perdu, il...

Arnold revint à ce moment.

— C'est un compartiment non-fumeurs, monsieur, dit Colin.

Il continuait à bourrer sa pipe avec une nonchalance sidérante.

— Nous disions, avec madame, ajouta-t-il en désignant Élisabeth, que je n'avais nullement l'intention de vous offenser et que si jamais vous reveniez dans ce compartiment, je ferais l'impossible pour vous... agréer. C'est le mot, oui?

Arnold les regarda, incrédule et dépité. Élisabeth riait en regardant Colin.

Le train s'ébranla. Arnold et Colin furent projetés l'un contre l'autre, la tête d'Arnold heurta la pipe de Colin qui grimaça de douleur. Des mains s'offrirent, évitèrent des chutes, se retirèrent. Élisabeth observait la scène d'un œil amusé, Colin qui réajustait la cravate d'Arnold, Arnold qui avait retrouvé son aplomb, repoussait Colin sans ménagement et reprenait possession de sa cravate.

3

— Vous non plus, vous n’aviez pas réservé? demanda Arnold.

La question s’adressait à Colin. Des minutes s’étaient écoulées. La contrariété avait cédé la place à l’indifférence, cette sorte de tolérance qui rend la cohabitation possible. S’étant fait à l’idée de ne pas voyager seul, Arnold essayait de se faire à l’idée de voyager en compagnie de Colin. Le naturel revenait au galop, c’était un naturel courtois et un peu gauche qui poussait Arnold à parler, à jeter des ponts dont personne, à vrai dire, ne voulait.

— Réservé? Non, bien sûr que non.

La pipe à la bouche, Colin regardait droit devant lui sans broncher, donnant tous les signes d’une effrayante disponibilité.

— Je ne réserve jamais. Quelle drôle d’idée! Je n’ai même jamais pensé à réserver quoi que ce soit.

Il grogna de plaisir.

— Je prends ce qui passe, si je puis dire.

Arnold essaya de rire, mais en vain.

— Vous... vous allez jusqu’à Plaisance?

Colin se pencha vers lui.

— Comment?

— Vous allez jusqu’où?

— Ah!

Arnold attendait.

— À vrai dire, cela dépend.

— Cela dépend?

— Oui.

— Mais... de quoi?

— Ah! D'un tas de choses, à vrai dire. J'ai un rendez-vous, voyez-vous?

— Ah bon.

Et ensuite? se demanda Arnold. Il chercha, chercha, ne trouva rien. Il aurait bien offert ses journaux, mais Rachel était dedans.

— Vous n'êtes pas obligé, dit Colin imperturbable. Vous n'êtes pas obligé de faire la conversation, voyez.

— Je ne me sens pas obligé, bafouilla Arnold. Je cherche seulement à...

— À combler le vide? fit Colin.

— Vous n'avez rien apporté. Pas de journaux, pas de revues. Et nous en avons pour des heures. Alors je me demandais...

— Si vous alliez devoir me... m'entretenir jusqu'à la fin des temps? C'est le bon mot, oui?

— Non. Enfin, oui...

— Vous me trouvez oisif?

— Peut-être, fit pensivement Arnold. Moi non plus, je ne lis pas les journaux, et pourtant j'en apporte toujours.

Il empoigna la liasse de journaux et la tendit pêle-mêle à Colin.

— Vous êtes rempli de civilités, monsieur, dit Colin.

v

Un bruit à la porte les fit sursauter. Le contrôleur déposa un pied prudent à l'intérieur en élevant exagérément la jambe comme s'il y avait un obstacle à franchir. Il referma la portière derrière lui.

— C'est un compartiment non-fumeurs, monsieur, dit-il en dévisageant Colin.

Il avait un certain âge et deux ou trois principes.

— Où voyez-vous de la fumée, monsieur?

Le contrôleur huma l'air en étirant le cou. La pomme d'Adam fit une apparition rougeâtre et brève.

— Tout de même, monsieur. On ne garde pas une pipe à la bouche si on n'a pas, à plus ou moins long terme, l'intention de fumer.

— Il n'a pas complètement tort, dit Arnold.

— La question n'est pas sans intérêt, concéda Colin.

Le contrôleur soupira.

— Mais est-ce que la présence d'un objet appelle obligatoirement son utilisation? poursuivit Colin en allumant sa pipe. Tout est là, je dirais.

— À présent ça y est, vous fumez, dit le contrôleur.

— Pas encore, mon ami. Pas encore.

— J'ai une requête à vous présenter.

Il avait l'air embarrassé.

— Importante? demanda Colin.

— Assez, oui.

— Faites, mon ami.

— Il y a une dame dans le couloir...

— Comment est-elle? demanda Colin.

Le contrôleur lui lança un regard noir.

— L'affaire est sérieuse, monsieur.

— Nous sommes dans un wagon nuptial, oui ou non?

L'homme prit une profonde inspiration comme si ce qu'il s'apprêtait à dire enfreignait les règles de la bienséance.

— Elle demande si elle peut partager votre compartiment.

— Évidemment! Elle est bien? insista Colin.

— Nous sommes déjà trois, déclara Arnold en se levant une fois de plus.

Il y eut un certain silence.

— Et alors? dit Colin. Plus on est...

— Dans un compartiment qui ne peut décemment recevoir que deux personnes, précisa Arnold. C'est un wagon nuptial, je vous le rappelle.

Colin le fixa un moment.

— Sans vouloir offenser personne, nous ne correspondons pas exactement au profil. Peut-être qu'une personne plus jeune... Elle est jeune? demanda-t-il au contrôleur.

— Très.

— Alors? fit Colin. Faites-la entrer.

— Il y a sûrement d'autres places disponibles, s'opposa Arnold.

— Aucune, monsieur.

— C'est très possible, dit Colin. Les quais étaient bondés. Je les ai vus, moi, des hommes, des femmes à moitié réveillés, des enfants qui suivaient en ronchonnant ou se laissaient tirer par des parents impatients. Une véritable marée humaine. Quelle horreur! ajouta-t-il en fixant Arnold.

Des cris, des pleurs s'élevaient effectivement des couloirs encombrés. Colin se tourna vers le contrôleur.

— Il aurait préféré voyager seul. Quelle drôle d'idée, ne trouvez-vous pas?

— Alors il fallait réserver le compartiment pour vous seul, monsieur.

— Pourquoi? rétorqua Arnold. Qui peut bien vouloir aller à Plaisance aujourd'hui?

— Beaucoup de monde, apparemment.

Le contrôleur soupira.

— Vous pouvez refuser, annonça-t-il stoïquement, comme s'il accomplissait un acte de bravoure.

— Pourquoi est-ce qu'on refuserait? demanda Colin. Elle a son billet, je suppose.

Nouveau soupir.

— Justement, non.

— Elle est à bord, oui ou non?

— En quelque sorte.

— Comment est-elle montée?

Le contrôleur fixa Colin d'un air indulgent.

— Comme tout le monde, monsieur.

— C'est très intéressant, dit Colin en regardant les deux autres. Une dame dans le couloir, montée à l'insu de tous dans un train nuptial. Jeune en plus. Ça me plaît assez, pas vous? Elle est jolie? demanda-t-il.

Le contrôleur hésita.

— Plutôt.

— À la bonne heure! s'exclama Colin.

— Si on aime le genre, évidemment.

Il eut peur d'en avoir trop dit et baissa les yeux. Arnold insistait.

— Peut-être qu'en prenant le train suivant...

— Impossible, monsieur.

— Pourquoi donc?

— Elle n'a pas d'argent.

— Je peux comprendre ça, dit Colin.

— Et elle est catégorique: elle doit être à Vernaux avant demain. Il va sans dire que nous lui demanderons de descendre à Lisère.

— Dont l'arrêt est prévu à?

— Dix-sept heures trente-neuf, monsieur.

Arnold leva les yeux au ciel.

— Alors c'est oui ou c'est non?

— C'est oui, fit Colin.

— C'est non, dit Arnold en se redressant.

— Votons alors. Nous sommes dans un train démocratique. La réponse dépend de vous, Élisabeth.

Elle prit un air ennuyé.

— Si au moins on pouvait ouvrir les fenêtres! dit Arnold.

Le contrôleur se redressa à son tour comme si on l’attaquait personnellement.

— Les fenêtres s’ouvrent, monsieur, déclara-t-il solennellement.

— Non, monsieur, elles ne s’ouvrent pas!

— Je vous assure que oui.

— Et moi, je vous dis que non! On se croirait dans un avion, précisa-t-il, comme si ce dernier point était la condamnation suprême. L’air est irrespirable dans vos trains!

— Oh! Et puis la barbe! cria Élisabeth encore plus fort.

Ils se turent instantanément. Élisabeth se leva, frémissante, et empoigna la portière.

— Toute cette mascarade pour un simple passager!

Elle repoussa violemment la portière qui alla s’encastrer dans la cloison avec un bruit sec.

Son départ laissa un vide honteux qu’aucun des trois, à vrai dire, n’osa combler. Colin ralluma sa pipe en silence.

— C’est un compartiment non-fumeurs, monsieur.

— Je le crois sincèrement, dit Colin.

Élisabeth revint quelques instants plus tard accompagnée d’une femme blonde aux joues rouges et aux yeux bleus outrageusement maquillés. Elle était plutôt mal attifée, tenait un énorme paquet dans ses bras et dégageait une odeur forte – mélange de fatigue et de parfum bon marché – qui rasa tout sur son passage, la lavande d’Arnold, la cannelle d’Élisabeth et le tabac de Colin.

— Excusez-moi de vous causer tout ce dérangement, dit-elle timidement.

La voix était jeune, un peu nasillarde.

4

— Mais qu'est-ce que vous faites debout, tout le monde?

Elle sourit et son sourire les désarma. Ils se remirent en mouvement, murmurèrent des mots de bienvenue en s'affairant pour lui faire de la place.

Arnold souriait lui aussi, de ce sourire très jeune qui, en son temps, avait fait de lui un enfant plein de charme, et qui réapparaissait en filigrane, à la faveur de la surprise ou du bonheur, sous des couches et des couches de gravité. Il regardait la femme à la dérobée, regrettait d'avoir fait opposition, se félicitait que la banquette ne soit occupée que par un paletot, objet inanimé et parfaitement escamotable. Elle n'avait pas plus de vingt-deux ans, un corps plein, rose, rond. Elle les regardait à tour de rôle, passait d'un visage à l'autre, n'en revenait pas de sa chance.

— Si je m'attendais à un décor aussi somptueux, dit-elle en parcourant les cloisons. Toutes ces guirlandes mauves...

— En effet, dit Colin. C'est très étonnant.

Arnold fit un pas vers elle.

— Je peux vous décharger?

— Je veux bien, dit-elle en lui tendant le paquet.

— Alors c'est oui? demanda le contrôleur.

— On dirait bien, fit Colin en expirant la fumée.

L'objet était informe, dense et mou.

— Faites attention, c'est fragile, dit la femme.

— Vous auriez dû enregistrer vos bagages, fit gentiment remarquer Arnold.

Il hissa le colis dans le porte-bagages.

— Non, pas là, dit la femme en pouffant de rire. Sur la banquette.

Docile, Arnold fit ce qu'elle demandait. La femme lui plaisait déjà. Sa beauté lui était familière, elle était simple et commune, elle le ravivait. Ses gestes, son odeur étaient compatibles avec lui. Elle regardait s'activer Arnold en souriant, comme si elle trouvait naturel de l'avoir à son entière disposition. Elle portait une blouse en dentelle sans manches.

Ils furent bientôt quatre. Trop heureux de s'en tirer à si bon compte, le contrôleur s'était volatilisé. Élisabeth s'était rassise et Colin fumait de plus belle.

Arnold avait déposé l'énorme paquet contre la cloison et, d'un geste galant, invitait la femme blonde à s'asseoir à ses côtés. Elle regardait Colin.

— Installez-vous, dit Arnold.

Elle se laissa tomber en poussant un énorme soupir de satisfaction et ferma les yeux, un sourire gourmand retroussait ses lèvres. Arnold regardait droit devant lui, tous ses sens en alerte tendus vers cette chaleur qu'elle irradiait. Élisabeth lui parut sèche, ingrate, difficile. Son regard voyait sans voir les bras blancs et dodus, la taille pleine, les cuisses bombées. Il eut soudain la sensation d'une chose passive et brûlante qu'il pouvait soulever de terre et emporter très loin. Arnold était reconnaissant envers les femmes qui rendaient le geste plausible.

Bien assise dans son coin, Élisabeth assistait à la métamorphose d'Arnold. C'était bien la peine de faire tant d'histoires, pensa-t-elle en le regardant minauder, multiplier courbettes et allusions galantes. La femme ressemblait à son paquet: informe et molle, les épaules rondes, sans structure précise, les membres étaient courts, potelés, la taille ne se distinguait guère des hanches – Élisabeth appréciait la netteté des masses. C'est ça qu'ils aiment, se dit-elle en souriant. Colin observait la femme lui aussi, avec ce rien d'attention qui trahit la curiosité. Elle aime les hommes, pensa Élisabeth, et c'est ce qu'ils aiment, elle les aime d'instinct. Tout, chez elle, l'accoutrement, les lèvres rouges, les ongles rouges, s'offrait aux regards, se donnait d'un coup, sans la moindre gêne, avec une simplicité qu'Élisabeth elle-même jugea désarmante.

Elle sentit un poids à ses côtés. Colin s'installait lui aussi. Son corps se posait, cherchait une niche, ce qui, dans son cas, signifiait toucher un autre

corps. L'épaule de Colin vint s'appuyer contre celle d'Élisabeth, comme si une épaule en appelait forcément une autre et que celle d'Élisabeth fût la seule qui pût convenir.

Il expira la fumée en soupirant de bien-être.

— C'est interdit, le gronda gentiment la blonde.

Elle dévisageait Colin avec un regard coquin et suppliant.

— J'ai bien peur que oui, fit Colin. Comment vous appelez-vous, au fait?

— Olivia.

— Enchanté, Olivia. Voici Élisabeth. Moi, c'est Colin. Appelez-moi Tom. Pour vous servir.

Il se leva, fit mine de s'incliner vers elle. La femme se recroquevilla de bonheur et tendit à Colin une main qu'il ne réclamait nullement. Colin prit la main et y déposa un baiser bruyant. Arnold se renfrogna.

— Pourquoi Tom? Ça n'a pas de rapport.

— Justement. Quant à monsieur... reprit Colin en fixant Arnold.

— Bates. Arnold Bates.

— Enchanté, Arnold Bates, fit Colin.

— J'ai pas besoin du nom de famille, dit Olivia. Le prénom seulement.

— Arnold, répéta bien inutilement Arnold.

— Voilà une bonne chose de faite, décréta Colin en expulsant la fumée.

Le silence s'installa d'un coup. Avec l'immobilité. Les regards prirent la relève, tissèrent derechef leur propre réseau d'affinités, réseau mobile, muet, que seuls permettent les espaces clos. Arnold dévorait Olivia, Olivia dévisageait Colin, Colin incliné vers Élisabeth comme un grand mât échoué. Sommes-nous tous ainsi? se demandait Élisabeth tandis que Colin se répandait en elle, la chaleur de son épaule réchauffant la sienne. Serons-nous sans cesse à l'affût? Aurons-nous jusqu'à la fin ce regard affamé, cette attente gravée au fond de nos prunelles? Il y a les hommes et puis les femmes, c'est tout, songea encore Élisabeth. Nous n'avons rien d'autre. En face d'elle il y avait cette femme toute simple qui regardait cet homme tout

simple qui s'appelait Colin mais pouvait aussi bien s'appeler Tom. Et cet homme tout simple n'avait rien à faire de cette femme. Pourquoi?

Elle replongea dans le journal, refusant de s'attarder plus longtemps sur l'avidité d'Olivia, sur les mains d'Olivia, sagement croisées sur l'abdomen, sur les seins d'Olivia qui tressautaient au rythme du train, sur les jambes croisées, sur les cuisses pâles qui tremblotaient paisiblement, tellement suggestives sous la jupe courte. La scène n'avait rien de prémédité ou de volontaire, tout était laissé au hasard, mais on avait l'impression que le train travaillait pour Olivia, un peu comme l'aurait fait le temps. Patiente et sournoise, la chair attendait son heure. Qui ne viendrait peut-être jamais, se dit Élisabeth. La scène lui parut immorale tout à coup. Immorale ou triste. Arnold tourné vers Olivia, Olivia tournée vers Colin, Colin qui sortait de sa poche un gros briquet en argent en regardant Élisabeth.

— Vous devriez pas, dit Olivia.

— Qu'est-ce que je ne devrais pas?

Colin referma le briquet avec un bruit sec. Olivia redevint sérieuse.

— C'est à cause du petit, dit-elle.

La réaction fut la même pour les trois. Ils regardèrent Olivia puis, tout de suite après, le paquet inerte qui gisait contre la cloison. Arnold eut un mouvement de recul.

Comme s'il n'attendait que ce signal, l'enfant se mit à hurler.

— Je vous présente Walter, fit Olivia en libérant le bébé de ses langes.

Une boule rose et noire surgit du blanc. Mue par on ne sait quel besoin de se soulager d'un poids trop lourd, Olivia devêtit l'enfant, le tourna vers eux et le leur montra comme s'il s'agissait d'une marchandise dont l'authenticité est à démontrer. Elle souriait. Effrayé et frissonnant malgré la chaleur, l'enfant hurla de plus belle. Arnold le regardait d'un air horrifié.

— C'est un compartiment adultes, oui, Arnold, nous savons, dit Colin.

Il ralluma la pipe éteinte.

— Tooom... murmura Olivia.

Les pleurs cessèrent aussi subitement qu'ils avaient commencé.

— Vous voyez? dit Colin. Il aime l'odeur.

Olivia rit.

— Grand fou!

Et sans plus attendre, elle dégrafa son corsage, dégagea l'un de ses seins et l'offrit à l'enfant qui s'en empara goulûment.

Arnold s'était adossé et regardait dehors, atterré. Que s'est-il passé? se demanda-t-il. Élisabeth et puis Olivia. Un abandon et une trahison. En moins d'une heure. Il voyageait dans ce wagon absurde en compagnie d'une femme qui n'était pas faite pour lui et d'une seconde femme qu'il croyait faite pour lui mais qui donnait à présent son gros sein blanc à un enfant noir. Une odeur de lait tiède montait doucement dans le compartiment et Arnold songea un moment à défoncer la fenêtre. Lait et sensualité sont incompatibles, se dit-il. Les femmes devraient être nourrices ou sensuelles, pas les deux. Il repensa à son père, à la vulgarité, aux femmes. Son père les aimait vulgaires. Le corps d'Olivia était rond, lisse, blanc. Fausse représentation, conclut Arnold. Il bougea, mais plus rien ne s'élevait de sa personne. Sa propre odeur le désertait, le genou pochait, le genou qui n'avait servi à rien lui non plus, que n'avaient sollicité ni le genou ni le regard d'Élisabeth.

Il sentit une main sur son bras.

— Vous voulez le tenir un moment? demanda Olivia en lui tendant le bébé.

Il la regarda avec des yeux scandalisés.

— Nooon.

Elle recula imperceptiblement en battant des cils.

— Ah bon?

Arnold regarda ses mains comme deux outils défectueux.

— Donnez, dit Colin.

Il tendit sa pipe à Élisabeth et prit l'enfant qu'il rhabilla prestement.

— Là, dit-il. Là.

Olivia passa un kleenex sur son sein, un fragment minuscule resta collé sur le mamelon et s'imbiba de lait. Arnold la regardait en coin, l'air dégoûté, Élisabeth contemplait la pipe d'un air embarrassé.

Le contrôleur revint à ce moment.

— C'est un compartiment non-fumeurs, madame, dit-il en dévisageant Élisabeth.

— C'est ce que je me tue à lui répéter, dit Colin en tapotant le dos de Walter. Avec un bébé en plus! ajouta-t-il en secouant la tête.

— Mais à qui est cet enfant?

Trois regards se braquèrent sur Olivia.

— À moi, répondit Colin.

Il approcha le visage de l'enfant du sien.

— Il y a un air de famille, voyez.

Le regard du contrôleur passa de Colin à Olivia, Olivia dont la blouse entrouverte laissait voir la bretelle du soutien-gorge, grise sous la dentelle fanée, Olivia tendue sous l'examen dénué d'aménité, que toute sensualité désertait dès l'instant où sa séduction n'était pas en cause. Il haussa les épaules et revint à l'enfant qui se remit à hurler en battant l'air de ses petits bras impatients. Olivia s'en empara et lui donna l'autre sein.

— C'est un lieu public, dit le contrôleur, incrédule.

— Où voyez-vous un public? demanda Colin en parcourant plafond et plancher.

Le contrôleur cherchait un article de loi.

— Nous sommes dans un wagon nuptial, rappela Colin. Mettons que les événements se sont un peu précipités.

Le contrôleur soupira.

— Si c'est comme ça, finit-il par dire.

Au moment de sortir, il se retourna.

— Ah oui. Je venais vous informer des avantages du Train nuptial, dit-il sombrement.

— Il y en a? ironisa Arnold.

— Douce intimité, silence, couettes en duvet, draps impeccables, petit-déjeuner au lit...

— Où est le lit? demanda Colin.

— Fleurs fraîches... poursuivit le contrôleur, imperturbable.

— Je n'en vois pas l'ombre, fit Arnold.

— Seulement quand il y a des mariés, monsieur. Comme pour le mousseux qu'on offre au départ du train. Il reste le chocolat. Nous le déposons le soir sur l'oreiller. J'y veillerai.

Il était livide.

— Quant aux autres avantages du wagon-lit, ils vous sont évidemment offerts. Accès à la douche, trousse complète, serviettes, shampoing, revitalisant pour les cheveux abîmés, précisa-t-il en fixant la tête d'Arnold. Savon, acheva-t-il dans un effort surhumain. Tout y est, je crois.

— L'abondance, quoi! fit Colin.

— Le déjeuner sera servi à partir de onze heures trente.

— Comptez sur nous, dit Colin en reprenant sa pipe.

Walter buvait en émettant de drôles de bruits de succion. Au moment où le contrôleur refermait la portière, le bébé tourna la tête vers lui et rota bruyamment. Tout cela est très disgracieux, pensa Arnold, découragé.

5

L'heure qui suit est silencieuse. Il n'y a que le train, son bruit, son rythme, sa douceur et sa régularité. Des villages défilent à toute allure, la ville est déjà loin. Des gens penchés sur des champs lèvent les yeux, se redressent un moment, regardent le train passer, méprisants ou envieux du mouvement qu'ils ne connaîtront jamais. Ils ont chaud.

À l'intérieur du compartiment, tout est silencieux, la pensée déserte, le train la met en échec pour un temps. Il est dix heures. Trop tard pour le petit-déjeuner, trop tôt pour le déjeuner. Les estomacs sont vides à cette heure, ils attendent qu'on les remplisse, la nourriture qui descendra en eux les lèstera et les ancrera toujours plus à la terre.

Walter s'est rendormi, ses petits poings saillent au-dessus de la couverture blanche. La tête d'Arnold repose contre le dossier. Il ne dort pas. Élisabeth a fini par céder au sommeil, ce qu'elle ne fait qu'en présence d'intimes. Olivia résiste encore, pour la forme, son regard fixe ne voit déjà plus, elle abandonne le monde à son sort, confiant pour un temps son bébé à d'autres, heureuse que les petits pieds de Walter soient tout naturellement allés se blottir sous la cuisse d'Arnold. Elle aurait préféré celle de Colin, mais Arnold fait aussi bien l'affaire, leur chaleur est la même, c'est une chaleur masculine, une chaleur sûre, et cela seul importe.

v

— Vous les aimez comme ça?

Penché vers Arnold, Colin montrait Rachel du doigt. Sous le coup de la surprise, Arnold rougit jusqu'à la racine de ses cheveux bleus.

— C'est très intéressant, chuchota Colin. Je ne vous imaginai pas du tout comme ça.

— De quoi vous mêlez-vous, à la fin?

Colin adressa une œillade complice à Arnold qui détourna le regard.

— Les femmes dorment. Nous sommes entre nous.

Élisabeth s'était recroquevillée contre la cloison. La bouche ouverte, Olivia somnolait. Walter reposait contre elle, s'étirait à n'en plus finir, poussait des ramifications jusque sous le corps d'Arnold, forçait le lien entre sa mère et l'homme strict qui, pour quelque raison obscure, s'en était détourné. De temps à autre, le visage de l'enfant se crispait, de brèves plaintes étouffées s'échappaient de l'amas de langes blancs.

— Qu'est-ce qu'il a? demanda Arnold, inquiet.

— Il rêve, dit Colin. Ça ne vous arrive jamais?

Il avait repris sa place et fumait tranquillement en fixant Arnold. Olivia eut un soubresaut et se mit à ronfler. Arnold tourna la tête vers elle et la considéra sans indulgence.

— Vous ne devriez pas avoir ce regard, Arnold.

— Quel regard?

— Elle vous plaisait tout à l'heure.

Silence.

— Je devine l'amour à des kilomètres à la ronde. L'odeur de l'amour, ajouta Colin rêveur.

Il se pencha de nouveau.

— Ce matin le compartiment était plein de vous, Arnold. Et d'elle, ajouta-t-il en se tournant vers Élisabeth. Mais ce n'est pas une femme pour vous.

— De quoi parlez-vous!?

— L'égalité ne vous vaut rien.

Arnold resta là à regarder Colin comme s'il évaluait la sentence.

— Vous avez envie de cette femme, reprit Colin en montrant Olivia.

— Vous est soûl, Colin.

— Si peu.

Il sortit une bouteille de la poche intérieure de son veston.

— Vous en voulez?

— Non.

C'était un vrai non. De ceux qui ne se refusent pas.

— Comme vous voulez. Mais vous avez tort.

Le liquide doré brillait au soleil qui inondait à présent le compartiment. Colin en avala une longue rasade. Arnold regardait la bouteille, enviait les certitudes de Colin.

— Olivia vous dirait que l'alcool est interdit.

— Tout est interdit, toujours, fit Colin à voix basse.

Il prit une autre gorgée.

— Olivia dirait, Olivia n'aimerait pas. Les femmes nous ramènent toujours à l'ordre, c'est très ennuyeux. C'est leur seul défaut, je dirais.

— Elles en ont bien d'autres, rétorqua Arnold.

Colin sourit.

— Lesquels, Arnold?

Arnold soupira.

— Elles sont... pesantes. Je ne trouve pas d'autre mot.

— Pesantes?

— Elles savent ce qu'il faut faire ou ne pas faire, elles savent ce qui est bien et nous... nous sommes pris ailleurs, ce ne sont pas nos préoccupations, nous avons toujours peur de ne pas être à la hauteur.

Colin regarda Olivia, puis Élisabeth.

— Elles, vous les trouvez pesantes?

Arnold fit la moue: «D'une certaine façon, oui.»

— Mais pas Rachel, fit Colin.

— Que voulez-vous dire?

— Rachel n'est pas pesante.

— Rachel n'existe pas, Rachel n'est rien.

— Rien? Eh bien moi, j'aimerais bien qu'on m'encadre comme ça! En noir et puis en rouge! Personne ne m'a jamais encadré, moi.

Il se mit à rire tout seul. Arnold regardait boire Colin, son regard était plein d'envie, descendant et remontant du goulot aux yeux gris, inlassablement.

— Je préfère mon alcool, dit Colin. Le leur est compté, toujours. Dans des pitites, pitites bouteilles. Et puis leur mousseux doit être affreusement sucré. Je déteste ça.

Peut-être à cause de ce rire solitaire ou de ces mots estropiés qui donnaient à Colin cet air bon enfant qui excluait toute menace, Arnold céda. Il s'empara de la bouteille, considéra un moment le goulot, ferma les yeux et engouffra le tout.

— À la bonne heure, fit Colin.

— Ce n'est pas tous les jours fête.

L'alcool le réchauffa et il se sentit bien. À ses côtés, l'enfant poussait de plus belle, c'était assez incommodant, Arnold aurait préféré un terrain lisse, être tout entier à l'instant qui passait, ne pas ressentir de sensations étrangères à son propre bien-être. Il prit les pieds de Walter et les déplaça légèrement, la tête alla s'enfoncer dans le moelleux du dossier.

— Peut-être qu'avec elles je suis différent...

— Elles qui?

— Les prostituées.

— Pourquoi seriez-vous différent?

— Je ne sais pas. Peut-être parce qu'elles nous prennent comme on est, murmura Arnold.

— De vous à moi, elles n'ont pas beaucoup le choix. C'est leur métier, je dirais.

Il hésita un moment.

— Nous les payons pour ça. Ce qui ne veut pas dire qu'elles ne pensent pas.

— Je me fous de ce qu'elles pensent, dit Arnold.

— Elles nous voient aussi.

Arnold haussa les épaules et reprit la bouteille.

— Vous rendez-vous compte de ce qu’elles voient, Arnold? C’est très intéressant.

Comme Arnold ne répondait pas:

— Elles voient... tout.

Il secouait la tête, la main sur la bouche.

— Et le plus beau de l’histoire, c’est qu’on s’en fout. Ce qu’elles pensent est sans importance. C’est une pitite pensée de rien du tout, une pensée légère, non crédible. C’est très extraordinaire.

Arnold ne voyait là rien d’extraordinaire. Colin reprit le journal et leva un verre invisible.

— À ta santé, Rachel.

— Santé, dit Arnold.

— Vous êtes marié, Arnold?

Arnold ne répondit pas, Colin en déduisit qu’il l’était.

— Vous ne devriez pas être différent, dit-il.

— Que voulez-vous dire?

— Quel intérêt d’être un tel avec une telle et un tel autre avec une telle autre?

Il s’arrêta.

— Est-ce que c’est clair?

— Si on veut, dit Arnold.

— Ce n’est pas de sa faute à elle si vous n’êtes pas fichu d’être le même partout.

— Elle qui?

— Votre femme.

— Nous nous égarons, dit Arnold.

— Et puis c'est très fatigant, poursuivit Colin. Toutes ces personnalités que vous vous donnez. À un certain moment, on ne sait plus. En ce moment, par exemple, qui êtes-vous, Arnold?

— Qui suis-je? répéta Arnold en écho.

— Moi, dit Colin en appliquant sa main libre sur son thorax, je suis Colin en tout temps, le même bon vieux Colin partout.

— J'en ai peur, en effet, rétorqua Arnold en gloussant.

Pendant un moment, l'air s'allégea. Il n'y eut plus que deux hommes gagnés par le fou rire.

— Vous avez un certain humour, dit Colin. En vous voyant, on ne le dirait pas.

— Je sais.

— Vous faites terriblement sérieux.

— Je sais.

— Sans parler de ces cheveux...

Le regard vacillant de Colin erra un moment sur le visage d'Arnold avant d'aller se perdre plus haut.

— Laissez tomber, dit Arnold.

— Comment faites-vous pour vous trimballer dans la vie avec des cheveux bleus?

Il s'interrompt.

— Vos cheveux sont sûrement très bien au naturel. J'en mettrais ma main au feu.

— Ils sont jaunes.

Colin hésita tout de même un peu.

— Jaunes? Bon, et puis après? C'est gai.

— Vous trouvez?

— Je préfère encore de vrais cheveux jaunes à de faux cheveux bleus.

Il était complètement soûl.

— Vous êtes beau, Colin, prononça lentement Arnold.

— Beau? Moi?

Il répéta le mot plusieurs fois de suite, un doigt pointé sur le ventre.

— Vous... vous en êtes sûr?

— Sûr. Alors vous ne pouvez pas comprendre. Vos cheveux sont... d'abord vous en avez, ce qui est d'une totale injustice.

— Ça, d'accord, concéda Colin en lissant amoureusement ses cheveux.

— Moi, je ne suis pas beau.

— Buvez, allez!

Il tendit la bouteille à Arnold.

— Vous croyez qu'elles dorment?

Arnold se tourna vers les deux femmes.

— Je l'espère pour elles.

— Pourquoi?

— Elles sont si différentes de nous.

— Pourquoi? Nous dormons, nous aussi, dit Colin.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Ah!

— Je veux dire que... qu'elles...

— Allez-y, Arnold. Vous avez tout mon appui.

— Mais enfin, comment pouvez-vous ne pas comprendre?

— Comprendre quoi?

— Elles ne sont pas comme nous.

— Ah bon.

— C'est ce qui nous attire, justement. Le fait qu'elles ne soient pas comme nous.

— Vous en êtes sûr?

Arnold réprima un soupir d'impatience.

— Vous faites quelquefois preuve d'un manque flagrant de finesse, Colin.

Colin réfléchit pour la forme, haussa les épaules.

— Et ne me demandez pas si j'en suis sûr, d'accord? dit Arnold.

— D'accord, dit Colin.

Il se pencha soudain, déposa une main sur le genou d'Arnold.

— C'est du luxe, tout ça. Moi, je viens d'un pays où on ne se pose pas ce genre de question.

Il parlait encore plus lentement, l'élocution devenait laborieuse.

— Les femmes ne diffèrent peut-être pas autant des hommes que nous voulons bien le croire. Ou alors, dans certaines circonstances seulement.

Arnold tourna vers Colin un regard épouvanté.

— C'est hors de question, dit-il.

— Mais pourquoi donc?

— Eh bien, parce que...

— Chez nous, déclara Colin, on est rangés côte à côte et on se ressemble.

— Rangés côte à côte?

— Assis, plutôt... Et puis, non...

Il balaya l'air de la main.

— On est des compagnons, c'est ce que je veux dire.

Arnold ouvrit des yeux ronds comme s'il voyait un revenant.

— Foutaises! dit-il en élevant la voix.

— Chuuut! murmura Colin.

Arnold repensa à Constance, à son regard. Sa main sur la porte. Il avait ramené ses deux mains à l'intérieur de ses genoux et se balançait d'avant en arrière, le dos rond.

— Qu'est-ce que l'idée a de si révoltant? demanda Colin.

— Les femmes ne sont pas des compagnons. Vous n'arriverez jamais à me faire avaler ça.

— C'est comme vous voulez.

Arnold suffoqua et s'inclina vers le sol.

— Je crois qu'elle vient de me quitter.

Il adressa à Colin un regard chargé d'une telle détresse que Colin se redressa et eut un mouvement vers lui.

— Oh! Oh!

Il effleura encore le genou d'Arnold.

— À cause de Rachel?

— Bien sûr que non.

— Pourquoi alors?

Arnold considéra Colin d'un air étonné.

— Voyons, Colin. Il y a plusieurs raisons pour lesquelles deux personnes se quittent.

— Plusieurs? dit Colin en faisant la moue. Je ne dirais pas, non. La mort seulement.

Il haussa de nouveau les épaules.

— C'est du luxe, dit-il encore.

Arnold oscillait toujours en fixant le sol.

— Arrêtez, dit Colin. Vous allez avoir le mal de mer.

Arnold prit une profonde inspiration et fixa Colin.

— J'ai commis une erreur. Une grave erreur.

— Vous? Pas possible!

Colin souriait, l'air gourmand.

— J'avais un fils... reprit Arnold.

— Il est mort?

Arnold eut un soupir d'impatience.

— Si vous m'interrompez tout le temps, je ne vous dirai rien.

— C'est la première fois que je vous interromps.

— Vous en êtes sûr?

— Absolument.

— J'ai eu trois enfants avec ma femme et un premier fils avec une autre. Il habitait Plaisance.

— Quel malheur! fit Colin sans raison apparente. Elle le savait?

— Évidemment. Il nous rendait régulièrement visite, aux fêtes, à Noël... tout allait pour le mieux.

— Buvez, dit Colin.

— Il y a deux ans, il est mort...

— Désolé, dit Colin. Je suis vraiment désolé.

— ... et je ne le lui ai jamais dit.

— À qui?

— À ma femme, voyons! À qui d'autre?

— Mais... pourquoi donc?

Arnold désigna les journaux par terre et Rachel qui les fixait en souriant.

— Oh! Je comprends, oui.

Colin ramassa le journal et le froissa brutalement. Le sourire de Rachel se déforma et alla se dissoudre dans les replis du papier.

— C'est très intéressant, dit Colin.

— Vous trouvez?

— Le moment où quelqu'un cesse de se comporter comme il devrait ou comme on le lui a appris...

Arnold n'ajouta rien.

— Le point de rupture, dit encore Colin.

Arnold surveillait l'expression de Colin, guettait le retour du regard gris sur sa personne. Comme rien ne venait, il ferma les yeux, s'adossa en laissant pendre ses deux bras. Il sentait une lassitude, une infinie légèreté.

— C'est bien, dit-il.

— Qu'est-ce qui est bien?

— C'est net. Je n'ai pas besoin de rémission. C'est mieux ainsi. Elle non plus ne m'a rien dit. Je la dégoûte.

— Pas moi, dit Colin.

Arnold ouvrit les yeux.

— Il est mort, poursuivit Colin. Alors à quoi bon? Rien n'aurait pu le ressusciter, alors pourquoi ne pas avoir continué comme avant?

— Mais parce que c'est horrible!

— Horrible? Non. Je ne trouve pas.

Le ronflement d'Olivia changea de registre. Walter poussa un soupir à fendre l'âme et reprit sa position initiale, la tête contre la cuisse d'Olivia, les pieds sous Arnold.

— C'est très étonnant, dit plus bas Colin. Je suis en train de vous défendre et vous m'accablez.

— Excusez-moi.

— Votre silence ne fait de mal à personne, Arnold.

— Il lui fait mal à elle.

— Pourquoi, si elle l'ignore?

— Parce qu'elle vit avec une idée fausse.

— Elle vit avec rien du tout puisqu'elle l'ignore.

Silence.

— C'est encore pire, dit Arnold.

— Quoi donc?

— Le fait qu'elle ne sache pas.

Colin soupira.

— Résumons-nous, dit-il. Elle devrait souffrir, mais elle ne souffre pas parce qu'elle ignore qu'elle devrait souffrir. C'est très extraordinaire, ajouta-t-il après un moment.

— Nous n'en sortirons jamais, dit Arnold.

— Une idée, ça n'a pas de réalité, ça ne plane pas, comme ça, en plein ciel, ça n'existe pas tant qu'il n'y a pas une conscience pour l'accueillir, pour lui donner réalité. On ne peut pas souffrir de ce qu'on ignore!

Arnold le regarda gravement.

— Moi, je pense que oui.

Il considéra Colin, surpris. C'était la première fois qu'il s'exprimait ainsi, il ne savait même pas qu'il pensait ce qu'il pensait.

— Il y a une souffrance dans le fait d'être trompé même quand on ignore qu'on l'est. Il y a... Je ne sais pas comment dire, mais je suis certain d'avoir raison. Les choses, les événements ont une existence, même quand ils se produisent à notre insu.

Plus il parlait, plus le débit s'accélérait. Il ressentait une envie urgente d'élever des frontières autour de lui – je commence ici, je finis là –, mais le désir de s'ouvrir le poussait à s'incliner vers Colin, à ne pas rompre le fil de la discussion.

— Les choses ont un poids, même les choses abstraites, elles existent quelque part, il le faut bien.

Il y eut un silence, le train prit la relève, s'engouffra dans un tunnel ou deux, il y eut des moments de noirceur, des moments de clarté.

— Elles sont quelque part, elles ne disparaissent pas, elles pèsent sur le monde.

— Et elles font quoi?

Arnold fit la moue.

— Je ne sais pas. Peut-être qu'elles assurent un certain équilibre.

Colin haussa les sourcils.

— Oh! Vous croyez à la Grande Balance?

— À quoi?

Les doigts de Colin dessinèrent une tige avec un poids à chaque extrémité, l'alternance du balancement.

— C'est une façon un peu succincte de présenter les choses, dit Arnold.

— Quand j'étais petit, je croyais aussi à la justice. Je laissais aller les choses, j'étais persuadé que le bien finirait par l'emporter. Je me sentais très fort, je faisais toutes sortes d'expériences, juste pour me prouver que j'avais raison. Je me laissais tabasser, j'allais au-devant des coups, le sourire aux lèvres et le regard plongé dans celui de mon tortionnaire. «Frappe toujours, je disais, ton tour viendra bien assez tôt.»

Il jeta à Arnold un regard étonné.

— Son tour n'est jamais venu. Jamais. Il n'a jamais été inquiété. Par personne.

— Qu'en savez-vous?

— Je sais, c'est tout.

— Vous ne pouvez pas savoir, vous étiez trop près, il faut voir les choses dans leur ensemble. C'est une question de perspective.

— Et jusqu'où va cet ensemble? Nous vivons cent ans, guère plus, votre équilibre universel n'est pas perceptible à l'œil humain. Et s'il n'est pas perceptible, je ne peux pas être heureux.

— Il me suffit de savoir, dit Arnold.

— Savoir quoi?

— Qu'il existe, que...

Il allait dire «que quelqu'un, quelque part, veille à un certain ordre, jette un regard sur...» Sur quoi, au fait? Sur sa création, se dit-il. C'était absurde, il le savait, mais il se rendait soudain compte qu'il ne pouvait pas en être autrement. Sinon ce n'était pas la peine.

Colin attendait, la bouche ouverte.

— La Grande Balance, murmura-t-il. Si vous croyez en Dieu, alors je ne peux rien pour vous.

La remarque agaça Arnold.

— Je n'ai rien dit de tel. Pourquoi invoquer Dieu dès qu'il est question d'ordre? Regardez autour de vous, il y a un équilibre naturel qui n'a rien à voir avec Dieu.

Il se sentait nerveux, excédé.

— Je... je crois qu'il y a une certaine logique, dit-il en prenant sur lui.

Ils se regardèrent un moment en silence.

— Moi, je pense, dit Colin, que cette logique n'est pas sans faille et que nous devons l'infléchir.

Il parlait bas, lui aussi, sentait l'impatience gronder à l'intérieur d'Arnold. Il sentait autre chose aussi. Une sensation floue, inavouable: il avait tenu Arnold pour acquis, depuis le début, comme on tient pour acquise toute personne jugée inférieure à soi et devant laquelle, en conséquence, on se croit tout permis. De parler, de gesticuler, de se livrer corps et âme, de se déployer jusqu'à l'indécence. Il leva une fois encore la bouteille.

— Je bois à l'équilibre bénéfique.

Arnold ne l'imita pas, il regardait dans le vide.

— Je n'ai pas été inconsolable, murmura-t-il. Il est mort et ma vie n'en a pas été changée.

— Qui donc?

Colin regretta aussitôt la question.

— Ah oui, votre fils. Hector, c'est ça?

— Je ne vous ai jamais dit son nom.

— Désolé.

— Il s'appelait Adrien.

Colin leva la bouteille à hauteur des yeux.

— Santé, Adrien!

— Lui aussi est floué. Je lui vole quelque chose à lui aussi.

— Les morts n'ont aucun droit, fit Colin avec de grands gestes. Les obligations, les privilèges, c'est pour les vivants, pas pour les morts. Leur lutte à eux est terminée. Ils se fichent pas mal de ce que nous leur faisons.

L'image du fils absent s'agita devant Arnold, la trace qu'il croyait si pâle, effacée presque, renaissait comme en filigrane à la faveur de ce train. Il eut un soubresaut, une sorte de rire triste.

— Toutes ces raisons qu'il m'a fallu trouver pour expliquer son absence. Voyages, surcroît de travail, amours compliquées... je ne sais plus quoi inventer. Mon fils a toujours mené une existence paisible et je suis en train d'en faire une bête sexuelle incapable de rester en place.

Il se prit la tête à deux mains.

— Calmez-vous, Arnold.

Walter émit un grognement et devint tout rouge. Arnold tendit la main vers lui.

— Il y en a beaucoup, des Rachel? demanda Colin.

Arnold fit un geste qui voulait dire: «Des tas.»

— Je ne peux pas arrêter ça, comprenez-vous? C'est comme un lieu secret, un espace qui n'appartient qu'à moi.

Il leva vers Colin un regard mouillé.

— J'aime qu'il y ait ce secret. Pourquoi faut-il que j'aime ça, dites-moi?

Colin haussa les épaules.

— Je suis désolé pour moi, dit Arnold.

Colin renversa la tête en arrière et porta la bouteille à sa bouche. La bouteille était vide.

— Je suis désolé pour moi aussi, dit-il.

Il contemplait le goulot comme si on venait de lui jouer un sale tour. Arnold appuya ses deux bras sur ses genoux et regarda par terre.

— Il y a autre chose...

Colin rangea la bouteille et se pencha à son tour.

— Je suis peut-être malade, dit Arnold dans un souffle.

— Malade?

Colin se sentait étourdi, son regard vacillant n'arrivait plus à se poser. Il rota discrètement.

— Malade? Malade comment?

Arnold montra son bas-ventre.

— Oh! Oh! fit Colin. Là?

Il roulait de gros yeux.

— Je peux vous examiner, si vous voulez.

Sa main sur le genou d'Arnold.

— Je suis médecin, dit-il en se redressant d'un coup, comme s'il prêtait serment sur la Bible.

Arnold se redressa à son tour et s'adossa, complètement dégrisé. Il regarda Colin de très loin.

— D'accord, dit Colin. Je n'ai rien dit.

— Comprenez-moi bien... balbutia Arnold.

— Où est passée ma pipe?

Colin palpait ses poches, ses mains fébriles parcouraient son corps de haut en bas.

— Là, dit Arnold.

Il ramassa la pipe tombée par terre et la tendit à Colin.

— Ah!

Colin la fourra dans sa bouche, inspira profondément et ferma les yeux. Arnold continua à le regarder, encore étonné que l'entretien ait pris fin aussi abruptement. Privé de regard, le visage de Colin se dévoilait dans la plénitude de son expression première, avec ses rondeurs, sa sensualité adoucie. Arnold pensa malgré lui à Walter, au visage rond de l'enfant. Colin et lui avaient le même appétit, la même hâte fébrile de saisir, de lécher et de

mordre, comme s'il était impensable de ne pas tout porter à sa bouche, de considérer êtres et choses autrement que comme des proies dont on pouvait se repaître. Et tandis que les lèvres de Colin s'activaient, que ses mains s'ouvraient et se refermaient, animées, eût-on dit, d'une vie propre qui se déroulait à l'insu du corps, Arnold le vit soudain tel qu'il était: un individu que la jeunesse refusait de désert, qui faisait main basse sur tout ce qui était à sa portée.

— J'ai très envie d'uriner, dit Colin, les yeux toujours fermés.

— Moi aussi, dit Arnold. Je suppose qu'il faut sortir.

Il examinait les cloisons, toutes semblables, toutes escamotables.

— Les nouveaux mariés n'urinent sans doute pas.

— Ils ont bien d'autres choses en tête, dit Colin.

— C'est là, dit Arnold en montrant une porte.

— Cette chose étroite? fit Colin, incrédule. Je n'arriverai jamais à entrer là-dedans!

— Mais oui!

Arnold était fatigué.

— Il y a certaines choses que vous pouvez faire comme tout le monde, vous savez. Vous n'êtes pas toujours absolument différent de nous.

— Je suis claustrophobe, soupira Colin. C'est très ennuyeux. Et tout est tellement étrié.

— Alors j'y vais.

— Moyen, ajouta Colin. Tout est conçu pour la masse. C'est la loi du plus grand nombre. Si vous saviez comme je l'emmerde, le plus grand nombre.

— Vous y allez ou pas? s'impacienta Arnold.

— Je vous en prie, dit Colin.

Arnold fit mine de se lever, se ravisa.

— Vous arriverez à tenir?

— Partez sans crainte, dit Colin.

Il s'était remis à fumer. De sa pipe s'échappaient de minces volutes bleuâtres qui flottèrent un moment au-dessus de sa tête avant de se disperser en lambeaux de brouillard qui s'étiraient, s'effiloçaient, effaçaient contours et couleurs et donnaient à l'ensemble une impression d'irréalité. Colin paraissait très loin, le regard gris flottait derrière l'écran de fumée grise, mi-amusé, mi-tragique.

Arnold verrouilla derrière lui et s'exécuta. L'opération fut longue et assez fastidieuse. Ce goutte-à-goutte parcimonieux et radin était exaspérant. Arnold regrettait le jet puissant qui tombe dru et inonde. Et tandis qu'il s'adonnait à cette activité insipide qui consiste à se vider de ses liquides sans véritable soulagement, il se revit enfant, réveillé tard, levé tard, alors qu'en bas dans la grande cuisine des gens s'activaient sans lui, des voix marmonnaient, faisaient des plans, échafaudaient le programme de la journée. Sans lui. Il avait toujours imaginé que la vie se déroulait sans lui, à l'extérieur, qu'une infinité de choses importantes se passaient à son insu, dont il ne serait que le témoin passif, au mieux un figurant de second ordre. Il le croyait encore.

— La place est à vous, dit-il en sortant.

La bouche ouverte, Colin ronflait. La pipe éteinte pendait au bout de sa main relâchée. Arnold déposa la pipe sur le rebord de la fenêtre et regarda autour de lui. Le compartiment était un vrai foutoir. L'air empestait, les journaux gisaient sous les banquettes comme des combattants morts au champ d'honneur, des gens laissés à eux-mêmes somnolaient bruyamment, sans élégance particulière. Arnold les regardait à la dérobée, gêné pour eux, en s'attendant à ressentir de l'agacement. Il ressentit tout autre chose mais sans savoir quoi, un sentiment familier, le genre de bien-être intime et subtil qui précède le plaisir. Il essaya de raviver sa mémoire, mais en vain. Quelle qu'ait été cette chose, il l'avait ratée, comme une abondance qu'il avait laissée passer parce qu'on le requérait ailleurs. Une sorte de regret l'envahit, un sentiment de vide absurde et douloureux qui le força à s'asseoir, à fermer les yeux et à respirer lentement. Quand il les rouvrit, ils étaient toujours là et pesaient de tout leur poids. Arnold les regarda pour vrai, à tour de rôle, avec l'impression de se livrer à un plaisir interdit. Leurs traits étaient détendus, leur front lisse, leurs mains au repos, naturellement

arrondies, prêtes à recevoir la sphère, le caillou, la terre. Ils n'étaient plus que ça, des êtres endormis, des corps abandonnés, gagnés par la détente. Arnold sentit monter en lui une étrange chaleur, l'émotion de celui qui veille et qui a charge d'âmes. Il eut envie de toucher la main d'Olivia, de glisser un oreiller sous la tête d'Élisabeth et de redresser Colin dont les chevilles tordues élanceraient au réveil. Il allait le faire quand son regard buta sur Walter. L'enfant reposait sur le côté, l'œil noir fixait Arnold en coin, seul élément mouvant dans ce lieu mystérieusement frappé de paralysie. Arnold se pencha vers l'enfant et crut déceler une lueur de moquerie au fond de la prunelle, sur les lèvres charnues mi-roses mi-noires flottait une ombre de bonheur qui plissait l'œil et faisait s'agiter les jambes minuscules emprisonnées dans leur cocon de laine. Un dialogue muet s'engagea entre l'homme et l'enfant, un échange tout en ruades et en hochements de tête bienveillants, ceux qu'Arnold prodiguait à présent à Walter, tant était grande son envie de ne pas décevoir les avances qu'on lui faisait, mais oubliés les gestes simples qui auraient suffi à y répondre. Il marmonna des mots, des prières, des vœux, des sons. Il ne lui vint pas à l'esprit de toucher l'enfant.

v

Ce n'était qu'un murmure, mais il avait réveillé Olivia qui émergeait d'un rêve composé de fragments épars, empruntés pour moitié à son propre univers pour moitié aux paroles échangées entre Arnold et Colin. Des mots, des bouts de phrases trottaient dans sa tête, refusant de laisser le champ libre à ses propres pensées qui, pour l'instant, se réduisaient à bien peu de chose: ai-je dormi? Et si oui, de quoi ai-je l'air? Elle se redressa, ébouriffa ses cheveux et sourit à Arnold avant de se tourner vers Colin qui dormait toujours, affalé sur la banquette, ses deux bras pendant entre ses cuisses écartées.

Arnold n'eut pas le courage de redresser Colin. Les gestes solitaires qu'il aurait accomplis quelques instants plus tôt étaient impensables dès lors qu'ils avaient un témoin. Et il était heureux que l'inélégance de Colin scandalise l'œil bleu d'Olivia. Il fallut le cri de Walter, l'urgente manifestation de la faim, pour que Colin se redresse d'un mouvement vif qui les surprit tous deux et les regarde d'un air hébété.

— L'enfant a faim, déclara-t-il.

— Moi aussi, dit Élisabeth en s'étirant.

— Ce n'est pas son heure, dit Olivia.

— Il pleure.

— Il mangera plus tard.

Colin posa sa main sur le ventre de Walter. Arnold avait mal au cœur. Il regrettait d'avoir bu et de s'être livré à Colin avec une aussi déconcertante facilité. Il frotta ses mains l'une contre l'autre comme si une gêne s'était infiltrée dans le compartiment. Walter hurla.

— Doux, doux, murmura Colin à l'oreille de l'enfant. Tu vas manger bientôt.

Puis la cloche annonçant le déjeuner sonna.

OceanofPDF.com

6

Il y eut un moment délicat, celui où il fallut se rendre au wagon -restaurant. Olivia inventa mille et un prétextes pour ne pas les suivre. Walter voudrait manger, Walter voudrait dormir, Walter n'allait tout de même pas s'asseoir autour de la table avec eux. Il est bien trop petit, bien trop mou, il n'a pas encore de colonne vertébrale, asseoir un enfant à cet âge, c'est mortel. Il faut attendre la colonne. Elle rit.

Ils la laissèrent là, avec le bébé affamé et sans colonne.

Ils se retrouvèrent tous les trois attablés à leur place respective, Élisabeth et Colin d'un côté, Arnold de l'autre. Et ce fut comme si tout était à recommencer. Les colonies humaines fraîchement établies supportent mal la migration. Le fait d'avoir quitté le compartiment avait dissipé le peu d'intimité qui avait réussi à s'établir. Ou alors il leur fallait être quatre. Ils restèrent donc un moment sans parler, feignant de regarder dehors ou de s'intéresser aux tables voisines, attirant l'attention sur un détail, sur un autre, sur un visage, une anomalie. À bout d'inspiration, ils se rabattirent sur l'absente, n'osant ni louer ni condamner, mais l'absent a toujours tort. Chacun y alla de sa petite version intérieure, plus ou moins noble, plus ou moins inédite. Olivia si jeune et si blanche, Walter si noir. «Ce n'est peut-être pas à elle», risqua Arnold. Ils la trahirent à tour de rôle, ils furent bas, humains, ordinaires. Arnold s'inquiéta pour son portefeuille laissé là-bas sans surveillance, sait-on jamais à qui l'on a affaire. Pour finir ils bousculèrent le garçon trop lent qui confondait les menus, ignorait l'abc des vins et n'avait pas la moindre idée des villages que traversait le train.

Puis Élisabeth trouva la situation anormale et décréta qu'on ne pouvait décemment pas laisser sans manger une femme qui allaite.

— C'est à cause de l'argent, dit-elle soudain. Elle n'a pas un sou.

Elle se leva, sortit et revint, une fois encore, avec une Olivia rouge de bonheur et de confusion.

— Si on m’invite, je peux pas refuser, c’est sûr.

Arnold se poussa pour faire de la place à Walter, le métier rentrait. Il pensa aller vérifier son portefeuille mais s’abstint, par délicatesse pour Olivia.

Ils ne parlèrent pas, c’est Olivia qui le fit. Elle regardait la nappe immaculée, la nourriture abondante, les couverts étincelants, deux couteaux, deux fourchettes, deux verres, pourquoi tout en double? Elle ouvrait des yeux immenses sur tout ce qui brillait, et tout brillait, hormis les convives.

Et peu à peu, cela revint. À cause du vin, à cause de ce midi éclaboussé de lumière, à cause de Walter, l’étrangeté fut repoussée une fois de plus. Une autre victoire sur le chaos, pensa Arnold que la répétition rassurait. Walter ne dormait pas, la lumière forçait ses paupières veinées de pourpre, le regard incertain de l’enfant se posait sur les mille et un petits soleils nichés au creux des cuillères, étalés sur les lames des couteaux, dans ces étranges ballons rouges ou transparents qu’on soulevait en son honneur. Walter était un terrain commun, un terrain d’entente. Les mots se bousculaient dans la bouche d’Olivia, son arôme se répandait partout, rivalisait avec celui des viandes fumantes et des épices. Soudain mise en joie par la fixation de Walter, elle trempa un doigt profond dans la mousse de café et l’enfonça dans la bouche de son fils.

Parce que le wagon était plein, ils trouvèrent le geste déplacé et se sentirent gênés. Mais ils mirent toute leur âme à combler le fossé qui risquait de les engloutir et déversèrent pêle-mêle un flot de paroles bienveillantes sur l’avidité des bébés, le courage des mères, les cours de la Bourse, les faillites personnelles, les grèves illogiques, les guerres immondes, chacun fournissant de bonne grâce et avec une égale ardeur jusqu’à ce que Walter barbouillé de mousse détourne la tête en faisant la grimace. Il va avoir soif, s’inquiéta Arnold. Elle va encore nous déballer son machin. Mais il s’inquiétait en pure perte. Olivia était à mille lieues d’eux tous. Le visage pensif, les sourcils froncés, elle regardait dehors, Walter en déséquilibre au creux de son bras relâché. Pour Colin assis en face d’elle, ce fut comme si le monde défilait dans les yeux bleus d’Olivia. Il vit des forêts, des plaines, des enfances écourtées, des souvenirs pâles et

fragiles. Elle avait l'air un peu perdue, une enfant au milieu de dinosaures compassés et condescendants.

— Excusez-moi, dit-il.

Il se leva, Olivia sortit de sa torpeur et afficha son fameux sourire. Colin disparut. Olivia souleva son verre à moitié plein et le tendit à Élisabeth.

— Prenez, dit-elle. J'ai plus soif et il faut pas gaspiller.

Élisabeth recula malgré elle, consternée. Le bord du verre était barbouillé de rouge, le gras des doigts en rendait la surface opaque. Le recul avait été infime mais Olivia l'avait perçu. Elle se mordit les lèvres, ramena le verre vers elle et le déposa sur la table avec un haussement d'épaules furtif. Puis elle porta le verre à sa bouche.

— J'ai encore soif, tout compte fait.

Elle but sans regarder personne et en faisant claquer sa langue.

Élisabeth se leva à son tour, prétextant une corvée, un coup de téléphone, la chose n'avait aucune importance.

En se dirigeant vers les toilettes, elle prit conscience de la configuration des lieux. Le wagon lui parut étroit, long, interminable. Une sorte de tunnel qu'il lui faudrait parcourir jusqu'à la fin des temps. La vie, ce devait être autre chose, se dit-elle, une sorte d'appétit chaque jour comblé, un émerveillement qui ne s'éteint qu'au terme de cent années de plénitude. Elle chercha Colin. L'idée que le train était en marche la fit sourire. Colin ne pouvait pas être loin, il ne pouvait pas lui échapper. Elle l'aperçut qui pénétrait dans le compartiment voisin du leur. Elle passa devant, vit Colin parler à une femme qui avait au moins le double de son âge.

Elle regagna son compartiment, s'adossa confortablement et, sa main bien à plat sur son ventre, renversa la tête en arrière.

v

— Trois, répondait vaillamment Arnold.

Il répondait vaillamment mais à contrecœur, ses yeux distraits égarés dans le corsage d'Olivia, son long corps tendu vers le sien comme un pont impénitent jeté entre elle et lui, au-dessus de Walter.

— Trois garçons?

— Trois garçons, oui.

Comment pouvait-elle s'acharner ainsi? se demandait Arnold. Elle posait d'instinct les mauvaises questions. Ou les bonnes, rectifia-t-il aussitôt, selon que l'on était du côté d'Olivia ou du sien. La bouche rouge s'activait, les lèvres volubiles frémissaient tels des papillons, bannissaient le silence, le rêve ou l'illusion, ramenaient tout à la réalité concrète, impitoyable.

— Ils ont quel âge?

— Trente-quatre, trente et un, vingt-neuf.

Olivia évoquait le passé d'Arnold, son présent aussi et sans doute son futur, reconstituait la famille au grand complet. Je ne tenterai rien, bien sûr, pensait Arnold. Pas sans un geste d'elle et elle le sait. Je suis rempli de civilités, c'est ce qu'il a dit.

— Qu'est-ce qu'ils font?

Arnold soupira. Le garçon roux, tout près, soupira aussi. Il était tard, il était seul, il avait hâte que ces deux-là déguerpissent et lui laissent le champ libre. Qu'ont-ils tant à se dire? se demandait-il, de plus en plus excédé. Tous les autres passagers étaient partis, l'heure du déjeuner était passée depuis longtemps. Qu'avait-il à s'attarder, cet homme mûr penché sur la nuque de sa fille, son œil aux aguets attendant quelque chose?

— Vous les avez eus tous les trois avec la même femme?

— Bien sûr.

Olivia ouvrit de grands yeux.

— C'est rare, dit-elle. D'habitude, c'est pas comme ça. Moi, j'ai un demi-frère et une demi-sœur. J'ai que des moitiés, ajouta-t-elle désolée, comme si la chose la frappait pour la première fois.

Arnold craignait la suite.

— Ce qui fait que j'ai trois pères. Pas trois vrais pères, mais...

Trois jeunes pères, en tout cas, pensa Arnold. Des hommes à peine plus âgés que mes fils. Tant pis. Il se redressa en bombant le torse. Je suis là, j'ai l'âge que j'ai, c'est comme ça. Et j'aime. Je sais que j'en suis capable. Devant lui surgirent des femmes, des collègues, des contemporaines.

«L'égalité ne vous vaut rien», avait dit Colin. La contemporanéité non plus, avait pensé Arnold. Je n'éprouve pas de désir pour les femmes de mon âge, même les très belles me laissent froid. Je ne peux pas m'abandonner sans la proximité d'un être jeune à mes côtés. Et qu'importe que l'on confonde cet être avec ma fille, je n'ai pas de fille.

— Vous êtes toujours avec votre femme?

Le garçon leva les yeux au ciel.

— Je ne sais pas, dit Arnold en s'étonnant que la question ne soit pas venue plus tôt.

— Comment ça, vous savez pas?

Elle simulait l'intérêt, tuait le temps, guettait l'instant où elle pourrait déguerpir sans paraître impolie.

— Je ne sais pas, c'est tout. Elle n'est peut-être plus là. Au moment où on se parle, elle a peut-être déjà quitté la maison.

Il parlait lentement, posément, comme on annonce à quelqu'un une maladie incurable.

— Mais c'est terrible, dit Olivia.

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que vous savez pas?

— C'est peut-être terminé. Nous avons peut-être passé ensemble le temps qui nous était dévolu.

— Comment ça, terminé?

Le garçon s'approcha.

— Vous voulez autre chose?

— Quand ça fait vingt ou trente ans qu'on est ensemble, pérerait Olivia, c'est plus vraiment le temps de se quitter, je trouve.

— Pourquoi? Parce qu'on n'est plus bons à rien?

— Nooon, mais à cet âge-là...

Elle secouait la tête, le décompte la terrifiait, une possibilité sur trois milliards qu'elle atteigne jamais cet âge-là.

— Je ne suis pas mort, dit doucement Arnold.

— Mon père à moi, il a trente-neuf ans.

— Oui.

Une fois de plus, Walter les sauva. Suffoquant sous le lainage gris et la dentelle grise, il se mit à s'agiter et à ruer, ce qui donna à Olivia la force de se lever, de ramasser Walter et de quitter le wagon-restaurant, non sans avoir au passage adressé au garçon un de ses fameux sourires-réclames qui le laissa pantois et vaguement honteux.

OceanofPDF.com

7

— Il faudrait vraiment arrêter de fumer, Tom, déclara Olivia.

— Encore? fit Colin sans lever la tête de son livre.

Ils digéraient à qui mieux mieux, assis les uns en face des autres, engourdis. S'ils avaient pu s'isoler, ils l'auraient fait volontiers. Il était près de quatorze heures. Le compartiment était chaud et enfumé.

— J'en ai parlé au contrôleur et il me dit que j'ai raison, que vous devez pas fumer dans ce compartiment.

— Les nouveaux mariés ont tous les droits.

— Le contrôleur dit que non.

Il déposa son livre sur ses genoux et la regarda. Élisabeth eut l'impression qu'une haine sourde montait en lui, qu'elle mit sur le compte de la chaleur. Pour une femme qui n'a pas payé son billet, vous faites beaucoup de manières, disait le regard de Colin.

— Nous n'avons que quelques heures à passer ensemble, Olivia. Ma fumée ne peut pas vous déranger à ce point. Ni lui non plus.

Elle pinça la bouche de dédain. Colin soupira.

— Vous êtes le seul à fumer, alors pourquoi on...

Elle regarda tour à tour Élisabeth et Arnold, quêtait un signe.

— C'est trois contre un, dit-elle bravement. Quatre contre un, ajouta-t-elle en regardant Walter. Y a pas de raison pour que...

Mais il y avait ce silence, ces troupes qui refusaient de se mobiliser.

— Si on demandait aux autres ce qu'ils en pensent? proposa-t-elle.

— Volontiers.

Élisabeth griffonnait des notes dans un grand cahier. Fidèle à ses convictions, Arnold regardait dehors.

— La fumée vous dérange, Arnold? demanda Colin.

Arnold s'arracha à la fenêtre.

— Olivia a raison, c'est un compartiment...

— Nuptial, dit Colin.

— non-fumeurs, rectifia Arnold. Tous les compartiments le sont.

— Il y a la règle et il y a nous.

Arnold s'éclaircit la voix:

— Je ne crois pas qu'il faille oublier la règle.

Colin le considéra un moment.

— Bien. Et vous, Élisabeth, qu'en pensez-vous?

— Vous nous cassez les pieds, Colin, dit-elle sans cesser d'écrire.

Il n'eut pas l'air de saisir.

— Vous nous embêtez, dit Élisabeth.

— Ah!

Il se tourna vers Olivia.

— Je vous embête, Olivia?

— Moi?

Élisabeth leva les yeux au ciel.

— Réglez vos problèmes tout seul, Colin. Vous êtes assez grand. En ce qui me concerne, la fumée ne me dérange pas. Mais si elle les dérange, eux, alors éteignez votre foutue pipe.

Colin accusa le coup sans sourciller. Il laissa passer quelques secondes en les interrogeant du regard.

— Très bien.

Il se leva, bouscula quelques genoux, adressa quelques excuses. Olivia se troubla.

— Où allez-vous?

Il ne répondit pas.

— Je vous demande pas de partir, dit Olivia.

— Vous m'en demandez trop, Olivia.

Il sortit.

Comme il était une sorte d'âme, de celles qui cimentent les groupes et soutiennent l'instant qui passe, il y eut un vide, un grand creux qui les laissa orphelins. Ils ne firent rien de bon pendant la demi-heure qui suivit. Olivia regarda droit devant elle sans bouger, en s'efforçant de saisir la logique des événements. Arnold eut beau s'évertuer à fixer le paysage, tout était devenu opaque et froid. Il n'était plus très sûr d'avoir donné la bonne réponse, il n'était plus très sûr que la fumée le dérangeait, il n'était plus très sûr d'avoir eu raison de se ranger du côté d'Olivia alors qu'Olivia s'en prenait à Colin parce qu'elle n'avait pas l'attention de Colin. Il avait toutes les raisons du monde d'être mécontent et il le fut. «Tout ça à cause de ces maudites fenêtres», grommela-t-il.

v

Élisabeth soupira, referma son cahier, se leva, alla chercher Colin. Le métier rentrait pour elle aussi.

Elle alla directement dans le compartiment voisin, celui où se trouvait la femme de quatre-vingt-quatorze ans. Colin était penché vers elle, son épaule appuyée contre la vieille femme.

— Ah! Voici la déesse Thémis, dit-il en apercevant Élisabeth.

Il s'arrêta. Élisabeth était pâle et fatiguée. Elle s'appuya contre la porte et ferma les yeux.

— Qu'avez-vous? demanda Colin.

Trois passagers posèrent sur Élisabeth un regard morne. Coincé contre la fenêtre, un monsieur bedonnant à l'aspect négligé disputait à Colin la maigre portion de banquette disponible. Sur la banquette d'en face, un monsieur très digne, à l'abondante chevelure blanche et au complet marine, considérait Colin avec un rien d'étonnement dans le regard. Une longue et fine cicatrice ornait le haut de sa joue gauche. Un adolescent d'une

douzaine d'années étai assis à ses côtés, la tête plongée dans la lecture d'une bande dessinée. Il n'avait même pas levé la tête à l'arrivée d'Élisabeth.

— Venez, Colin. On vous réclame.

Il se leva d'un bond.

— Qui me réclame? Vous? Vous me réclamez?

Il était tout près d'elle, vibrant.

— Olivia vous réclame.

— Oh! fit-il, déçu.

Il prit la main de la vieille femme et y déposa les lèvres. Il se redressa en claquant les talons.

— Vous êtes une gentille dame, dit-il. Je reviendrai vous voir.

Élisabeth était déjà dehors. Elle marchait aussi vite que le lui permettait le couloir encombré. Un enfant se prit dans ses jupes, elle le repoussa sans ménagement.

— Vous enfrenez les règles et c'est nous qui avons l'air ridicules!

— Vous n'avez pas l'air ridicule.

— Arnold, oui. Et Olivia.

Colin s'arrêta.

— Depuis quand défendez-vous Arnold?

— Je défends les gens chaque fois qu'ils sont lésés.

— Je me sens lésé, dit-il d'une toute petite voix. Défendez-moi s'il vous plaît, madame.

Elle fit volte-face.

— Cessez de rire de tout, dit-elle, les dents serrées. De tout condamner! Faites ce que vous voulez, mais ne vous en prenez pas à eux en ma présence.

Elle se calma d'un coup et inspira profondément sans lâcher Colin des yeux.

— Cette pitié que vous avez, murmura Colin.

— Olivia est sans moyens.

— Olivia est une futée. Elle a les moyens des pauvres, les moyens des victimes. Ce sont les pires.

Ils s'étaient remis à marcher, l'une légèrement en avance sur l'autre à cause de l'étroitesse du couloir. Ils traversèrent un wagon, puis un autre.

— Pourquoi vous évertuer à défendre les pauvres, toujours?

— Parce qu'ils ont besoin de nous.

— Qu'en savez-vous?

Elle s'arrêta encore.

— Si nous ne les défendons pas, qui le fera?

— Eux. C'est à eux de le faire.

— Eh bien moi, je défends la veuve et l'orphelin. C'est comme ça!

— Il ne faut pas prendre soin des gens, murmura Colin.

Elle le considéra sans rien dire, aurait préféré qu'il ne fasse pas ce genre de remarque.

— Il faut laisser aller. Le rapport est faussé sinon. Élisabeth...

Elle avait fait demi-tour, arpentait les couloirs aller-retour, comme un lion en cage.

— Nous sommes à des années-lumière l'un de l'autre, dit-il, et pourtant nous sommes ici, dans ce même train. Dans un wagon nuptial en plus, ajouta-t-il, essoufflé. Pensez-y un peu, c'est très extraordinaire.

Comme elle ne disait rien, ne désarmait pas, que la colère ne s'évacuait pas, il dit très sérieusement:

— Je me demandais quand vous alliez venir me chercher.

Mais elle ne disait rien.

— Élisabeth, Élisabeth, est-ce que nous ne pourrions pas être un peu seuls?

Elle s'arrêta net.

— Pourquoi avoir raconté toutes ces sornettes à Arnold?

— Qu'est-ce que c'est, une sornette?

— Vous mentez souvent comme ça?

Il la regarda, stupéfait.

— Je *suis* médecin!

— Vous ne l'êtes *plus*!

Ils avaient élevé le ton. Quelqu'un passa derrière eux en s'excusant. Colin respirait fort. Il revit une journée blanche, une cour de justice, une ombre féminine penchée sur une ombre masculine.

— Le jugement ne disait pas que je n'étais pas médecin, il disait seulement que je n'avais pas le droit de pratiquer.

— Ça revient un peu au même, non?

— Non, justement.

Ils étaient revenus devant le compartiment, Élisabeth se tourna vers la fenêtre et s'appuya contre la rampe.

— Il aurait fallu tout reprendre à zéro, dit doucement Colin. Il n'était pas question que je refasse le cours!

— D'autres l'ont fait.

Il se rappelait une ombre filiforme penchée à l'oreille du gros homme aux joues rouges qui écoutait en hochant la tête.

— D'autres oui, mais pas moi. Ce qui est bon pour la masse n'est pas bon pour Colin. Colin est unique.

Il riait en silence, il faisait une bonne blague qu'il était seul à saisir. Il était à côté d'elle, appuyé contre elle, et fixait son profil avec une expression amusée. Élisabeth se tourna vers lui et reçut cette expression comme un message, la légèreté de Colin construite au fil des années sans la plus infime défaillance. Il ne connaît pas le doute, pensa Élisabeth.

— Vous êtes en colère. Pourquoi?

Le gros homme aux joues rouges se levait d'un bond, comme sous le coup d'une inspiration subite, fort des munitions qu'on venait de déverser dans son oreille, palabrant à n'en plus finir en faisant virevolter ses larges manches. Colin ne se rappelait ni ses traits ni ceux d'Élisabeth, l'inclinaison seulement, un grand arc tendu vers un crâne chauve. Il avait pensé que s'il n'avait pas été inquiet, c'était à cause du grand arc et non à cause de cet individu grossier et manifestement dépourvu qui avait servi de transmetteur. Il n'avait remercié que le transmetteur.

— Notre médecine ne compte pas chez vous, elle n'est pas assez bonne pour vous, dit-il.

— Je vous signale que chez nous, c'est maintenant chez vous. Cette manie d'invoquer l'origine quand rien ne va plus!

— Je suis un grand médecin, Élisabeth.

— Un grand médecin qui n'a pas le droit de pratiquer!

Il fit la moue, haussa lentement les épaules, très lentement.

— Qu'y a-t-il de mal à se balader avec un vieux sac de cuir usé? Je suis un inoffensif distributeur d'instruments chirurgicaux, rien d'autre.

Il colla son épaule contre celle d'Élisabeth et lui souffla à l'oreille:

— Il y a dans ce gros sac de cuir de quoi découper un homme en pitites rondelles.

Il essayait, mais en vain.

— Parfois j'en ai assez des pitites rondelles.

Et puis il l'embrassa, se projeta vers elle comme un poisson qui happe l'air. Le baiser atterrit sur la tempe. Elle s'écarta.

— Non!

Colin ne réagit pas, il resta là à attendre la suite, habitué aux consentements comme aux refus, la carapace était épaisse.

— Je suis un homme simple, Élisabeth. Je vais au plus pressé, toujours. À quoi bon les détours et les lois? Les lois sont pour le plus grand nombre, elles ne sont pas pour moi.

— Tiens donc!

— Je sais ce qui est bon et bien, pour moi et pour les autres. Je sais comment me conduire.

Vus de dos et si on faisait abstraction de leur souffle, de leur incompréhension, ils avaient l'air de deux amis devisant ensemble, deux amis un peu fatigués, un peu épuisés d'avoir été si longtemps privés l'un de l'autre et qui se reprochaient leur négligence mutuelle.

Colin toucha le bras d'Élisabeth.

— C'est à moi, dit-il. Mon passé ne vous appartient pas, vous n'en êtes pas responsable. Vous n'avez pas à vous sentir responsable de tout.

Elle regardait toujours dehors.

— Je *suis* responsable de tout.

Il s'écarta pour la regarder, une énorme distance s'interposa entre eux. Elle eut l'impression d'être réduite à l'état d'insecte, un spécimen de laboratoire observé au microscope. Elle pensa que le monde entier se liguait contre elle, pour Colin.

— Je vous cause un problème de conscience?

Il vit la bouche se durcir, les mâchoires se serrer. Elle pivota vers lui.

— Qu'est-ce que la chose aurait de si honteux? Qu'est-ce que la conscience a de si honteux?

— La conscience? fit Colin. Mais la conscience est un concept abstrait!

— Et alors?

Il regardait par terre, l'air concentré.

— La réalité ne se nourrit pas d'abstractions, dit-il. On ne vit pas de principes.

— Moi oui.

Elle se retourna, demi-tour complet face au compartiment, et se croisa les bras.

— Je veux de la droiture, murmura-t-elle. Je ne veux pas de démission, pas de renoncement. Je veux de la persistance, je ne veux rien perdre en vieillissant, je ne veux pas être déçue, je n'abdiquerai jamais.

— Mais... qu'est-ce que... Où êtes-vous allée chercher tout ça?

— Tout ça quoi?

— Vous êtes si intransigente... Vous n'oubliez jamais? Vous n'abandonnez jamais?

— Oublier?... Abandonner?

— Laisser tomber, oui, dit Colin. S'en remettre à d'autres...

Il parlait bas, comme s'il s'adressait à une malade.

— Devenir insouciant, dit-il encore.

— C'est vous qui parlez d'insouciance! J'aurais cru...

Au lieu de se rapprocher, Colin s'éloigna un peu plus.

— Quoi? Qu'est-ce que vous auriez cru?

— Que vous aviez de la gravité, de la responsabilité, des tourments.

— Mais... j'en ai. Que savez-vous de mes tourments? Pourquoi voulez-vous absolument que je souffre? Parce que j'ai vécu des choses et pas vous? Pour compenser vos souffrances ordinaires? Car vous n'avez eu que des souffrances ordinaires.

Elle se redressa.

— Qu'en savez-vous?

— Ça se voit. Vous n'avez rien à oublier et vous n'oubliez pas. Moi, j'ai tout à oublier, alors laissez-moi le faire à ma façon.

Il s'éloigna de la fenêtre, plaqua ses deux mains sur ses cuisses, prit le parti de rire.

— Ou je me trompe ou on est en train de rivaliser de douleur.

Elle ne répondit pas.

— Je suis un homme heureux, Élisabeth. Relativement heureux, du moins. J'aime être réveillé le matin, la lumière ne m'effraie pas, je n'ai pas de pesanteur spéciale, j'aime vivre. C'est impossible?

Elle restait muette, perdue il ne savait où, la déception pesait.

— On ne peut pas *toujours* se tromper, murmura-t-elle.

— Mais oui on peut, dit Colin. Moi, c'est ce que je fais, toujours. Eh non, Colin, c'était pas ça, ce n'est pas ça qu'il fallait faire. Et je recommence. Ailleurs.

Il laissa passer un temps.

— Je ne suis peut-être pas à la hauteur de ce que vous attendez de moi, mais je ne fais de mal à personne. Je soigne. Je fais comme vous, je défends les gens à ma façon, je les défends contre la douleur.

— Ce jour-là, je vous ai vu, dit Élisabeth.

Elle s'était retournée vers la fenêtre et laissait errer son regard sur ce qui fuyait à toute vitesse, des rivières, des maisons, des routes, des jardins avec des humains dedans, assis, debout, allongés, des fleurs, des animaux.

— Vous portiez un pull rouge à col roulé, un pantalon de velours marron qui pochait et des chaussures italiennes, brunes aussi, à semelles épaisses. Le pull était troué aux coudes. J'ai vu vos dents, vos cheveux, vos hanches...

Puis, comme il ne disait rien:

— Vous étiez très beau, Colin.

Il baissa la tête, gêné. Il avait vécu beaucoup de choses mais pas celle-là.

— Je vous ai tellement regardé, Colin.

Elle ferma les yeux et inspira profondément.

— Alors je vous ai vu, forcément... Et j'ai pensé que...

— Qu'est-ce que vous avez pensé?

Il ne comprenait pas, il n'était pas l'instigateur, il était la proie. Alors.

— ... et j'ai pensé que, quelle qu'ait été votre histoire, j'aurais aimé la connaître.

— Élisabeth...

Elle avait baissé la tête, traçait avec la pointe de sa chaussure une courbe imaginaire avec un point de départ, un point d'arrivée.

— Avec certaines personnes, il suffit de se croiser, de dire «Bonjour» et c'est terminé. Ce que vous aviez à vivre avec elles est vécu. Avec d'autres, il faut aller jusqu'au bout.

— Jusqu'au bout? répéta machinalement Colin.

— Vous comprenez ce que je veux dire?

Il n'en était pas sûr à cent pour cent.

— Nous allons faire l'amour dans ce train, Colin.

Elle fit la moue et regarda dehors.

— Je ne sais pas quand, je ne sais pas comment (elle rit, enfin), mais nous allons le faire, c'est inévitable.

Elle soupira, fatiguée soudain, comme si ce qu'elle venait de dire l'avait épuisée. Olivia surgit derrière eux, auréolée de son odeur. Élisabeth plaqua ses deux mains sur l'abdomen de Colin, un geste tout simple qui parut à Colin éminemment familier. Olivia ouvrit de grands yeux désolés.

8

Ils avaient repris leur place et leurs habitudes. Arnold jugea prudent de s'endormir, ce qu'il fit sur-le-champ avec une spontanéité surprenante. Il leur parut très vieux et fatigué, un ancien guerrier qui rend les armes. Élisabeth ressortit son grand cahier et Colin sa pipe. Il la garda dans sa bouche sans l'allumer.

Une demi-heure s'écoula ainsi, seulement interrompue par les pages que l'on tourne, le grattement de la plume sur le papier, les soupirs de Walter, les soupirs d'Olivia. L'épaule de Colin reposait contre l'épaule d'Élisabeth. Olivia regardait Colin.

— Qu'est-ce que vous lisez? demanda-t-elle.

Il prit un certain temps avant de répondre.

— Un essai philosophique.

Il n'y eut aucune réaction.

— Un bouquin sur le libre arbitre, précisa-t-il. Sur la liberté.

— Ah!

Il attendit.

— Ça vous intéresse, la liberté?

Il fit oui.

— Ça vous dirait de boire quelque chose?

— Pas maintenant, fit Colin.

— Vous êtes libre de le faire, non?

Elle avait insisté sur le mot *libre*. Colin la regarda en souriant.

— Si vous êtes libre de le faire et que vous le faites pas, c'est que vous avez pas envie, pas vrai?

— C'est ça, murmura Colin.

— Il a pas envie, répéta Olivia en fixant Élisabeth.

Elle reporta son regard sur Colin.

— Pourquoi?

— Mais parce que...

Il hésita.

— Vous m'empêchez de lire. Cette attention rivée sur moi, c'est un boulet.

Il ne la lâchait pas des yeux, aurait eu envie de tendre ses deux bras pour ne pas qu'elle tombe.

— Un boulet qui me rive au sol.

Elle ne tombait pas, elle gardait les yeux baissés, elle réfléchissait.

— Et ça vous empêche d'être libre?

— En quelque sorte, oui.

Il s'inclina vers elle.

— Vous comprenez, dit-il. Je sais que vous comprenez.

— Mmm.

— Elle comprend, dit Colin à Élisabeth, l'air béat.

— Mais on peut pas empêcher l'intérêt, dit Olivia en redressant la tête. C'est bien beau la liberté, mais il y a l'intérêt.

— L'intérêt?

— L'intérêt, oui.

La voix était dure.

— L'intérêt que les gens ont les uns pour les autres. C'est une chose qui existe.

— Il faut qu'il soit partagé.

— Alors où elle est, ma liberté? ma liberté à moi?

— Je suis désolé.

— Si vous voulez même pas prendre une minute de votre temps pour venir boire avec moi, comment je peux être libre? Moi aussi, je suis rivée au sol.

Walter s’agita, ses jambes se détendirent d’un seul coup et allèrent frapper Arnold. Colin se mordillait les lèvres.

— Vous lui parlez bien, à elle!

Olivia prit Walter contre elle.

— Je suis pas assez bien pour vous, c’est ça?

Élisabeth ferma les yeux.

— Personne n’est à la hauteur de personne dans ce foutu train, maugréa Colin.

— La liberté! Qui s’occupe de ma liberté à moi?

Colin s’était adossé, adversaire vaincu dont la tête abandonnée oscillait au gré du train.

Le silence s’installa de nouveau. Olivia finit par renoncer et se tourna vers la cloison. Le train émit un long sifflement et traversa une gare à toute vitesse. Une foule compacte se tenait sur le quai, des visages défilèrent, des vêtements se soulevèrent, des chapeaux s’envolèrent, poursuivis par des enfants en culottes courtes.

Colin se pencha et frappa sa pipe contre sa jambe. Cela fit «toc». Un bruit sec, net, inhumain, un pur bruit d’artifice que n’atténuait même pas l’enveloppe du vêtement.

Toc.

Arnold ouvrit les yeux, Élisabeth rencontra le regard consterné d’Olivia.

Colin souriait. Il se pencha une seconde fois. *Toc.* Les résidus de tabac se dispersèrent sur le sol.

Leur premier réflexe fut de nier. Nous avons rêvé, nous n’avons rien entendu, ce n’était qu’une hallucination. Plié en deux, Colin s’affairait à ramasser les débris.

Toc, toc, toc.

Une foule de pensées assaillit leur cerveau, des hypothèses à peine formulées, des déductions, des conclusions hâtives, peut-être fausses, peut-être vraies. L'imagination imagina le pire, parce que l'imagination ne se nourrit que du meilleur ou du pire.

Arnold réagit le premier. Il s'inclina vers Colin et lui offrit la candeur de son regard. Olivia regardait sans regarder, de côté, de biais, fixait la jambe d'un œil scandalisé, toute cette fausse identité que représentait désormais Colin. *Toc, toc, toc*, comme on frappe à la porte. Walter s'en émut lui aussi. Le sein s'échappa de sa bouche, l'enfant tourna vers Colin une tête dégoulinante de lait, Colin qui continuait à cogner sa pipe contre la jambe fausse, un geste vieux de plusieurs années qu'il avait dû accomplir la première fois avec surprise mais dont le côté pratique avait fini par l'emporter.

Arnold fixait toujours Colin, en proie à une émotion nouvelle pour lui. Il imagina Colin entier, Colin indemne. Mais il eut beau faire, la jambe s'interposait toujours, le moment où on la séparait de Colin, où on la coupait une fois pour toutes, où on la jetait – mais où? se demanda-t-il subitement. Où et comment se débarrasse-t-on des membres morts? Pendant un moment, deux images de Colin se superposèrent, l'enfant Colin sur Colin l'homme mûr et touché, le visage frais et lisse sur ce masque vieillissant. Alors il imagina cet enfant, c'était une chose à sa portée parce que l'arsenal des clichés et des images toutes faites suppléait à l'indigence de l'imagination: une mère avec son fils, le tout petit Colin de trois, quatre ou cinq ans courait sur ses deux jambes, courait à en perdre le souffle, trop lentement à son goût parce que tout était toujours trop lent pour Colin, courait, courait vers une femme qui riait sous le soleil ardent, les bras largement ouverts pour accueillir le bolide qui grossissait à vue d'œil, se précipitait sur elle, enserrant cuisses et jambes avec une belle assurance, enfouissant son visage dans la robe claire et odorante, se laissait soulever, embrasser, ses mains pleines de sable et d'eau refermées sur un trésor rapporté exprès pour elle, un caillou plat, gris, ordinaire. Arnold hocha la tête, heureux de cette image, creusa encore. Un caillou gris et plat, oui, mais si on le retournait et si on l'examinait de près, un éclat brillait dans une anfractuosité et c'était ce point lumineux, comme un phare rachetant les ténèbres, qui avait alerté l'enfant et lui avait fait choisir ce caillou et pas un

autre. Le bon et le bien sont partout, se dit Arnold. Cette faculté que possède chaque homme d'échapper à l'anonyme grisaille, de se révéler récupérable à l'instant même où tout le condamne. La pensée le revigora, il se vit en train de sauver Colin, de le serrer contre lui. S'il avait été un autre, il l'aurait peut-être fait.

Élisabeth ressentait une urgence, une infinité de temps perdu, des responsabilités nouvelles qui n'incombaient qu'à elle: veiller sur Colin et veiller sur Walter. Elle eut envie de poser sa main sur la cuisse indemne et de l'y laisser un moment, un geste chaud, sensuel, que Colin aurait reçu comme allant de soi parce que son offensive était terminée et que la suite des événements ne le concernait plus. Elle se contenta de rester à ses côtés et de sentir sa présence sans lever les yeux, sauf de temps à autre pour projeter son regard au-delà de la fenêtre, au-delà de Colin qu'elle ne faisait qu'effleurer au passage tant la soif qu'elle avait lui faisait l'esquiver, l'escamoter, comme un trésor qu'on n'ose regarder, encore moins convoiter, de peur qu'il ne vous éblouisse et qu'à trop insister il ne vous échappe pour toujours.

9

— Prenez, dit Arnold. J'en ai fini.

Olivia considéra un moment le journal avant de refuser. Arnold insista, Olivia refusa encore, rouge de confusion.

— Je l'ai lu, dit-elle.

Élisabeth capta le regard, la panique à l'état pur. Arnold renonça. Elle ne sait pas lire, se dit Élisabeth. Le constat la prit de cours, une compassion irraisonnée pour Walter monta en elle. Elle rangea son cahier et regarda Olivia avec une telle insistance qu'Olivia finit par lever les yeux sur elle.

— Où allez-vous? demanda Élisabeth.

Olivia battit des cils, hésita un moment.

— À Vernaux.

Elle s'étiolait à vue d'œil, dérivait au large. Le geste de Colin lui avait tout ravi. Apparemment rien n'avait changé, mais le déficit était palpable.

— Vous habitez Vernaux?

— Non.

Elle jeta un regard hésitant à Walter, soupira.

— Je vais rendre visite à mes parents, dit-elle.

— Ils vont être contents de le voir.

— Mmm.

— Quel âge a-t-il?

— Qui? demanda Olivia.

Élisabeth baissa la tête.

— Quatre mois, dit Olivia.

— C’est son premier été, dit Colin en levant la tête.

Son regard gris cherchait Olivia qui prit le parti de la fuite.

— C’est la première fois qu’il sent la touffeur de l’air, dit Colin.
Touffeur? fit-il en se tournant vers Élisabeth.

— C’est quoi, la touffeur? demanda Olivia, maussade.

Colin éleva ses deux bras en l’air.

— Ça.

— Ça quoi?

— Ça.

Colin souriait béatement.

— Moi, mon erreur, c’est lui, dit Olivia.

Colin ne comprit ni ce qu’elle disait ni qu’elle s’adressait à lui.

— Tom?

— Oui, Olivia?

Elle le considérait avec une lueur de défi dans l’œil.

— Ce matin, Arnold a dit qu’il avait commis une erreur.

— J’ai dit ça, moi? fit Arnold.

— Eh bien moi aussi, j’en ai commis une, une seule. Mon erreur, c’est lui.

Elle montrait Walter.

La brutalité de l’aveu les prit au dépourvu. Il y eut une période de silence puis la gêne s’installa, une gêne mêlée de honte. À cause de l’honneur perdu de Walter et parce que personne n’aurait voulu être à la place d’Olivia.

— Allons, allons, dit Arnold. Vous ne pensez pas ce que vous dites.

Elle ne se tourna même pas vers lui.

— Je l’ai eu beaucoup trop jeune.

Ils revoyaient son arrivée, son empressement à dévêtir Walter, à le leur montrer, à le nourrir.

— Je n'ai que dix-neuf ans, dit Olivia sur le ton qu'elle aurait pris pour dire «Je n'ai que deux dollars dans ma poche.»

— C'est très bien, dix-neuf ans, pour avoir un bébé, fit remarquer Colin. Où est le problème?

— Comment ça, où est le problème? s'indigna Olivia. C'est bien trop jeune!

— Mais vous n'êtes pas jeune, dit candidement Colin.

— Comment ça, pas jeune?

Elle fronçait les sourcils.

— Vous auriez douze, treize ans, je ne dis pas.

— C'est vrai, ça, renchérit Arnold. Vous n'êtes pas si jeune que ça.

— Dix-neuf ans, c'est bien suffisant.

— Je n'ai pas eu de jeunesse, dit Olivia.

— Et alors? dit Colin. Quelle importance? C'est du luxe, la jeunesse.

— Qu'est-ce qui n'est pas du luxe, Colin? demanda Élisabeth,

— Ça, répéta-t-il en élevant ses deux mains comme tout à l'heure. Cet air, cette chaleur, cet espace que nous partageons... et lui, ajouta-t-il en se tournant vers Walter. Le reste!

Ils le sentaient oppressé, d'un autre âge ou d'un autre lieu. Il plissa le nez en respirant bruyamment.

— Mais erreur ou pas, il pue, déclara-t-il simplement.

Une odeur pestilentielle s'élevait du petit tas blanc. C'était venu comme ça, d'un coup. Un bruit de tuyau qu'on débouche et puis l'odeur, fétide, écœurante, qui souleva les estomacs fraîchement remplis.

— C'en est trop! maugréa Arnold.

Il sortit et revint avec le contrôleur qui, armé d'un pied-de-biche, entreprit de soulever la fenêtre. Elle résista longtemps, finit par se rompre,

un large fragment de verre tomba par terre et se cassa en mille miettes.

Walter s'agitait en tous sens. Olivia l'allongea sur la banquette désertée par Arnold et le changea. Elle mit, dans son attitude, dans ses gestes, une compétence qui les surprit. C'était comme si elle se donnait en spectacle, leur montrait de quoi elle était capable, qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat, toutes ces histoires que vous faites pour rien.

Elle replia la couche souillée, tendit le petit paquet fumant et nauséabond au contrôleur qui le prit du bout des doigts et sortit en le tenant loin devant lui.

L'odeur et le contrôleur évaporés, le silence retomba, morne. Arnold repensait à Constance, trouvait extraordinaire qu'en trente ans de mariage il n'ait pas rencontré une odeur comme celle-là. Je m'en serais forcément aperçu, se rassura-t-il. J'ai eu quatre enfants. À moins que je n'aie pas été là. La pensée l'inquiéta un moment. Ce n'est pas impossible après tout. Élisabeth ne pensait à rien de particulier, Colin oui: des espaces clos, du ciment, de la terre humide, des corps allongés dessus, beaucoup de corps, des gamelles de métal blanc, les unes pour la nourriture, les autres pour les déjections.

Olivia fixait Colin en souriant.

10

Parce qu'il venait de perdre son ange ou son dieu, Walter devint vulnérable, un corps en danger. Il fut désormais, de la part de Colin, d'Arnold, d'Élisabeth, l'objet d'une attention nouvelle. C'était un regard qui s'attardait, une main qui se tendait pour rien, un scrupule, un danger imaginaire.

Leur comportement changea. À leur façon de s'empressement autour d'Olivia, on devinait leurs pensées, leurs craintes, leur volonté de restaurer, chacun à sa façon, le lien rompu entre Olivia et Walter. Élisabeth attendait son heure, Arnold ne tentait rien et Colin manquait de subtilité.

— Il a votre nez, disait-il.

Olivia regardait Walter.

— Jamais de la vie!

— Et cette moue qu'il fait quand il est sur le point de pleurer, c'est vous.

— Non!

Non, disait Olivia. Non. Walter ne me ressemble pas. C'est donc qu'il ressemblait à l'autre. Ils avaient beau ne pas y penser, leur imagination s'enflammait. Le père noir s'immisça peu à peu entre eux, ombre floue, abstraite, à laquelle ils donnèrent bientôt vie, stature et personnalité. Pour un peu ils se seraient serrés pour lui faire une place.

Petit à petit, la nature comblait ses vides.

v

L'après-midi s'étirait. Ils étaient inoccupés ou incapables de s'occuper, essayaient de remplir quelque chose. Ils voyaient un contenant vide, un liquide transparent, ils évitaient de se regarder, de regarder Olivia et surtout Walter, ses joues étaient roses, ses lèvres aussi, la moitié luisante du moins, celle qui était tournée vers l'intérieur.

Les repères commençaient à faire défaut. Rachel s'était solidifiée, avait perdu sa flexibilité et sa disponibilité, elle attendait, très droite, un geste d'Arnold, un geste bon, grand, parce que l'heure n'était plus aux balivernes. Élisabeth cherchait une solution, mais le regard bleu d'Olivia faisait tout vaciller, l'assurance, les résolutions. Colin ne faisait rien, ne disait rien, ne lisait rien.

Le rythme du train était là pourtant, rassurant, immuable. Il y eut des intermèdes, des pauses, du café, du thé, un arrêt de quelques minutes dans une gare coquette et minuscule qui s'épanouissait sous un soleil de plomb. Les murs avaient été repeints de frais, des boîtes de fleurs ornaient les fenêtres, autour de la gare et au-delà, des vaches broutaient une herbe évidemment très verte, sur les quais, d'une redoutable propreté, des gens pavoisaient en souriant, comme des figurants d'un décor idyllique chargés de faire la preuve qu'ici-tout-est-bien-qu'on-se-le-tienne-pour-dit. On les imaginait malgré soi pressés de se retirer sitôt le train reparti, d'abandonner costumes et air de circonstance pour vaquer à des occupations ordinaires et moins glorieuses, leur regard grave posé sur des objets d'utilité courante.

Mus par une même envie, ils se levèrent en silence et sans se consulter, Walter resta seul sur la banquette. Ils se retrouvèrent tous les quatre dehors, clignant des yeux sous le même soleil et dans le même décor, consternés d'avoir eu la même idée en même temps, incapables de se regarder, incapables de s'ignorer, animés chacun d'une seule et même envie: être distinct, être original, ne pas être confondu.

Ils avaient l'impression d'avoir été abandonnés avec un problème insoluble à résoudre.

11

— Qu’allez-vous faire à Vernaux, Olivia?

Élisabeth tentait l’impossible. Elle possédait ce reste de naïveté qui permet de relever les plus exaltants défis, en l’occurrence donner à une conversation avec Olivia une tournure naturelle. Elle souriait donc le plus candidement du monde, en regardant l’enfant plutôt que la mère, par élémentaire prudence. Adossé contre Olivia, Walter regardait devant lui, ses gros yeux noirs fixant tantôt Élisabeth, tantôt Colin, sa tête oscillait sur le cou invisible.

— Voir des parents, je vous l’ai dit.

— Quels parents?

— Des parents.

— Tout à l’heure, vous avez dit *mes* parents.

Le sourire d’Élisabeth s’élargit encore. Peut-être trop.

— Des parents, mes parents, c’est pareil, dit Olivia avec humeur.

— C’est la première fois qu’ils le voient? demanda Colin.

Elle hésita, embarrassée.

— Oui.

— Vous n’avez pas l’air sûre.

— Ce n’est pas un interrogatoire, intervint Arnold.

— C’est vrai, ça, dit Olivia en se rapprochant d’Arnold. C’est pas un interrogatoire.

— On essaie d’aider, bougonna Colin.

— Elle ne vous a rien demandé, rétorqua Arnold.

— C’est vrai, ça. Je vous ai rien demandé.

— Vous avez un travail, Olivia? demanda Élisabeth.

Comme Olivia ne répondait pas:

— Nous essayons *vraiment* de vous aider, précisa-t-elle.

Olivia regarda Arnold, mais comme il ne dit rien, elle secoua la tête.

— Que savez-vous faire?

— Rien.

— Ce n’est pas possible, murmura Colin. Tout le monde sait faire quelque chose.

— Moi non. En tout cas, c’est ce que disait mon ami, ajouta-t-elle avec un petit rire.

— Pourquoi disait?

— Il est mort.

Hochements de tête. La mort est normale, tout est normal, nous comprenons, oui.

— Il traversait la voie ferrée, un train l’a fauché.

Ah!

— Un train comme celui-ci.

Un train, la nuit, un corps déchiqueté traîné sur la voie ferrée, un train entravé.

— De quoi vivez-vous?

Elle ouvrit la bouche pour répondre, se ravisa.

— Cela ne nous regarde pas, dit Arnold.

— Ouais, approuva Olivia.

— Vous êtes dans ce train... dit Élisabeth.

— Oui, et alors?

— Vous avez bien un revenu, quelque chose?

Olivia hésita un moment.

— Ça oui.

Ils virent le sourire reflleurir, le sourire-réclame affiché comme une offre.

Oh Seigneur! pensa Élisabeth. Arnold sourit à son tour, repensa à Rachel, Colin, à l'encadré rouge. Olivia attendait des clients. Tandis qu'elle déambulait le long des trottoirs de la ville, son manteau entrouvert sur ses jambes grasses, Walter trompait le silence en gazouillant, ses deux mains en étoiles élevées au-dessus de lui.

— Lui non plus, il en voulait pas, dit Olivia.

Le sourire se mua en une sorte de grimace et de haussement d'épaules. Elle déposa Walter sur la banquette, loin d'elle. Ils hochaient toujours la tête, leur regard rivé sur l'espace vide à gauche de Walter et sur l'espace vide à droite de Walter, ce ballot blanc qui s'agitait au fond de la banquette. Arnold ne sentait plus l'extrémité chaude de l'enfant. Comme s'il avait été averti par quelque signe mystérieux annonciateur d'orage, Walter s'était replié sur lui-même, les jambes minuscules ramenées vers le tronc. Se faire petit, sans aspérité, le moins encombrant possible.

— Si vous le voulez, dit Arnold, je pourrais peut-être...

— Je veux rien! dit sèchement Olivia. C'est une erreur, c'est tout.

Cette fois, c'est dehors que se portèrent leurs trois regards, à la recherche d'un endroit sûr où déposer Walter. Aucun d'eux n'éprouvait de nostalgie, les rêves d'enfant, s'ils avaient existé, étaient morts depuis longtemps. Mais Walter était là, son existence avait déjà commencé à faire ses ravages, en chacun d'eux il y avait cette parcelle d'intérêt, définitif, irréversible, qui est le lot des gens qui ont fait connaissance.

Arnold se pencha vers Olivia, sa main remonta de l'épaule jusqu'au cou qu'elle enserra doucement. Olivia se recroquevilla sous la caresse.

— Votre sort nous importe, dit-il.

Celui de Walter plutôt, pensa Élisabeth. Entre la veuve et l'orphelin, je préfère toujours l'orphelin. Elle pensa à Lisère, puis à Vernaux, qu'ils n'avaient plus beaucoup de temps.

— Je vous ai rien demandé, murmura Olivia. À personne.

— Faux, dit Colin. Vous nous avez demandé...

Il n'acheva pas.

— Une place, poursuivit Olivia. Rien qu'une place auprès de vous. Pour lui et moi.

Le regard bleu ne cillait pas.

— Parce que j'ai pas d'argent, acheva-t-elle dans un souffle.

— Vous êtes des rapaces, dit Arnold.

Il attira Olivia contre lui dans un geste tellement sûr qu'elle céda et se laissa aller contre lui en pleurant.

— Tous les deux, ajouta Arnold. Fichez-lui la paix, à présent.

Colin se leva et sortit.

Ce fut pire. Cette façon qu'il avait de les quitter, toujours au plus mauvais moment, c'était insoutenable. Élisabeth le rejoignit au bar. Elle courait. Elle était essoufflée.

v

— Vous comprenez, disait Olivia, je fais tout ce que je peux, mais j'y arrive pas. Je suis toute seule.

Elle se penchait vers Arnold, touchait son bras, ce qu'elle n'avait jamais fait avant, essayait de convaincre. Elle espérait qu'il tourne la tête et lui sourie, pourquoi restait-il donc ainsi, regardant droit devant comme si elle n'avait rien dit? C'était la première fois qu'elle disait ce qu'elle voulait ou ne voulait pas. Elle y avait droit pourtant. Ils le faisaient bien, eux.

— Il a besoin de vous, Olivia.

— Lui?

Est-ce que mes enfants ont eu besoin de moi? se demandait Arnold. Il était plein de bons sentiments pour elle, essayait de se mettre à sa place, refusait de la juger parce qu'il ne voulait pas qu'on le juge. Que seraient devenus mes enfants sans la présence de Constance?

— Non, fit la voix d'Olivia. Il a pas besoin de moi. Personne a besoin de moi.

Il revit son fils aîné, père jeune, radieux, son enthousiasme devant le nouveau-né, sa façon d’embrasser le crâne chauve. Tant d’ostentation lui avait paru suspecte, une manière de lui signifier sa propre incompétence et de compenser ce qu’il n’avait pas reçu.

— Il est noir, fit encore la voix d’Olivia.

Olivia tenait ses deux mains élevées devant elle et secouait la tête.

— Comment voulez-vous que je m’en tire toute seule?

Elle se remit à sangloter, le visage enfoui dans l’épaule d’Arnold.

— Il aurait pas fallu qu’il soit noir.

Elle hoquetait, des soubresauts dans la voix. Arnold la regardait, impuissant à contenir le flot.

— C’est au-dessus de mes forces.

v

— Elle n’a rien à lui donner, disait Élisabeth. Ses valeurs, son monde... Walter n’ira nulle part avec elle.

Colin contemplait son verre, le regard vide. Il n’avait aucune envie de parler d’Olivia. Il était à mille lieues de là, sa mémoire attachée au désert de l’enfance. Il aurait voulu être seul ou alors qu’elle l’attire contre elle parce que la personne à consoler c’était lui, mais elle parlait d’Olivia.

— Ce n’est que l’histoire qui se répète, dit-il. Toujours cette même satanée histoire.

— Je ne dis pas ce qu’il faudrait dire. Je ne fais pas...

— Eh non, vous n’êtes pas efficace, quel malheur!

Elle ne releva pas l’ironie. Colin se renfroga un peu plus. Élisabeth se tut et regarda autour d’elle. Ses yeux tombèrent sur un homme assis plus loin. À part une paire de lunettes assez monstrueuses qui déparaient son visage, l’homme n’avait rien d’extraordinaire, mais il la regardait en souriant. Il se leva et vint vers elle.

— Je peux m’asseoir?

— Non, dit Colin.

L'homme n'eut pas un regard pour Colin.

— Je parlais à madame.

— Moi aussi, figurez-vous!

— J'ai pour habitude de répondre moi-même aux questions qu'on me pose, Colin, dit Élisabeth.

Colin se leva et approcha son nez du nez de l'homme, qui recula.

— Vous avez quelque chose là, sur votre nez, monsieur.

Il se rassit et regarda Élisabeth.

— Vous n'allez tout de même pas lui parler, à *lui*!

— Pourquoi pas?

— Pas avec cet attirail!

L'homme se figea, à peine.

— Je n'insiste pas, dit-il. Monsieur a ses humeurs.

Colin se propulsa vers l'homme, une flamme de colère au fond de l'œil.

— Oui et alors? Vous avez quelque chose contre les humeurs?

L'homme fit un pas en avant. Élisabeth s'interposa.

— Heureusement que le ridicule ne tue pas, messieurs, vous seriez morts depuis longtemps!

Elle força Colin à se rasseoir, mais c'était comme essayer de déplacer un arbre. Colin fixait toujours l'homme.

— Quand j'étais petit, je courais déjà sur une seule jambe, monsieur.

Il se redressa encore un peu plus. Élisabeth tourna vers lui un regard épouvanté.

— Le tout petit Colin de quatre ans courait, courait à en perdre le souffle, empêtré dans ses béquilles, trop lentement à son goût parce que tout était toujours trop lent pour Colin.

L'expression de l'homme passa de l'indignation à l'incompréhension, puis à la crispation qui précède le rire. Élisabeth prit le bras de Colin qui se

dégagea d'une secousse.

— Et tandis qu'il s'arrêtait déjà, déjà hors de combat, déjà hors normes, l'autre enfant se précipitait sur la femme en riant aux éclats, se laissait soulever, embrasser, sa main refermée sur un insipide caillou gris, plat.

Le ton était monocorde, le regard froid fixait toujours l'homme.

— Colin...

Il respirait de plus en plus fort. L'homme recula avec une moue dégoûtée. Avant de se détourner, il mit un doigt sur sa tempe et s'éloigna en secouant la tête. Colin hurla:

— Tous ces enfants qui couraient vers toutes ces mères, pourquoi pas moi? Pourquoi n'y en aurait-il pas eu une pour moi?

— Cessez, Colin! Cessez donc!

Élisabeth le secoua durement. Il se réveilla, la regarda.

— Walter ou moi, c'est pareil, alors pourquoi ne vous intéressez-vous qu'à Walter?

Des regards étonnés se levèrent sur eux.

— Parce qu'il ne s'agit pas de vous, rétorqua-t-elle sèchement. Quand donc vieillirez-vous?

Elle reprit son verre et but en silence. Colin se remit à parler avec de grands gestes confus, tout son poids déporté sur la jambe gauche, dévidant le fil interminable de son passé, gesticulant et postillonnant, resté loin derrière comme une épave prématurément vieillie. Des rires fusèrent.

Élisabeth attira Colin contre elle parce qu'il n'y avait pas d'autre chose à faire. Elle sentait frémir les épaules, le corps entier, mais elle continuait à le tenir, comme si l'étreinte allait empêcher l'explosion. Elle le serrait en pensant à Walter.

— Un tel gaspillage, bégayait Colin. Voyez ce que je suis devenu.

Il se dégagea d'un geste brusque et vida son verre d'un trait.

12

Le train ralentissait. Dehors, le paysage était roux, rempli de sérénité et d'une torpeur douce qui pénétra à l'intérieur du compartiment. Une sorte de paix s'installa. C'était le temps des moissons, ce fut comme un répit. Colin s'était repris, Olivia s'était calmée, sa tête reposait sur l'épaule d'Arnold. Élisabeth regardait Walter. Ils étaient trois, capables de veiller sur lui, prêts, s'il le fallait, à le défendre. Après ce serait une autre histoire, mais après n'existait pas. Pour l'instant le ciel était clément, l'air qui entrait par la vitre cassée était chargé de parfums.

Ils accueillirent ce répit avec un égal soulagement. Derrière la paroi de verre, ils revirent leurs étés d'antan. Chacun avait les siens, plus ou moins verts, plus ou moins doux, mais les images qui surgirent faisaient partie d'un patrimoine commun qui les réunit à leur insu: l'odeur des petits fruits mûrs, les foin coupés tombés en gerbes serrées, le bruissement chaud des arbres, des insectes, le vol des oiseaux lourds.

Le temps arrêté.

Comme si ce n'était pas suffisant, le hasard en rajouta et leur offrit la simultanéité en pâture, cette conjonction de sensations et d'images qui crée du bonheur: juché sur ses échasses toutes neuves, un poulain courait dans un enclos; des enfants étaient grimpés sur les traverses de bois et criaient «Olé» en agitant un chiffon rouge, des ouvriers aux bras nus érigeaient une maison, leurs chants s'entendaient de très loin, l'énorme structure de bois blond serait bientôt percée de fenêtres et de portes qui laisseraient entrer et sortir, des vaches broutaient, leurs yeux paisibles se devinaient sous l'abri des cils bruns. Le poulain allait et venait, son effervescence était un pur déni aux frontières de l'enclos, à toutes les frontières. Il prenait son élan, s'arrêtait pile devant les enfants et repartait de plus belle comme s'il avait toute l'immensité pour lui.

Pendant un moment, tout fut parfait. L'enchantement du dehors se moula à l'enchantement du dedans et le magnifia. Les lèvres retroussées sur ses dents blanches, Colin était debout, son visage collé contre la vitre. Arnold suivait en souriant les cabrioles du petit cheval. Olivia oubliait, sous la dureté passagère les traits enfantins étaient réapparus, gras, flous. Le cœur d'Élisabeth faisait des bonds spectaculaires, cette fin d'été avait raison de sa vaillance et ressuscitait un passé heureux. L'avenir se dressait loin devant, glorieux. Elle n'avait pas laissé de traces mais cela viendrait, comme elle avait beaucoup reçu, le reste dépendait d'elle. Un sentiment de puissance s'empara d'elle, elle se leva à son tour, chercha Walter, le prit dans ses bras. Olivia bougea, tout près.

— Je peux? demanda Élisabeth.

Olivia fit oui. Élisabeth marcha jusqu'à la fenêtre, jusqu'à Colin.

— Regarde, Walter. Regarde comme c'est beau.

D'une main elle prit les pieds de l'enfant, de l'autre elle le maintint debout. Walter réagit en se trémoussant et en poussant avec force sur ses jambes. Les yeux agrandis par la lumière gobaient tout.

— Regarde, Walter.

L'enfant vibrait, Élisabeth sentait l'impulsion, la tension de l'effort. Elle le voyait de profil, les yeux bombés, démesurés, le nez minuscule, la bouche entrouverte d'où s'échappait un long filet de bave.

— Il peut pas comprendre, fit Olivia. Et il faut pas le tenir comme ça, c'est dangereux.

L'enchantement cessa d'un coup. Le train reprit peu à peu de la vitesse. Walter perdit l'équilibre. Il devint aussi mou que de la gélatine et se laissa tomber contre Élisabeth.

13

Puis ce fut au tour d'Arnold. Il avait l'impression d'être malmené. Compressé, sollicité, interpellé, forcé. On déversait autour de lui, en lui, trop d'apitoiement, de fragments épars qu'il n'arriverait pas à rassembler pour en tirer un ensemble cohérent. Il était monté dans le train avec Rachel dans l'intention de lui téléphoner et de coucher avec elle. Il avait pensé qu'elle serait libre, il ne la connaissait pas mais il avait l'habitude de faire l'amour avec des femmes qu'il ne connaissait pas. Il ne leur demandait presque rien, d'ailleurs, toujours la même chose: qu'elles le déshabillent, plient ses vêtements avec soin, les empilent sur une chaise, se tiennent debout devant lui et l'enlacent complètement. Il fallait qu'elles soient nues, pour la chaleur éprouvée de haut en bas, la suite importait peu, tout dépendait du talent, de l'imagination, de la sympathie. Or les femmes en avaient, elles aimaient bien Arnold, sans doute parce que les choses se déroulaient correctement, sans imprévu, caprice ou exigence spéciale.

La tête d'Olivia était sous son menton, mollement secouée au rythme menu, régulier, du train. Il sentait l'odeur de la tête, les cheveux blonds huileux, plus sombres à la racine, encore une blonde pas assez blonde, pensait-il, tandis qu'Olivia s'alourdissait sur lui et que l'engourdissement le gagnait lui aussi. Il avait le bras droit ankylosé, aurait aimé se lever, s'étirer, se secouer pour faire tomber tous les Walter de ce monde, aller au bar rejoindre Élisabeth et Colin.

Il avisa la veste de Colin et eut envie de fouiller. Elle gisait par terre, en petit tas, abandonnée comme un déchet négligeable. Rien à voir, pensa Arnold, avec les soins dont lui-même entourait ses vêtements. Il était impossible d'imaginer Colin prendre soin de quoi que ce soit, le vêtement était à l'image de l'homme, usé, sans rien qui valût la peine d'être sauvegardé, une énergie brute qui s'épuise avec l'âge, perd de sa puissance, chemine dans le temps avec l'acceptation tranquille de la mort.

Arnold se dégagea le plus doucement qu'il put, allongea Olivia sur la banquette encore tiède de sa propre présence. La jeune femme était étrangement souple, le cou flexible alla se déposer sur la surface rugueuse. Il prit les jambes et les replia en V de façon à emprisonner Walter et l'empêcher de tomber.

Les poches ne donnèrent rien d'intéressant, mais Arnold continua de fouiller, honteux de son geste mais incapable de se contenir, l'odeur de laine enfumée sous son nez comme si la substance de Colin allait lui être révélée. Est-ce que j'aurai au moins fait le tour? se demandait-il confusément. Pourrai-je dire, à l'instant de ma mort, que j'aurai percé un de ces mystères humains que la vie s'amuse à nous mettre sous le nez? Sa curiosité était violente, inattendue. Le tweed était élimé, les manches incurvées aux coudes, à l'endroit exact où le pli du bras ramène la main vers soi, vers le visage, le front, la tête, tout le haut du corps. Comme on se nourrit, comme on se lave, la main qui peigne, lisse, masse l'épaule, la main sur le cœur qui promet, désigne, qui dit: «Voilà, c'est moi, parole d'honneur.»

— Qu'est-ce que vous cherchez?

Il ne sursauta même pas, il ne faisait rien de mal, il ne savait même plus ce qu'il cherchait.

— L'argent est dans la poche intérieure, dit Colin. L'alcool est dans la mallette, il y a des papiers. Je vous en prie, demandez-moi ce que vous voulez, tout est à vous.

Il joignit le geste à la parole et vida ses poches l'une après l'autre.

— Je ne voulais pas... balbutiait Arnold.

Colin déposa des tas de petits papiers sur les genoux d'Arnold, les uns chiffonnés, les autres mous, gris.

— Une facture de téléphone, un compte impayé, une contravention, un paquet d'allumettes, du tabac, une mise en demeure, une note d'hôtel, impayée elle aussi, quel malheur...

Arnold était consterné, ses deux mains levées n'osaient toucher.

— Arrêtez, je vous en prie.

— Oh! Et une photo. Regardez.

Comme Arnold ne réagissait pas, Colin lui mit la photo dans la main. On voyait Colin en plein vol en train d'intercepter un ballon. La photo était prise de dos, le corps aurait pu être celui de n'importe quel athlète, mais la chevelure était reconnaissable entre mille, le cou massif et, bien sûr, la jambe absente.

— Vous... vous jouiez avec ça?

— Bien sûr.

Colin regardait sa propre image avec une expression de tendresse amusée.

— Que voulez-vous, Arnold? Que cherchez-vous? Demandez.

Il attendait, le visage ouvert, confiant.

— Rien, dit Arnold. Je ne cherche rien.

— Je n'ai pas de secret. Pour personne.

Le train freina. Olivia fut projetée en avant. Brutalement délogé de son refuge, Walter décrivit une large courbe dans l'air et alla atterrir sur l'autre banquette. Il se mit à hurler.

— Excusez-moi, marmonna Colin sans raison.

Il ramassa Walter, rouge de rage.

— C'est toujours le plus léger qui va le plus loin, souffla-t-il à l'oreille de l'enfant. C'est une consolation, non?

Walter hurlait de plus belle. Élisabeth rentra en se massant le poignet. Olivia se rajustait, l'air maussade.

— Bon sang! Qu'est-ce qui s'est passé?

— Léger, tellement léger, murmurait Colin. À côté de lui, nous sommes tous des poids lourds.

— Parlez pour vous, dit Olivia.

— Vous vous êtes fait mal? s'enquit Colin.

Il alla vers elle et palpa son bras.

— Aïe!

La portière s'ouvrit toute grande. Le contrôleur.

— Il y a un médecin ici?

Colin bondit.

— Médecin?

Le contrôleur le regarda à peine.

— Médecin, oui. Est-ce qu'il y a un médecin ici?

— Non, dit sèchement Élisabeth.

Elle s'arrêta net, son teint vira au rouge.

— Mais oui, dit Colin après un moment. Bien sûr qu'il y en a un. Moi.

Le contrôleur le considérait d'un air stupide.

— Médecin? Vous?

Colin soutint le regard stupide.

— Mais oui. Je vous assure.

C'était étrange ces mots qui n'imprégnaient rien, ne convainquaient personne.

— Madame dit que non.

Colin remit le bébé à Olivia.

— Madame ne dit pas que je ne suis pas médecin. Elle dit qu'il n'y a pas de médecin ici.

— Ça revient un peu au même, non?

— Pas du tout, mon ami. Jusqu'à cet instant, madame ignorait que j'étais médecin. À présent, elle sait, ajouta-t-il en regardant Élisabeth.

Le contrôleur avait l'air déçu.

— Vous êtes vraiment médecin?

Un médecin ne ressemblait pas à ça, pas à cette créature enfumée, aux doigts brunis par la nicotine, à l'allure débonnaire. Il regarda Arnold en espérant un signe de sa part. Lui aurait eu l'air.

— Bien sûr, si vous ne voulez pas de moi...

Le contrôleur baissa les yeux.

— Un passager est tombé, un monsieur âgé.

— Oh! Oh! Le monsieur d'à côté? Cheveux blancs, complet marine, une cicatrice sur la tempe gauche?

— Oui. Vous le connaissez?

— Enfin, dit Colin en s'emparant de sa trousse.

— Enfin?

Colin fit un clin d'œil au contrôleur.

— On me réclame, dit Colin. Quelqu'un me réclame. Enfin. Vite, mon ami. Le temps presse.

Il sortit, vola plutôt, sans regarder personne, léger, c'est ce qu'ils virent tous les trois, cet empressement soudain qui lui donnait des ailes. Le contrôleur sortit à sa suite et referma la portière après un dernier regard de reproche pour Arnold, comme s'il avait laissé passer l'occasion de sa vie. Arnold se leva à demi.

— Pourquoi le train a-t-il freiné aussi brutalement?

Mais le contrôleur était déjà dehors.

v

— Pourquoi vous avez dit qu'il était pas médecin?

Olivia souriait en fixant Élisabeth.

— C'est ce que vous avez dit.

Ses yeux étaient doux, presque langoureux, les lèvres modelaient les mots avec insistance et lenteur. Elle avait tout son temps.

— Il l'a dit à Arnold ce matin, qu'il était médecin.

Elle regarda brièvement Arnold pour le prendre à témoin, elle était très sûre d'elle.

— Alors pourquoi vous, vous dites que non?

Élisabeth ferma les yeux.

— C'est ce qu'elle a dit, non? demanda Olivia à Arnold.

Il s'éclaircit la gorge, mal à l'aise.

— Elle ne savait pas, c'est tout.

— Elle a dit qu'il y avait pas de médecin ici, dit Olivia d'une voix dure. Quand on dit ça, c'est qu'on sait.

Élisabeth regardait droit devant elle sans expression particulière.

— Vous avez des raisons de croire qu'il l'est pas, c'est ça?

— Je ne crois pas que cela vous regarde, dit Élisabeth.

— Ah non? C'est drôle: tout le monde me pose des questions à moi, tout le monde se mêle de mes affaires, mais moi, je peux pas.

Elle laissa passer un temps, le sourire réapparut.

— Donc vous savez... Vous vous connaissez. Toutes ces confidences que vous vous faites depuis ce matin, c'est pour ça. C'est parce que vous vous connaissez.

Nouveau regard vers Arnold.

— Vous le saviez, vous, qu'ils se connaissaient?

— Non.

Il se renfroga en croisant les bras.

— Quelle importance, murmura-t-il. Qu'ils se connaissent ou non, qu'est-ce que cela change?

— Comment, qu'est-ce que ça change? Il soigne peut-être sans être médecin et c'est pas important?

— Posez-lui donc la question à lui, dit Élisabeth.

C'était «il», c'était «lui», plus personne ne prononçait son nom.

— À lui? Pourquoi? Je connais la réponse. Il va dire qu'il l'est, médecin. Mais moi, je pense que c'est faux. Une autre chose de fausse, ajouta-t-elle à mi-voix.

— Alors vous devez aimer le faux, dit sèchement Élisabeth. Elle respirait fort. C'était comme une rumeur. Olivia se redressa.

— Faux ou pas, il a l'air louche. J'ai toujours pensé qu'il avait quelque chose de pas net.

— De pas net?! De quel droit pouvez-vous dire une chose pareille?

— Du même droit que vous autres. C'est chacun son tour!

Un rictus cruel déforma ses lèvres.

— Et vous le saviez, qu'il était pas médecin? demanda-telle à Arnold.

Il abandonna la fenêtre à regret, se tourna vers elle et la regarda longuement.

— Ce n'est pas toujours nécessaire de tout savoir. On n'a pas à tout connaître. Nous sommes... de passage, c'est tout. Personne ne veut tout savoir.

Olivia cligna des yeux plusieurs fois de suite, comme si elle essayait de déchiffrer une langue étrangère.

— C'est commode, hein?

— On n'est pas obligé de répondre aux questions qu'on nous pose. Nous sommes libres de répondre, nous sommes libres de ne pas tout dire.

— Vous aussi vous aimez ça, la liberté, dites donc! C'est comme rien, vous lisez les mêmes livres que lui!

Arnold réprima un sourire. Olivia gardait son sérieux.

— Mais il y en a qui sont moins libres que d'autres, pas vrai? Il y en a qui peuvent ne pas répondre. Et d'autres qui doivent répondre, ajouta-t-elle en baissant les yeux sur Walter.

v

Colin revint, rouge, le cheveu hirsute, débraillé, ravi. Élisabeth le trouva anormalement agité. Ses mains tremblaient.

— Il ne va pas bien du tout, le pauvre. Mais Colin était là. Colin est toujours là quand il le faut.

Il ne voyait rien, ne sentait rien, il leur tournait le dos, ses bras puissants hissaient la mallette difforme à moitié refermée. Une odeur de désinfectant flottait autour de lui.

— Il faut fêter ça, dit-il en se retournant. Nous devons célébrer l'événement. Dignement.

Il sortit une bouteille, des verres en plastique. Il en remplit un, le déposa sur le rebord de la fenêtre, puis un autre. Ils le regardaient faire sans rien dire, regardaient ses doigts manipuler les objets, habiles et pressés. Arnold repensait aux premières heures passées en compagnie de Colin, Colin penché vers lui, intéressé, compatissant, l'haleine chargée d'alcool et le doigt qui pointe sur Rachel, à la hauteur du nombril. Il s'intéresse à tout, pensa-t-il. C'est ce qui le rend si différent de nous. Tout le passionne. Cet alcool qu'il nous offre, ce journal que je lisais et, tout à l'heure, cet homme blessé... Toute chose a de l'importance.

— Il paraît que vous êtes pas forcément médecin, dit Olivia.

— Qui dit ça? fit Colin sans cesser de verser.

— Elle.

— Je n'ai jamais dit ça, rectifia Élisabeth.

Colin tressaillit à peine, la main qui tenait le verre ne chavira pas.

— Elle ne peut pas avoir dit une chose pareille. Je suis médecin, répéta-t-il en se redressant.

Il les fixa à tour de rôle avec une expression candide.

— Elle a dit qu'il y avait pas de médecin ici, dit Olivia. Vous l'avez entendue aussi bien que moi.

— Je n'ai rien entendu, moi. Et vous, Arnold?

Arnold toussota.

— Vous voyez? fit Colin. Il n'a rien entendu lui non plus.

— Vous vous protégez, dit-elle. C'est terrible...

Arnold s'agita à ses côtés.

— Vous êtes tous les trois et moi, je suis toute seule.

— Ce n'est pas ce que vous croyez... dit Arnold.

— Vous pensez que je mens? demanda abruptement Colin.

Olivia ne cilla même pas.

— Oui.

Il resta immobile à la regarder, une moue amusée aux lèvres.

— Tiens donc!

Élisabeth repensa à l'insecte et au microscope. Elle n'avait jamais vu quelqu'un regarder avec une telle avidité.

— Mais que cela ne nous empêche pas de boire, dit finalement Colin.

Il tendit un verre à Élisabeth, un autre à Arnold.

— Et vous, vous pensez que je mens?

La question ne s'adressait qu'à Élisabeth. Il en avait toujours été ainsi, c'était toujours à elle de décider. L'idée que les autres trouvaient commode de se décharger sur elle de responsabilités encombrantes, que ce qu'elle prenait pour du respect ou de l'admiration n'était en fait que soulagement, besoin de légèreté ou insouciance ne lui viendrait que plus tard. Colin la fixait en prenant tout son temps. Il avait simplement déposé son regard ailleurs, d'Olivia à Élisabeth, d'un point à un autre point, comme un marcheur fatigué dépose un bagage trop lourd. Elle leva les yeux vers lui.

— Non, je ne le crois pas.

Elle vit le sourire de Colin reflleurir un instant avant de disparaître sous le masque grave. Colin prit un air contrit, se laissa tomber sur la banquette en montrant tous les signes de l'homme blessé.

— Qu'on mette en doute mes compétences me heurte profondément, énonça-t-il lentement.

Arnold s'inclina vers lui.

— Nous ne mettons rien en doute, nous essayons simplement de faire ce voyage avec le moins d'inconvénients possible.

— Donc vous me croyez? fit Colin en s'inclinant à son tour.

Arnold s'adossa.

— Je vous parlais de moi, de ce que je ressens.

Mais Colin n'écoutait pas.

— J'en ai tellement soigné, dit-il, rêveur.

Arnold leva les yeux au ciel.

— De pauvres bougres sans bras ni jambes... De simples soldats...

Il parlait lentement, espaçait les mots.

— Des soldats qui étaient là parce qu'on leur avait ordonné d'y être, et qui s'en iraient crever sans avoir eu le temps de connaître leur heure de gloire...

Comme c'est beau, faillit dire Arnold qui sentait une sorte de nausée monter en lui. Il pensa au mot «naïveté», puis à «indécence». Pourquoi faut-il que les gens qui ont souffert soient aussi haïssables? se demanda-t-il.

— Des chefs aussi, poursuivait Colin, imperturbable. Ceux qui avaient une espèce d'idéal... Ceux qui avaient de la noblesse, de la grandeur... Ceux-là profitaient de mes compétences...

— Ceux-là? fit Olivia.

Elle ouvrait de grands yeux limpides. Élisabeth sentit un raté, l'infime grain de sable qui enraye la machine.

— Et les autres?

Colin sortit à regret de sa rêverie.

— Vous avez dit «Ceux-là»...

— J'ai dit ça?

Elle le trouva lent, lourd, repoussant.

— Oui, vous avez dit ça.

Comme Colin ne répondait pas:

— Vous avez dit: «Ceux-là profitaient de mes compétences. » Mais les autres?

— C'est une façon de parler, dit très vite Élisabeth.

Olivia se retourna en bloc.

— Oh vous!

Élisabeth fit mine de reculer en agitant les mains devant elle, comme sous le coup d'un assaut. L'effet fut complètement raté.

— Vous comprenez rien, vous! dit Olivia.

Elle était rouge de colère.

— Avec toutes vos lois et tous vos règlements, vous pensez que les gens se préoccupent de ça. On s'en fout, de vos règles. Si vous saviez!

Elle haletait, la rougeur avait atteint le bas du visage, le cou.

— Lui aussi s'en fout, dit-elle en montrant Colin qui bourrait sa pipe en secouant la tête. Alors c'est vrai ou c'est pas vrai?

— Quoi exactement? demanda patiemment Élisabeth.

— C'est pas à vous que je parle. C'est à lui.

Colin sortit son gros briquet et alluma sa pipe.

— Alors? demanda-t-elle.

— Alors quoi?

La tête rejetée en arrière, Colin aspirait la fumée.

— Vous soignez pas tout le monde?

— Encore un interrogatoire? C'est une manie ici!

Sa main libre était posée à plat sur son pantalon, lissait la surface.

— Élisabeth a raison, ce n'est qu'une façon de parler.

— Évidemment! dit tout bas Olivia.

La main saisissait une poussière, un cheveu qu'elle élevait devant la fenêtre.

— Qu'est-ce que vous faites avec les autres?

— Mais enfin, quels autres?

La main s'ouvrait, laissait tomber la poussière, le cheveu. Olivia ne lâchait pas Colin, certaine qu'elle tenait quelque chose mais qu'on le lui ravirait, une fois de plus.

— Les autres, vous les soignez pas, c'est ça?

Elle les prenait tour à tour à témoin, Élisabeth, et puis Arnold. Arnold, surtout. Elle aurait accepté n'importe quoi, le signe le plus infime, l'acquiescement le plus ordinaire, même vague, même las. Il n'y eut rien.

— Ceux que vous admirez pas, ceux que vous aimez pas, vous les laissez crever? dit-elle à bout de ressources.

Elle s'arrêta, dépassée par l'énormité de ce qu'elle disait.

— Au fond, c'est ce que vous dites. Vous l'avez pas fait exprès, mais c'est ça.

— Olivia... dit Colin.

— Vous l'avez bel et bien dit. Et quand on dit une chose pareille, c'est pas indifférent.

La voix s'était faite plus petite, fluette, renonçait encore une fois. Olivia sentit des larmes monter. C'était flou, venu d'on ne sait où.

— Quand ça sort tout seul, c'est que c'est vrai...

— Aucun médecin ne peut soigner tout le monde, intervint doucement Arnold.

— Mais un médecin doit soigner tout le monde, pas vrai?

Elle insista sur le *doit*, la voix cassée, la fin de la phrase perdue dans un bredouillement inaudible. Colin s'activait toujours, ses mains lissaient le pantalon avec des gestes posés, lents. Élisabeth baissa la tête et inspira à fond.

— Il fait chaud.

— On pourrait bien demander que l'on fasse casser la fenêtre mais elle est déjà cassée, constata Colin. Quel dommage!

— Ce sera bientôt l'heure du dîner, dit Arnold.

— C'est fini? demanda Olivia. On arrête ça là?

Elle s'essuya les yeux pour essayer d'y voir plus clair, mais les larmes revenaient, l'une d'elles tomba sur Walter qui entrouvrit les lèvres et lécha.

Élisabeth s'était collée un peu plus contre la cloison, comme aux premières heures du voyage, quand Arnold l'avait regardée pour la

première fois. Arnold s'éventait avec un journal plié en quatre.

— Ces foutus trains, marmonna-t-il. Et leur foutue climatisation.

Olivia contemplait ses deux mains serrées l'une contre l'autre, les jointures blanches.

— On arrête ça là, Walter, c'est comme ça.

— Il fait toujours trop chaud ou trop froid...

— C'est terrible, dit Olivia.

— Inadmissible, je dirais. Au prix où sont les billets!

Elle se tourna vers Arnold.

— Pas vous, dit-elle. Soyez pas comme eux. Vous êtes pas comme eux.

Mais là était justement le problème, Arnold ne savait pas. Terminer le voyage dans le silence et la paix, pensa-t-il. Le silence, la paix. Rachel serait bientôt là avec son corps, son assurance, ses mains parcourraient son dos, remonteraient vers la nuque, aboliraient tout.

— C'est vrai qu'il fait chaud, dit Colin. Et puis ça pue! Vous avez raison, Arnold. L'air est irrespirable dans vos trains.

La portière glissa, le contrôleur entra et dévisagea Olivia.

— C'est l'heure, dit-il l'air sombre, comme s'il venait chercher un condamné à mort.

Il s'écoula quelques secondes avant qu'ils réagissent. Puis ils comprirent qu'il était question du départ d'Olivia. Le contrôleur avait dit qu'il la ferait descendre à Lisère. Ils jonglèrent un moment avec l'idée. Olivia était l'un des éléments de cet ensemble raté qui pouvait fort bien se volatiliser. S'ils le voulaient.

Et ils le voulaient. Chacun avait ses raisons.

Des perspectives s'ouvraient, eux sans Olivia et sans Walter, deux poids lourds qui commençaient à peser.

Olivia s'était complètement fermée. La grande offensive avait cédé la place à la résignation. Sous la pâleur des traits, le visage de la jeune femme ne révélait plus rien. Élisabeth regardait les mains d'Olivia, ses genoux

blancs, ronds, et se sentit submergée par un intolérable sentiment de pitié. Elle ferma les yeux en essayant de penser à autre chose. Colin avait appuyé son épaule contre la sienne et fumait en silence en regardant Olivia qui regardait Walter. Olivia était pauvre. Peut-être pas démunie, mais pauvre, pensa Élisabeth. De cette pauvreté seulement perceptible des gens doués d'une sensibilité supérieure, des riches. Si au moins elle savait, mais elle ne sait pas. Ce qui fait que nous pouvons tout faire, tous les excès sont permis, il n'y aura pas de rébellion, pas de frontière, pas de veto. Élisabeth fit un effort pour respirer normalement.

— Ça ne va pas? s'inquiéta Colin.

Elle leva la main, fit signe que oui, ça allait.

— Vous voulez sortir?

Non.

Mais c'est la plus réelle de nous tous, pensa encore Élisabeth. Elle a plus de poids qu'aucun de nous. Que moi, en tout cas. Élisabeth ouvrit la bouche pour faire taire sa respiration qui devenait bruyante. Le contrôleur fixait le sol et grattait avec son talon gauche un fragment de matière incrusté. Tout n'était pas lisse, il s'en fallait. On ne peut pas, se dit Élisabeth, on ne peut pas toujours la laisser seule. Toujours irrémédiablement seule.

Les yeux baissés, Olivia attendait le verdict en se tripotant les doigts. Ses jambes n'étaient pas croisées comme à leur habitude mais sagement rangées côte à côte, de biais. Elle avait l'air d'attendre un train.

— Non, dit simplement Élisabeth.

— Lisère dans vingt minutes, dit le contrôleur en se redressant.

— Madame ne part pas, madame reste avec nous.

Le ton était définitif, longuement mûri. Le contrôleur se tourna vers Arnold et Colin. Colin leva ses deux mains.

— C'est elle qui tranche, dit-il. C'est son métier de trancher. Je m'incline.

— Il m'avait pourtant semblé... soupira le contrôleur.

— Pas du tout, dit Colin. Madame a toujours dit qu'elle devait descendre à Vernaux, pas à Lisère. Vous confondez, mon ami.

Olivia était sortie de sa torpeur et suivait la conversation la bouche ouverte, comme s'il s'agissait d'un match à finir. Le contrôleur se rabattit sur Colin.

— L'alcool est interdit.

— Je suis de tout cœur avec vous, mon ami.

Colin remplit encore une fois son verre.

— Buvez, dit-il.

Il le tendit au contrôleur qui recula, horrifié.

— Buvez, allez! Entrer et sortir tout le temps comme ça, ça n'a pas vraiment de sens.

Le contrôleur battit en retraite et referma soigneusement derrière lui comme si le spectacle offert avait quelque chose d'indigne ou de honteux.

— Bon débarras, dit Colin.

Il grogna de satisfaction, s'étira voluptueusement, les deux bras tendus vers Olivia. Ses doigts voletèrent un moment au-dessus de Walter, chatouillèrent le front bombé. Olivia fixait les doigts de Colin, fascinée par l'expression du bébé qui s'épanouissait sous la caresse. Elle ne réagit même pas quand Colin s'empara de Walter et le pressa contre lui dans un élan d'affection.

Puis elle leva la tête, cela prit un temps fou, cela était lourd, l'œil fit des pauses, des haltes interminables, des pieds aux mollets, des mollets aux genoux, des genoux aux mains, des mains aux épaules, puis enfin les yeux.

— Merci, dit Olivia.

Ils hochèrent la tête, remplis de gratitude et de mauvaise conscience.

— Mais je suis pas madame. Je suis mademoiselle.

14

Lisère surgit devant eux auréolé de brume et de fin d'après-midi. Un village géant, presque une ville. Brusquement, le monde fut tout près, le train plongea à l'intérieur et le divisa en deux. D'un côté les maisons sages entourées de jardinets, des enfants fourbus et des parents fourbus se tiennent par la main et se racontent leur journée, des chiens attendent sur le perron en agitant la queue, par terre, des journaux; de l'autre les terrasses, les cafés bondés, les tables pleines d'animation, de conversations entrecoupées de rires. Des verres pleins, rouges, ambre ou or, des verres qui se lèvent, s'entrechoquent, se déposent avec fracas. C'est la belle heure, celle d'après le jour et d'avant la nuit, l'heure des grands émois, des chutes creuses.

Le train déversa sur le quai une bonne moitié de sa cargaison humaine, embrumée, ankylosée, heureuse de cette liberté retrouvée. Bousculades, bourrades, plaisir, impatience.

Penchés à la fenêtre, Élisabeth et Arnold regardaient Colin faire ses adieux à la vieille dame et l'aider à descendre. Il multipliait les signes de désolation, s'éloignait un peu, saluait bas et revenait, reprenait la main, y déposait longuement la bouche. Son sourire était revenu, la lourdeur de sa jambe s'accroissait au fil des heures.

— Quelle prodigieuse énergie! s'exclama Arnold.

Le wagon rose attira un moment l'attention des gens attablés. Certains tournèrent vers eux un visage réjoui ou moqueur et levèrent leur verre à la santé des nouveaux mariés. Arnold fit mine de s'éloigner de la fenêtre. Élisabeth le retint. Dans un geste qui la surprit elle-même, elle l'attira vers elle, sa main arpenta le dos d'Arnold. Il y eut des rires, des applaudissements.

Le train engouffra dans son ventre de nouveaux passagers et repartit comme il était venu.

v

Colin ne réapparut pas. Ni Olivia. Le premier moment de surprise passé, Élisabeth se sentit soulagée. Elle pensa: Tant mieux! Qu'il se sauve si telle est sa volonté. Tout est bien ainsi. La fumée s'était dissipée, l'air était léger. Arnold avait repris sa place près de la fenêtre et contemplait d'un œil morne la banquette vide à ses côtés.

v

Ils se sentirent très vite à l'étroit. Même avec toute cette place rien que pour eux. Ils respiraient plus à l'aise, ils occupaient l'espace, mais il y avait le sac d'Olivia, les objets de Colin, la vieille mallette, la veste chargée des parfums de Colin: tabac, transpiration, odeurs fortes, incontournables, plus présentes que Colin lui-même.

Et il y avait Walter. Blotti contre la portière à côté d'Élisabeth, l'enfant dormait en leur tournant le dos, comme s'il boudait. Lancé vers une autre destination, le train fonçait, tranchait dans le vif, indifférent à tout ce qu'il charriait d'espoirs et de déceptions.

Bon, pensa Élisabeth. Que fait-on, à présent? Comment pourrons-nous faire ce reste de voyage? Et que ferons-nous de cet enfant? De la bouche de Walter s'élevait un râle léger et irrégulier. Où est-elle? se demandait Arnold. Où est-il? se demandait Élisabeth. Est-ce qu'elle reviendra seulement? Est-ce que j'arriverai seulement à...? Mais ils n'achevaient pas, ne bronchaient pas, ne tentaient rien, surtout ne rien dire pour ne pas que la réalité se mette en tête de devenir réelle. Arnold trouvait ironique que l'homme qui, quelques heures plus tôt, avait souhaité faire seul le voyage fût le même qui passait à présent une main tremblante sur une banquette rose.

Ils mirent un point d'honneur à regarder ailleurs, c'est-à-dire là où ils n'étaient pas, mais où? Les absents prennent toute la place et le compartiment n'était pas si grand. Soudain ce qui suffisait ne suffit plus, il restait la fenêtre, il restait dehors, il restait le couloir, le plafond et le plancher, mais on ne peut pas indéfiniment contempler le plafond ou le plancher.

Élisabeth pensa que Colin était tout près, dans un compartiment voisin, penché sur l'épaule d'une autre vieille dame. Il avait attendu que le dernier

passager fût monté pour faire son choix. Il avait jeté son dévolu sur une dame à peine moins vieille que la précédente, avait cherché pour elle qui voyait mal son compartiment, son siège, l'avait reconduite, confortablement installée, rangé ses bagages, promis de revenir. Puis il avait cherché Élisabeth. C'est ainsi qu'elle voyait les choses, les choses ne pouvaient pas s'être passées autrement.

Arnold avait renoncé à se défendre et dévisageait Élisabeth. Chaque fois qu'elle levait les yeux, elle croisait son regard. Olivia était avec Colin finalement, c'était dans l'ordre des choses, c'était écrit, depuis le début. Arnold n'imaginait pas que l'on pût résister à Olivia, il n'imaginait pas Colin résistant à quoi que ce soit, il n'imaginait surtout pas Élisabeth avec Colin. Elle rapetissait à vue d'œil, lui parut frêle et noire. Il eut envie d'aller près d'elle et de rester à ses côtés sans rien dire, sans rien faire. Rester là, simplement, faire front commun.

Ils sont restés là-bas, se dit Élisabeth. Bien sûr. Ils avaient projeté la rencontre, projeté de laisser Walter derrière eux. Elle les imagina plus vivement que ne le ferait jamais Arnold, enlacés, pressés l'un contre l'autre dans une étreinte violente et maladroite, debout. Elle vit le sourire d'Olivia, l'exaspération de Colin, les jambes blanches d'Olivia agrippées aux reins de Colin comme une ceinture de sauvetage.

Walter dormait à poings fermés, replié sur lui-même, l'échine tendrement arrondie portant encore l'empreinte du réceptacle initial. Il aurait soif, il aurait faim, comment pouvait-elle l'abandonner ainsi? Ils respiraient en faisant le moins de bruit possible, ressemblaient à un vieux couple harassé profitant d'une accalmie de l'enfant pour se reposer. Et si Olivia ne revenait pas? S'ils restaient seuls jusqu'au lendemain? Pour toujours? Lequel des deux parlerait le premier, confirmerait l'absence, prendrait le bébé contre lui, reconstituerait pour lui le fil des jours?

Du même côté, pensait Arnold en fixant toujours Élisabeth. Elle lui parut inexplicablement familière, en tout cas de la même famille que lui. Elle et moi ne ramenons pas tout à une réalité simple, comme le fait Colin. Et Olivia, ajouta-t-il à regret. Il y avait, inégalement distribués sur la surface du globe, des êtres bruts comme Colin et Olivia dont l'unique rôle était d'agir, d'assurer la suite des choses. Ou l'équilibre, se dit Arnold. Un certain équilibre, du moins. Il se pencha vers Élisabeth.

— Vous pouvez parler si vous le désirez. Il y a certaines choses que je peux entendre, ajouta-t-il avec un rire triste.

Elle se détendit un peu.

— Je me demandais... reprit Arnold.

— Quoi donc?

— Je me demandais en quoi le respect des nuances, en quoi la conscience de la relativité des choses avait amélioré quoi que ce soit dans... dans ce monde.

Il sentit la sueur affluer, avec le doute. Élisabeth le regardait sans comprendre.

— Je... je n'ai jamais cherché à réduire le monde à quelques principes simples, dit-il.

Élisabeth ouvrit la bouche pour intervenir mais Arnold l'en empêcha.

— J'ai décidé une fois pour toutes qu'on ne comprend jamais tout et que, dans le doute, il vaut mieux s'abstenir. Je voulais vous dire ces choses avant qu'ils reviennent. Est-ce que vous comprenez?

Elle se contenta de hocher la tête.

— S'il m'entendait, Colin s'insurgerait. Il dirait: «S'abstenir? Qu'est-ce que ça veut dire, s'abstenir? C'est de l'impuissance, oui.» Je suppose qu'il le dirait avec un certain mépris.

Il essaya de rire.

— Mais je préfère l'impuissance, dit-il bravement.

Il expira d'un coup, conscient de sa disgrâce.

— Je préfère la conscience à l'action, même si cette conscience est... paralysante.

Son regard s'embua et il baissa les yeux pour cacher son trouble.

15

Et soudain ils furent là. Pareils, inchangés. Les épaules d'Élisabeth s'affaissèrent d'un coup, son regard se perdit dans les plis de sa jupe noire, son cœur se mit à battre la chamade. Elle rejeta la tête en arrière, un peu essoufflée comme le nageur qui vient d'atteindre l'autre rive et qui ne croyait plus sentir sous son pied la résistance du sol.

Olivia entra, reprit sa place et Walter, nourrit Walter. Arnold ne tourna pas la tête vers elle, n'eut pas le moindre geste, mais pendant les minutes qui suivirent, sa tête oscilla imperceptiblement, agitée de secousses nerveuses, son regard planté dans celui d'Élisabeth.

Colin passa devant eux sans un mot et se laissa choir contre la fenêtre. Olivia s'épongeait le sein avec un mouchoir. Elle fit passer Walter de l'autre côté et l'installa sans douceur particulière. Arnold en profita pour se tourner vers elle, revoir le profil jeune, un peu buté, cette façon qu'elle avait d'incliner le visage vers l'enfant.

— J'ai faim, déclara-t-il avec un rien d'agressivité dans la voix.

Mais ses paroles restèrent sans écho. Dehors, la lumière baissait, une brume légère s'élevait de la terre, brouillait les contours et donnait à l'ensemble une teinte grisâtre.

Un mouvement sur la vitre. Un point noir, mouvant, attira les quatre regards.

Une fourmi minuscule, née quelques heures plus tôt à la faveur de la chaleur ou de l'humidité, gravissait lentement la fenêtre. Au moment où elle allait atteindre le bord coupant, elle retomba sur le dos, ses pattes battirent l'air un moment.

Colin approcha l'index, l'insecte s'y agrippa et se remit d'aplomb. L'ascension reprit de plus belle. Les pattes de la fourmi adhéraient à la surface glissante.

— Ce n'est pas parce que ça bouge que c'est précieux, murmura Colin.

— J'ai faim, répéta Arnold en fixant la fourmi.

Colin tendit une fois encore l'index vers l'insecte qui hésita un moment avant de pointer ses antennes sur le doigt et changer de trajectoire. Ils la regardaient tous les quatre, hypnotisés par l'absurdité de l'entreprise. Colin se tourna vers eux en souriant.

— Elle est précieuse, croyez-vous?

La question n'intéressait pas Arnold, Olivia s'en fichait. La surface était trop glissante, l'insecte trop lent, le trou là-haut bien trop haut.

— Oui, dit Élisabeth. Elle est précieuse.

Sa voix résonna étrangement, comme si elle n'avait pas servi depuis longtemps.

— Pourquoi? demanda Colin.

Il poussa légèrement la fourmi dont l'arrière-train se souleva. Elle fit volte-face, énervée, les antennes agitées en tous sens.

— À cause de sa patience, dit Élisabeth. De son inlassable patience.

— Mais on ne la voit jamais, cette patience.

Il fit une pause.

— Vous ne la voyez que parce que j'ai attiré votre attention sur la fourmi.

Il mit sa main devant la fourmi pour lui bloquer le chemin. La fourmi flaira la main, hésita encore puis finit par monter.

— Mais si elle s'attaquait à vous, si elle vous incommodait le moins du monde, vous n'hésiteriez pas à l'écraser.

— C'est absurde, dit Élisabeth.

— Vous croyez?

Il éloigna la main de la fenêtre et brandit la fourmi sous le nez d'Élisabeth.

— Vous savez pourquoi elle est précieuse?

La fourmi tournait en tous sens, comme une planète affolée sur son orbite. Colin la déposa sur le rebord coupant de la fenêtre, attendit qu'elle s'oriente et trouve la sortie.

— C'est parce qu'il y a eu un échange, c'est parce qu'elle a réussi à me rejoindre, à établir un contact. Nous sommes d'incorrigibles égocentriques. Nous évaluons toujours tout par rapport à nous.

Il s'était adossé et fixait la cloison au-dessus d'Arnold.

— De quoi ils parlent? demanda Olivia.

— De fourmis, dit Arnold.

— Plus le rapport qui s'établit est complexe, plus la vie est précieuse. C'est pourquoi la mort d'un poisson ou d'une vache est toujours moins grave que celle d'un chat ou d'un chien. C'est une question de degré.

— Ce n'est pas ça du tout, dit Élisabeth avec humeur.

Elle ne sentait plus le soulagement, seulement l'agacement.

— Ce n'est pas dans le rapport que nous établissons mais dans la complexité de l'organisme que se mesure la valeur de la vie. Plus un organisme est complexe, plus grande est sa valeur. Un chat, un chien ont plus de valeur qu'un poisson parce qu'ils sont plus complexes que lui.

Arnold leva les yeux au ciel. Au loin, une cloche sonna.

— Poisson ou pas, nous devons aller manger, dit-il.

— Ça revient un peu au même, dit Colin. Le rapport n'est possible qu'entre structures relativement complexes.

Arnold se tourna vers Olivia:

— On y va?

Elle hésita, regarda Élisabeth, Colin.

— On les attend?

Comme Arnold avait l'air déçu:

— On a toujours tout fait ensemble.

Colin fit mine de se lever puis, au dernier moment, attira Élisabeth contre lui et défit ses cheveux qui tombèrent en deux longues mèches brunes le long de son visage. Cela la changeait du tout au tout, mais pas comme on aurait pu s'y attendre. Elle n'avait pas l'air moins stricte ou plus sensuelle, elle avait seulement l'air pauvre, démunie; elle si empreinte de certitudes, les perdait d'un coup.

— Ça vous va pas du tout, déclara posément Olivia.

Elle se leva, déposa Walter sur la banquette.

— Je prends d'abord une douche, dit-elle.

Arnold soupira. Olivia s'enferma dans les toilettes. Walter était couché sur le dos et suivait un reflet de lumière au plafond, ses deux bras tendus à la recherche d'une proie insaisissable.

v

L'eau coulait. De temps à autre on entendait tomber quelque chose, puis un juron. La contrariété se devinait à travers la mince cloison. Olivia ramassait le savon, reprenait l'opération là où elle l'avait laissée.

Penchés sur Walter, ils l'attendaient. Leurs épaules se touchaient, leurs dos courbés faisaient une ombre, étoile à trois branches qui bougeait mollement au-dessus de l'enfant.

— C'est peut-être un idiot, dit Élisabeth.

— Ou un génie, dit Colin.

— Il n'ira peut-être nulle part.

— Il ira loin, dit Colin. Très loin.

Walter s'agitait paisiblement, les yeux grands ouverts les gobaient à tour de rôle, les bras avaient des ratés.

— C'est peut-être un criminel, dit Élisabeth. Un imposteur.

— Je l'espère bien, dit Colin.

Le bruit de la douche leur faisait élever la voix.

— Un ange, peut-être, dit Colin. Un être immatériel.

— Ou quelqu'un de très ordinaire, intervint timidement Arnold.

— C'est impossible, dit Colin.

— Il doit y avoir de la place pour les gens ordinaires, risqua encore Arnold.

— Mais qui que tu sois, Walter...

Élisabeth avait un sourire rêveur.

— ... tu ne peux rien attendre de bon ici.

Elle caressa la joue de l'enfant.

— Pourquoi donc?

Ils fixaient toujours Walter, les mots tombaient dru.

— Tu es très bien avec Olivia, non? disait Colin. Dis, Walter, tu es très bien, non?

— Entre quatre murs minables, ripostait Élisabeth. Auprès d'une mère qui...

— Dans ce qu'elle dit, il y a quatre murs et une mère. L'essentiel, quoi. N'est-ce pas, Walter?

L'enfant les regardait à tour de rôle, les gros yeux bruns se posaient un moment, repartaient de plus belle vers un autre relais, une abeille butinant trois fleurs. Quand ils parlaient, Walter fixait leur bouche.

— L'essentiel? Tu te contenterais de l'essentiel, Walter?

Arnold alla se rasseoir. Trou de lumière dans l'ombre. Walter cligna des yeux.

— L'essentiel est parfois ce qu'il y a de plus difficile à avoir, dit Colin.

— J'ai... j'ai grandi dans un milieu ordinaire, dit Arnold. Humble, ajouta-t-il dans un effort qui échappa totalement aux deux autres.

Il était tout contre la cloison et fixait le mur vide en face de lui.

— Et je ne m'en suis pas si mal sorti, dit-il dans un souffle.

Il était un peu gêné, ses deux mains jointes coincées entre les genoux. Ils ne bronchèrent pas, refusèrent de se laisser entraîner sur ce terrain dangereux, décider si, oui ou non, Arnold s'en était bien sorti.

L'eau ne coulait plus. Un nuage de vapeur les enveloppait depuis un moment mais personne n'y prenait garde. Olivia les contemplait, consternée.

— Comment ça, quatre murs minables?

Elle se tenait très droite, ses bras croisés emprisonnant la serviette à la hauteur des seins.

— Olivia, dit Arnold.

Sa main se tendait une fois encore.

— Je suis pas assez bien pour lui, c'est ça?

Elle parlait les dents serrées, une veine battait à son cou.

— Deux fois dans la même journée, c'est pas si mal!

Élisabeth se prit la tête à deux mains.

— C'était pour rire, Olivia. Pour rien.

— De quel droit? Vous avez pas le droit de dire ce qui est bon pour moi. Ou pour lui, ajouta-t-elle en regardant Walter.

— D'accord, dit Élisabeth.

Olivia avait pris Walter et pressait son visage contre le sien. À côté de la peau couleur café, la sienne était livide.

16

Le wagon-restaurant était aux trois quarts vide. Il était près de vingt heures. Seuls quelques passagers s'attardaient en fumant et en buvant, penchés les uns vers les autres et parlant à mi-voix. Arnold n'avait plus très faim, mais manger lui semblait la seule occupation plausible. Olivia les avait suivis sans mot dire, absurdement fraîche. Elle sentait le savon, ses cheveux mouillés étaient sombres, elle les avait rejetés en arrière, son front était lisse, ses yeux.

— Je n'ai pas très faim, dit Élisabeth.

— Moi non plus, renchérit Arnold. Mais nous devons manger, répéta-t-il. Nous en avons besoin, il me semble.

Colin fumait en silence. Blotti dans son bras gauche, Walter fixait sa mère assise devant lui en donnant de brusques signes de reconnaissance. Élisabeth consultait le menu.

— Tournedos, saumon persillé, foie de veau...

Elle regarda Olivia.

— Je hais le foie, dit Olivia.

Dans un élan inattendu, Colin déposa Walter sur les genoux d'Élisabeth et s'empara des mains d'Olivia. Un verre tomba, l'eau mouilla la nappe.

— Qu'est-ce qui vous ferait le plus envie, Olivia?

Elle essaya de retirer ses mains, mais Colin serrait fort.

— N'importe quoi. Dites n'importe quoi, là, tout de suite. Je vous le donne.

Elle hésita un moment puis s'abandonna. Colin vit le sourire, c'était inespéré.

— Du vin. Beaucoup de vin. Du rose ou du blanc. Sucré. Qui pétille.

Élisabeth contemplait Walter en pensant au lait.

— Dites-moi pas que c'est pas bon pour lui, d'accord?

— D'accord.

Ils commandèrent des bulles, beaucoup de bulles sucrées, et ils burent en choquant leurs verres.

— À votre santé, Olivia, dit Colin en tenant son verre loin de lui.

— À votre santé, dit Olivia.

Elle but une longue gorgée.

— Je vous souhaite une longue vie, Olivia.

— C'est du bon vin, dit-elle.

Elle les regardait, elle était fière. Ils buvaient le vin qu'elle avait choisi.

— Vous buvez pas? demanda-t-elle à Colin.

— Mais oui.

Il vida son verre et grimaça.

— Quand on fêtait quelque chose chez nous, on buvait du vin comme celui-là, dit Olivia.

Ils hochaient la tête, contents qu'elle soit contente. Ils avaient un peu mal au cœur. Elle se servait et se resservait, la main hésitante.

— Buvez, allez. Me laissez pas finir la bouteille.

Ils faisaient oui, oui, reprenaient une autre gorgée, ingurgitaient fort. Ils auraient fait n'importe quoi.

— Je vais être soûle sinon.

Mais non, mais non. Ils voulaient réparer, savoir, la voir, elle, sans Walter, qui était-elle, que pensait-elle, où commençait son univers, où s'arrêtait-il? Peut-être n'y a-t-il pas de limites, se répétait Élisabeth. Colin priait en silence: Walter grandira, un jour il sera grand, adulte. Vingt ans, ce n'est pas si long. Arnold contemplait le verre d'Olivia, la paroi transparente déposée sur les lèvres d'Olivia.

— Qu'est-ce que vous fétiez dans votre famille?

Olivia haussa les épaules.

— Oh! pas grand-chose. Quand mon père recevait sa paye, il achetait du vin, ma mère devenait toute rouge, et ces jours-là ils faisaient l'amour.

Elle éclata de rire.

— On les entendait, ils faisaient beaucoup de bruit.

— Mmm.

— Ma mère était belle.

— Vous aussi vous êtes belle, dit Arnold.

Elle se tourna vers lui.

— Ce que vous êtes gentil, vous.

Elle appuya son verre contre les lèvres d'Arnold.

— Gentil, répéta-t-elle.

— Gentil toutou, marmonna Arnold.

Elle renversa la tête pour rire à son aise.

— Vous êtes tous gentils, ajouta-t-elle. Tous les trois.

Elle levait son verre, buvait à leur santé, n'osait pas se resservir.

— Qu'est-ce que je pourrais vous donner? Vous, vous me faites de la place, vous me donnez du vin, de la nourriture, et moi, j'ai rien.

— Il faudrait commander, dit Élisabeth en cherchant le garçon des yeux.

— Pas nécessaire, dit Olivia. Pas besoin de manger.

Son regard chavira.

— Je suis trop grasse.

— Mais non, dit Arnold.

— Je devrais maigrir un peu.

— Mais non, reprirent-ils en chœur.

— Quand je l'attendais, lui, j'ai fait attention de pas prendre trop de poids. Je mangeais pas beaucoup, juste le nécessaire.

— Ce n'était pas très prudent, dit Colin.

— C'est ce qu'il disait, le médecin. Mais moi, je voulais pas. Je voulais pas que ça paraisse. Je suis restée très petite, avec presque pas de ventre. Presque pas.

Le garçon roux vint prendre les commandes. Quand il se tourna vers Olivia, elle lui sourit béatement. Le garçon rougit jusqu'à la racine de ses cheveux. Il tourna les talons et s'en fut.

— D'habitude j'aime pas beaucoup les roux.

— Vous n'aimez pas le rouge, vous n'aimez pas le noir. Vous n'aimez que le blanc, si je comprends bien, plaisanta Colin.

Olivia lui jeta un regard de pur reproche.

— On rit pas avec ces choses-là, dit-elle.

— Moi oui, dit Colin.

Ses épaules tressautèrent.

— En fait de couleurs, je m'y connais moi aussi. J'ai une énorme tache de naissance sur le mollet. Mauve, voyez.

Il s'éloigna de la table, releva la jambe gauche du pantalon. Personne, absolument personne ne regarda.

— J'ai toujours détesté cette foutue jambe. Mais quand l'obus a sauté, c'est la droite qui a pris.

Il éclata d'un gros rire qui gagna peu à peu Arnold puis Élisabeth. Olivia regardait Colin, horrifiée.

— Ce qui fait que vous avez une jambe... et l'autre...

— C'est ça, s'esclaffait Colin. C'est exactement ça. C'est très drôle.

— Eh ben dites donc!

— Comme vous dites!

Il prit un morceau de pain et essaya de manger, mais il riait trop, ils virent l'instant où il allait s'étouffer.

— Calmez-vous, dit Élisabeth.

— Oui, madame.

Il gloussa, penaud, la tête penchée sur son assiette, certain de ne pas y arriver.

— Un unijambiste avec une jambe mauve. Quel malheur!

Il éclata encore, mais seul.

— Arrangé comme ça, vous pourriez pas être un bandit de grands chemins, dit Olivia.

— Qu'est-ce que c'est, un bandit de grands chemins?

— Un bandit sans domicile fixe, ironisa Élisabeth.

— Vous croyez que je suis un bandit?

Il déposa son couteau et appuya ses coudes sur la table.

— Ben oui, fit Olivia. Si vous soignez pas les...

Un silence contraint accueillit ses paroles.

— En tout cas, vous avez pas démenti ce que j'ai dit tout à l'heure...

Elle eut un rire de gorge qu'elle réprima aussitôt en mettant sa main sur sa bouche.

— Vous faites ça ici aussi?

— Quoi exactement? demanda Colin que la gaieté avait repris.

— Ben...

Puis, comme le silence menaçait de s'éterniser:

— Les autres... vous les laissez crever?

Colin la fixait toujours en essayant de ne pas rire.

— Ceux qui ont pas d'idéal, comme vous dites, ceux qui ont pas de noblesse, de grandeur...

Colin redevint sérieux.

— Bien sûr, dit-il.

Élisabeth intercepta le regard d'Arnold.

— Ça alors!

Olivia pouffa et Colin avec elle. Elle laissa passer un long moment, les yeux toujours rivés sur Colin.

— Le vieux monsieur malade, alors? Celui de l'autre compartiment... c'est un salaud ou c'est pas un salaud?

Colin fit la moue en ayant l'air de réfléchir.

— Eh bien, je dirais que s'il est mort, c'était un salaud et s'il vit toujours... c'est qu'il ne l'est pas.

— Et il vit?

Colin se contenta de lever son verre.

— Vous répondez pas?

Il haussa les épaules.

— Vous répondez jamais, vous.

Elle leva un doigt.

— C'est pas grave, y a qu'à aller voir.

Elle fit mine de se lever.

— Je vais vérifier.

— Olivia, dit Arnold.

Il prit son bras pour la forcer à se rasseoir. Elle perdit l'équilibre et retomba sur sa chaise.

— Oh là là! J'ai la tête qui tourne, moi...

— Vous voulez du café?

— Café?

Elle fit la moue, reprit son verre.

— En tout cas, lui, il vous connaît.

Colin se figea, à peine.

— Normal. Je l'ai soigné tout à l'heure.

— Non, non, c'est pas ça. Il vous connaît d'avant, quand vous étiez dans les vieux pays.

— Ah bon!

— Faites pas comme si vous le saviez pas, allez...

— Vous aussi, vous le connaissez, on dirait.

— Ouais.

Elle le regardait, un sourire narquois aux lèvres.

— Mais moi, c'est pas une vieille connaissance comme pour vous. Moi, je viens juste de le rencontrer.

— Tiens donc!

— Tout à l'heure, pendant l'arrêt du train, on a parlé...

Colin eut une moue appréciative et vida son verre.

— Toutes ces mimiques et tout... Vous faites semblant de vous occuper de la vieille dame, mais c'est pas elle qui vous intéresse, c'est lui.

Sur le rebord du verre, les lèvres d'Olivia avaient laissé une empreinte rouge et grasse.

— Ce qu'ils en mettent, du temps! s'impacienta Arnold. Garçon!

— Vous savez ce qu'il a dit?

— Je brûle d'envie de le savoir, Olivia.

— Il a dit...

Elle étirait le plaisir.

— Il a dit...

— Bon, dit Élisabeth.

— Il a dit que vous étiez pas dans le même camp, tous les deux.

Colin gloussa. Le garçon roux apporta les plats et se retira.

— Et vous savez pourquoi il a dit ça?

Ils ne se quittaient pas des yeux, une espèce de complicité s'était créée.

— Vous le savez, allez...

Elle soupira de bien-être, attendit encore. Colin s'adossa.

— Puisque vous le savez, dites-le vous-même, Olivia.

Elle hochait la tête d'un air entendu.

— Non.

— Pourquoi donc?

— Je veux voir si vous allez faire la même réponse.

— Et si ce n'était pas la même?

— Eh ben ça voudrait dire que l'un de vous ment. Et ça peut pas être lui.

— Pourquoi donc?

— Parce que, dans votre histoire, il a pas vraiment le beau rôle.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— D'habitude, quand on invente, c'est pour embellir, pas vrai?

Arnold soupira.

— Si on arrêta ce cirque? demanda-t-il doucement.

Le regard de Colin se posa un instant sur Arnold qui chipotait dans son assiette.

— Ma femme est morte en 1979.

Il remplit son verre, but une longue gorgée de vin, attendit.

— C'est lui qui l'a tuée.

Il fit une pause.

— Il n'était pas tout seul. Il y en avait trois autres avec lui.

Il eut un sursaut de gaieté, une onde de chaleur traversa son corps.

— Ça vous va, comme explication?

— Ben ça, alors!

Olivia le contemplait ahurie, la bouche ouverte.

— C’est une blague, hein?

— Bien sûr.

Il eut un dernier sourire vers elle.

— Parce que c’est pas ce qu’il a dit, le monsieur. Il a pas dit ça du tout.

— Je m’en doute, dit Colin.

— Il a dit que...

Elle secoua la tête.

— Il a dit que vous aviez joué dans des équipes différentes...

Elle prit les deux autres à témoin en haussant les épaules.

— ... des équipes de ballon.

Colin tourna la tête vers Élisabeth qui malmenait une boulette de pain.

— Basket.

— Basket, ouais.

Le sourire de Colin s’élargit, son regard lâcha Élisabeth pour se poser ailleurs, au-delà de la table.

— Il était l’entraîneur de l’équipe adverse.

— En plein ça, dit Olivia.

Elle le fixait toujours en hochant la tête.

— Il a dit que vous étiez le meilleur de votre équipe et qu’il en avait marre de perdre... Alors, un jour, il vous a enfermé dans les vestiaires.

— Aux semi-finales, oui. Mais ça n’a pas marché.

Il se redressa, les regarda à tour de rôle.

— Il avait oublié la fenêtre.

Il sourit comme s’il avait fait un bon coup.

— J’ai fait irruption sur le terrain, la foule s’est levée, j’étais comme... comme un héros.

Il inspira à fond encore une fois, leva son verre.

— J’ai sauvé la partie.

Le front plissé, Olivia réfléchissait, les yeux rivés sur la sauce qui se figeait lentement.

— Ça n’a pas de rapport avec ce que vous avez dit.

— Aucun.

Du bout de sa fourchette, elle traçait des lettres dans la sauce.

— Comment on peut jouer avec une seule jambe?

— On peut, dit Colin.

— Lui aussi, il a seulement une jambe?

— Oui. Mais la sienne est blanche. Elle vous plairait.

Il prit une autre gorgée de vin.

— C’était une équipe d’handicapés, alors?

Colin s’étrangla et se mit à tousser.

— C’est à cause de lui que vous sortez tout le temps?

Colin continua à tousser, la serviette de table plaquée sur sa bouche.

— Et c’est pour ça que vous êtes dans ce train?

— Qui sait? réussit à dire Colin.

— Vous le suivez?

Il finit par se calmer, prit le verre d’eau et le vida.

— Il ne vous l’a pas dit?

— Non, dit-elle sérieusement. Ça, il me l’a pas dit.

— Si on s’arrêtait là? intervint Arnold. Cette conversation ne mène à rien.

Olivia tourna lentement la tête vers lui.

— Pour une fois que c’est moi qui parle, venez pas me dire que la conversation mène à rien. Et pis, si c’est pas une blague... Si ce qu’il dit est vrai, si le monsieur a vraiment tué sa femme...

Elle revint à Colin.

— ... il vaudrait vraiment mieux aller vérifier s'il est toujours vivant...

— Il vaudrait vraiment mieux, approuva Colin.

Elle se leva et se dirigea, chancelante, vers la sortie, faillit emboutir le garçon qui revenait avec les desserts.

— Oh là, là... marmonnait-elle, une main sur le front, l'autre prenant appui sur une chaise, sur une autre.

Tout près, quelque chose tomba avec un bruit mou, comme une poche de linge qu'on laisse choir. Ils tendirent l'oreille, craignant le pire. Olivia poursuivait son chemin comme si de rien n'était, multipliant sourires et mimiques ravies aux tables vides. Élisabeth souleva précautionneusement la nappe: Walter contemplait le dessous de la table, les yeux écarquillés par la surprise. Ils le regardaient sans rien faire, comme si le désastre était irrémédiable ou en dehors de leur compétence.

Élisabeth finit par ramasser Walter.

— Ça va, Walter?

L'enfant faisait la lippe, incertain sur le parti à prendre.

— Café pour tout le monde, cria Arnold. Fort.

17

— Elle est vraiment allée vérifier? s'étonna Colin.

Il fumait paisiblement sans regarder personne.

— On le dirait bien, dit Arnold.

Il avait chaud.

— Ce qu'elle est bizarre, dit Colin.

— Elle a les moyens des pauvres, railla Élisabeth. Les pires.

— Ne parlons pas d'elle, d'accord? fit Arnold.

— Quel besoin aviez-vous de déballer tout ça! dit sèchement Élisabeth.

— Tout ça quoi? rétorqua Colin.

La question resta sans réponse et, pendant de longues minutes, il ne se passa rien. Ce qui, dans la vie courante, dans l'effervescence de l'activité quotidienne, fuit à toute allure, des secondes, des minutes et même des heures, devient éternité autour d'une table. Le temps que les alliances se transforment une fois de plus, qu'Élisabeth et Arnold fassent front commun, contre moi, pensa Colin. L'étrangeté régna en maître. Avec la courtoisie. Ce voyage finira bien par prendre fin, pensèrent-ils. Et alors nous serons comme avant. Colin fit quelques tentatives, mais sa voix resta en suspens dans l'air, sans rien pour lui faire écho. Arnold avait cessé de manger et contemplait son assiette dans laquelle une tranche de gâteau brun flottait dans une sauce jaune. Comme une contagion, pensa encore Colin, une maladie infectieuse qui contamine tout ce qui respire mais épargne les enfants. Walter s'était calmé et s'amusait à faire disparaître et réapparaître ses mains sous la serviette d'Élisabeth. Colin guettait l'instant de la métamorphose, la seconde où tout bascule, ce parcours à sens unique qui va de la tolérance au rejet. Il vit leurs traits s'altérer, leur visage se décomposer peu à peu, et apparaître, imperceptible d'abord mais irréversible, cette

espèce de contraction très particulière qui déshumanise, s'appelle la peur ou, pire encore, le doute.

Quand il fut certain que l'infection avait gagné l'un comme l'autre, lui toujours si pressé, si peu enclin à la patience ou à l'attente, il se rebiffa.

— Pourquoi la médecine ne servirait-elle pas à ça? déclara-t-il.

D'abord il n'y eut rien. Rien qu'un interminable soupir de la part d'Élisabeth.

— À quoi?

— À mettre de l'ordre.

— Ce n'est pas aux médecins à mettre de l'ordre.

— À qui alors?

— À nous.

— Mais vous ne le faites pas. Vous êtes toujours pleins de précautions, de nuances, de circonstances atténuantes. Il y a toujours une bonne raison de ne pas supprimer les salauds.

Arnold sursauta comme si on le réveillait brutalement mais resta silencieux.

Le temps passait et Olivia ne revenait pas. Ils se surprirent à espérer son retour, chacun de son côté et pour les mêmes raisons. La présence d'Olivia aurait facilité les choses, ne serait-ce que parce qu'elle leur aurait permis d'aller jusqu'au bout, puis de passer à autre chose. Son absence les réduisait au silence et à l'attente, leur faisait tourner la tête vers la porte comme des girouettes malmenées par le vent.

Puis Arnold dit:

— Que faites-vous dans ce train, Colin?

Sa voix n'était qu'un murmure fatigué. Elle aurait aussi bien pu se confondre avec les bruits ambiants, mais ils l'entendirent.

— Je me déplace, répondit placidement Colin. Tout comme vous.

Arnold se détourna et regarda dehors mais la fenêtre le renvoyait à lui, les trois quarts de son propre visage le contemplaient fixement. C'est de ça

que j'ai l'air, se dit-il. C'est ce qu'ils voient quand je ne sais pas qu'ils me regardent.

— Qu'allez-vous faire à Plaisance? demanda-t-il sans lâcher sa propre image.

— Découper un homme en pitites rondelles.

— Sérieusement.

— Parole d'honneur, fit Colin en se mettant au garde-à-vous. Foi de Colin, je m'en vais le harponner.

Il rit en silence.

— Qui a dit que j'allais à Plaisance?

Arnold cligna des yeux et ne trouva rien à dire.

— En quoi ma destination vous importe? Je ne vous demande pas où vous allez, Arnold.

— Vous n'avez pas besoin, je vous l'ai déjà dit.

— Je ne suis pas tenu de vous rendre la pareille.

— Non, dit Arnold. Vous n'y êtes pas obligé.

— Mais cela jette un froid, n'est-ce pas?

Arnold se tourna vers Colin.

— Olivia a l'air d'insinuer que...

— Olivia n'insinue rien du tout. Olivia est incapable d'insinuer quoi que ce soit.

Il s'adossa et porta sa pipe à sa bouche. Il s'était à peine éloigné, mais cela suffit pour qu'ils le sentent encore plus loin.

— Vous m'accusez, alors. Mais de quoi?

— On ne vous accuse de rien, dit Élisabeth. On essaie seulement de dissiper certaines images. Des images incompatibles avec...

— Avec quoi?

— Avec ce que nous sommes.

— Oh! Je vois.

Colin leva la tête vers le plafond et expira la fumée.

— Incompatibles avec votre monde?

Il se pencha brusquement vers Arnold et le regarda par en dessous.

— Mais que savez-vous du mien?

— Où allez-vous? répéta Arnold.

Colin ouvrit la bouche pour dire quelque chose et se ravisa.

— J'aurais préféré ne rien savoir, dit Arnold. Je suis fatigué.

— Pourquoi toutes ces questions, alors?

— La guerre que mène Olivia... Je n'ai plus envie.

Colin le fixait sans ciller. Arnold baissa la tête.

— Vous voulez que je vous rassure? demanda Colin.

— Je n'aimerais pas...

— Qu'est-ce que vous n'aimeriez pas?

— Vous savoir inquieté.

Colin fit une pause, avala péniblement.

— J'apprécie beaucoup, Arnold.

— Je suis sérieux, Colin.

Il l'était, en effet. Penché vers Colin, ses deux mains déployées sur la table.

— Je me sens honoré, dit Colin. Vraiment.

Une lueur de moquerie passa dans l'œil d'Arnold.

— Vous m'en direz tant!

— Je vous assure.

Colin avait cessé de fumer et fixait Arnold.

— Moi aussi, je suis sérieux, Arnold. Je suis vraiment honoré...

Arnold eut un geste vague de la main.

— Vous avez toujours cru que vous n'étiez pas à la hauteur, dit Colin.

Arnold sortit de sa poche un mouchoir très blanc et s'épongea le front.

— Vous êtes plein...

— ... de civilités, je sais, oui.

— Vous êtes...

— Vulgaire, dit Arnold. Je suis vulgaire, je l'ai toujours été.

— Vulgaire?

— Mon père l'était.

C'était au tour de Colin de ne pas comprendre.

— Il n'y a pas un soupçon de vulgarité en vous, Arnold.

Mais Arnold pensa que, venant de Colin, la phrase était peu crédible.

— Vous êtes un homme d'honneur, Arnold.

— Je suis comme lui.

— Je n'en ai pas souvent rencontré. Je suis heureux d'avoir fait votre connaissance. Je suis heureux que nos chemins se soient croisés dans ce train...

Il s'interrompt.

— C'est beau, non?

— Très réussi, dit Élisabeth.

— J'ai lu cette phrase dans un livre et elle ne me quitte plus. Je suis heureux de pouvoir vous la redonner. Nos chemins se sont croisés, Arnold.

Arnold avala de travers.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter, Arnold. Tout ira bien.

— Et Plaisance?

— Quoi, Plaisance?

— Promettez-moi...

Il toussota, se redressa, mais sans regarder Colin. Les miettes de pain faisaient une couronne autour de son assiette.

— Promettez-moi que vous n'êtes pas dans ce train pour...

Il expira d'un coup.

— ... que vous n'allez pas à Plaisance pour faire quelque chose d'illégal et je vous laisse tranquille.

Il soufflait de plus en plus fort. Une veine, aussi bleue que la chevelure, battait à sa tempe.

— Je ne vais pas à Plaisance pour faire quelque chose d'illégal, répéta docilement Colin.

Il leur jeta un regard candide.

— Je vais à Plaisance pour soigner quelqu'un.

Arnold se renfroigna et regarda dehors.

— Ma clientèle n'est pas une clientèle ordinaire, dit Colin. Elle est comme moi, ajouta-t-il avec un petit rire. Disséminée. C'est le bon mot, oui?

— C'est une drôle de coïncidence, dit Arnold.

— Quoi donc?

— Que vous soyez dans ce train et qu'il y soit aussi.

— Ce n'est pas une drôle de coïncidence, c'est une coïncidence, c'est tout.

— Vous avez dit qu'ils étaient quatre.

— C'est exact. Il en reste un. Les trois autres sont morts.

Arnold se renfroigna un peu plus.

— Et c'est censé me rassurer?

— Vous pensez que je le piste depuis des années et que je suis dans ce train pour lui régler son compte?

Arnold soupira et se frotta les mains.

— Pas forcément.

Colin se mit à rire en silence en soufflant la fumée.

— C’est du passé, dit-il. Je suis revenu au présent. Et ici, ce n’est pas comme ça, je le sais.

Il rit encore et but une autre longue gorgée d’eau.

— Il ne m’a même pas reconnu, ajouta-t-il. Il a fallu que je me présente. Vous vous rendez compte?

Sa main sur le thorax.

— Que je me présente. Moi!

Élisabeth restait muette, Arnold s’était retourné vers la fenêtre et s’étonnait que ce masque plissé parsemé de poches et de sillons fût devenu le sien.

— Vous ne savez pas garder quelque chose dans votre tête, dit tout bas Colin. Vous n’avez pas la moindre idée de ce qu’est la durée.

Sa voix n’était pas triste, elle était douce et elle les berçait. Ils auraient eu envie de fermer les yeux jusqu’à la fin des temps.

— Vous n’avez pas à nous dire ça, murmura Élisabeth.

— Vous êtes facilement distraits, vous n’aimez pas les causes, vous ne savez pas mourir pour une cause. Vous pensez que rien n’en vaut la peine.

Arnold sentit sa gorge se nouer.

— Et qu’est-ce qui en vaut la peine? demanda-t-il en fixant toujours le reflet de son visage sur la vitre.

— Il n’y a qu’à regarder, dit Colin.

— Moi je regarde et je ne vois pas.

— Vous, dit Colin.

Le visage d’Arnold s’empourpra.

— Elle aussi, elle en vaut la peine.

Colin regardait Élisabeth.

— Et lui.

Walter gazouillait, sa main gauche refermée sur l'index d'Élisabeth.

— Et Olivia? demanda Arnold.

— Olivia aussi, bien sûr.

— Et lui? demanda Arnold.

— Lui?

— Lui, oui. Il en vaut la peine, lui?

— Non, dit Colin. Il n'en vaut pas la peine.

Arnold abandonna la fenêtre et se tourna vers eux au moment où Élisabeth, dans un mouvement silencieux et lent, se penchait vers Colin, prenait son visage entre ses mains et le tournait vers elle.

— Et vous, Colin? En valez-vous la peine?

Colin la regarda sans rien dire. Son teint vira sans transition du brun au rouge. Élisabeth ouvrit les mains d'un coup, libéra Colin.

v

Olivia revint, personne ne sut comment elle s'y était prise. Elle rata la table de peu et s'affala sur sa chaise. Elle souriait béatement.

— Eh ben, croyez-le ou non, il vit, le monsieur...

Elle fit une pause comme si elle annonçait une nouvelle extraordinaire.

— Avec son bandage autour du front, eh ben, il vit.

La main sur le cœur, Colin fixait Élisabeth et Arnold, une lueur amusée au fond de l'œil.

— Je me sens soulagé, je vous dis pas.

— Ce sera pour une autre fois, dit Olivia.

Elle pouffa.

— Ce qui fait que vous êtes pas un vrai bandit.

— Rien n'est parfait, dit Colin.

Il ralluma sa pipe.

— Pour être un vrai bandit, il faudrait que vous soyez suivi, sinon c'est pas la peine, reprit Olivia.

Colin prit une mine contrite et enfantine qui agaça Élisabeth.

— On ne me suit pas, moi. Pourquoi est-ce qu'on me suivrait? On ne me suit pas et on ne m'encadre pas, ni en noir ni en rouge. C'est comme ça. Je dois m'y faire. Tu dois t'y faire, Colin.

— De toute façon, vous vous en seriez aperçu, dit Olivia. Ces gens-là ont des paletots longs très sombres, un chapeau mou rabattu sur les yeux, une cigarette à la bouche.

— Pas toujours, dit Arnold.

Il considérait Olivia d'un air moqueur.

— Ils ont effectivement des paletots, mais ils ont parfois les cheveux bleus et c'est le bandit qui fume.

Il y eut un silence.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça? fit Colin.

— Rien, dit Arnold.

— Vous êtes flic? demanda Olivia.

Il leva vers elle un regard fatigué.

— J'ai mal à la tête, dit-il sur le ton qu'il aurait pris pour dire: «Foutez-moi la paix, d'accord?»

— C'est très intéressant, dit Colin.

Arnold soupira et reprit une bouchée de dessert. C'était froid et collant. Un morceau de gâteau resta collé sur sa lèvre supérieure.

— Oubliez tout, dit-il. Je n'ai rien dit.

— Comment ça, vous avez rien dit? Vous êtes flic, oui ou non? s'insurgea Olivia.

— Bien sûr qu'il l'est, dit Colin, ravi. Alors c'est vrai? Vous me suivez?

Arnold grogna, furieux contre lui. Il jeta sa fourchette dans l'assiette.

— Un... flic, comme vous dites, ne passe pas son temps à suivre les gens!

— Un policier juste pour moi, disait Colin. Quelqu'un d'aussi important juste pour moi...

— Je ne vous suis pas, Colin, de grâce...

Colin s'adossa, son regard admiratif toujours rivé sur Arnold.

— Vous n'avez pas à avoir honte. Ce n'est pas honteux de suivre les gens.

— Ne soyez pas grotesque, Colin.

— Vous ne me suivez pas?

— Non! Je vous ai dit non. Deux fois!

— Ah bon.

La lueur admirative s'éteignit d'un coup.

— En tout cas, dit Olivia à Arnold, vous pouvez peut-être le suivre, mais vous pouvez pas le poursuivre.

Elle gloussa, le jeu de mots lui plaisait. Elle se pencha vers Arnold et lui essuya la bouche avec sa serviette.

— Pas après ce que vous lui avez dit ce matin à propos de votre fils...

Arnold éloigna son visage.

— Ça va, Arnold, dit Colin.

Comme Arnold ne bronchait pas:

— Nous ne dirons rien, nous sommes muets comme des tombes. Si on ne peut plus faire confiance aux amis...

Arnold eut un soubresaut.

— Le mot n'est pas un peu exagéré?

— Exagéré? Quand donc devient-on des amis chez vous? Qu'est-ce qu'il vous faut pour faire de quelqu'un votre ami? Dites-moi, Arnold. Quels sont les ingrédients?

Arnold haussa les épaules.

— Nous n'avons pas fait tout ça pour rien, insista Colin.

— Tout ça quoi?

Le bras tendu de Colin touchait l'épaule d'Arnold.

— Ces bulles, voyez.

Arnold ne voyait pas.

— Ce temps passé, soupira Colin. Ces heures, ces mots, tous ces mots, et ces échanges...

Il avait beau le convier du regard, Arnold résistait.

— Sans parler de Rachel...

Arnold ouvrit de grands yeux.

— Je crois fermement, conclut Colin, que des personnes qui se retrouvent ensemble dans un train nuptial ne peuvent pas ne pas être amies. Voilà. Sans compter que nous formons une vraie famille à présent. Moi, je suis le malfaiteur, Arnold, l'inspecteur qui me suit...

Arnold leva les yeux au ciel.

— ... et madame, ici présente, est l'avocate chargée d'assurer ma défense.

— Et moi? demanda Olivia. Je suis quoi, moi?

— Vous? fit Colin, embarrassé. Eh bien, vous êtes...

Il regardait Arnold et Arnold le regardait.

— Vous seriez sa fille... à moins que... sauf si évidemment... c'est très embêtant...

Il s'arrêta tout net et se tourna vers Olivia.

— Vous pourriez être la fille d'Arnold si seulement Arnold n'avait pas pour vous un sentiment aussi éloigné de l'amour filial. Voilà.

Il eut l'air satisfait et soulagé, comme s'il venait de se débarrasser d'une corvée embêtante.

— Eh ben dites donc! s'exclama Olivia. Un habitué des bordels qui cache la mort de son fils à sa femme et un médecin qui soigne pas tout le monde. Je suis en bonne compagnie, on dirait.

Elle avait l'air rassurée. Elle se tourna vers Élisabeth.

— Et vous, c'est quoi?

OceanofPDF.com

18

Colin vomissait à grands jets douloureux. La chasse d'eau fut tirée un nombre incalculable de fois. «Ce maudit vin!» maugréait-il. La toux reprenait, et les vomissements.

Ils n'avaient pas pris le temps de s'organiser pour la nuit. Olivia dormait d'un sommeil définitif. Elle avait essayé de nourrir Walter, mais l'enfant s'était détourné avec une moue écœurée. Elle se détachait de lui, ne tournait plus la tête que distraitement, avec un soupir d'exaspération, comme on le fait pour un vieil animal de compagnie qui a épuisé tous ses charmes. Ils assistaient à la métamorphose, impuissants et désolés.

Ils explorèrent le sac d'Olivia, trouvèrent des serviettes, des biberons, de l'eau, des couches. Colin changea l'enfant, le berça. Arnold avait pris les jambes d'Olivia et les avait allongées sur ses genoux. Élisabeth avait rassemblé ses cheveux en un chignon lâche, lissé ses vêtements noirs. La jupe était froissée au pli des cuisses et du ventre. Colin était vert.

Walter gisait au fond de la banquette, profondément endormi, son cou faisait un drôle d'angle avec le dossier.

Il était minuit.

v

— Vous ne comprenez rien à rien, dit Élisabeth.

Ils étaient attablés au bar l'un devant l'autre, les bras croisés, avec énormément de distance entre eux.

— Vous ne pouvez pas faire l'amour avec quelqu'un que vous méprisez, c'est ça?

— L'amour? fit Élisabeth.

Le mot voleta dans l'air et s'insinua en eux avec son parfum d'allégresse.

— Eh bien moi, je ne peux pas faire l'amour avec quelqu'un qui ne me prend pas en vrac.

Le mot fit sourire Élisabeth.

— Ce n'est pas ce qu'on dit?

— Pour une marchandise, oui.

Le sourire se mua en rire. C'était tellement inattendu, cette joie jaillie de l'épuisement ou de l'heure tardive, qu'il se leva, alla s'asseoir à côté d'elle.

— Qu'est-ce que je ne comprends pas?

— Tout ce que nous faisons, depuis le début, pour vous rendre... acceptable.

— Acceptable?

— Ne faites pas semblant, d'accord?

Il fit une drôle de mimique, mélange de coquetterie et de repentir.

— Depuis ce matin, Arnold et moi, nous essayons de vous intégrer à ce décor, à cette époque, à tout ceci, ajouta-t-elle en montrant le plafond et les murs. Nos silences, nos tentatives pour détourner la conversation, c'est notre façon à nous d'accepter ce que vous êtes, de vous intégrer à nous. Mais vous faites tout pour nous décourager. Vous êtes désespérant.

Le rire silencieux explosait encore mais à peine.

— C'est si difficile de m'accepter?

— Oh oui!

— Pourquoi?

— Parce que vous ne voulez pas. Vous n'arrêtez pas de vous noircir, de nous dire que nous n'avons pas raison.

Il était un vieil habitué des énoncés clairs, blancs ou noirs. L'humour triste ne faisait pas partie de son répertoire, il se mit aussitôt sur la défensive.

— Vous êtes étriqués, tous. Arnold, vous, Olivia aussi, d'une certaine façon. Auprès de vous, on n'a pas de place pour se déployer.

— Déployez, déployez, je vous en prie.

Elle éleva le bras au-dessus de Colin, l'aile noire alla se déposer sur l'épaule et l'emprisonna. Il sentait confusément qu'elle avait renoncé à quelque chose. Elle lui parut soudain tellement loin de lui, de ce qu'il représentait, qu'y avait-il de possible entre eux?

— Je suis un homme ordinaire, Élisabeth.

— Mais bien sûr que vous l'êtes. L'ennui, c'est que vous n'en croyez rien.

Il se redressa.

— Vous n'avez pas de morts derrière vous, moi oui.

— C'est l'hécatombe, si je comprends bien.

Il ne saisit pas la raillerie mais continua à fixer la portion de table comprise entre ses deux bras repliés. Leurs épaules se touchaient mais leurs coudes faisaient une barrière.

— L'ouverture, murmura Élisabeth. Je me demandais ce qu'Olivia et vous aviez en commun. Eh bien c'est ça, l'ouverture. Et le désastre.

Le train fonçait, laissait dans son sillage sa traînée lumineuse.

— Quand je vous regarde, je ne vois pas le médecin, je vois des blessés, dit Élisabeth. Rien que des blessés.

Elle parlait bas, la tête inclinée, le verre tout près de sa bouche.

— Des blessés, des jeunes, des vieux, avec leurs grands yeux dévastés.

— Sornettes!

— Des blessés inquiets qui tendent la main vers d'autres mains, des mains souveraines qui calment la douleur, perpétuent le très vieux rêve de rester en vie, un instant, une minute, une heure.

— Élisabeth...

— Des chefs ouvrent les yeux sur Colin et les voilà rassurés, la carrure, la stature de Colin, les yeux gris qui se penchent, évaluent, soupèsent.

— Je vous en prie...

— Cette main qui pend dans le vide et contamine, ce mollet qui suinte, l'infection qui ronge... Vite! Coupez-la, cette main, grugez-le, ce mollet, et qu'on en finisse, je veux vivre.

Elle était ailleurs, elle parlait pour elle, il crut qu'elle allait se lever et arpenter le bar.

— Ce n'est pas moi! Ce que vous dites, ce n'est pas moi du tout.

— Leurs yeux suppliants sont prêts à tout, accueillent la béquille, le membre artificiel, et après? Ils poussent le courage jusqu'à sourire, et après? C'est la guerre.

Elle fit une pause, inspira.

— Mais Colin se relève, le regard gris se détourne, ignore la douleur, les abandonne à leur sort sans un mot. Colin s'en va, ne voit pas leur face défaite, l'incompréhension.

Elle avale une longue gorgée.

— Voilà ce que je vois.

— Je ne les ai pas tués, dit tout bas Colin. Je ne les ai pas soignés, c'est différent.

— Je ne crois pas, non.

Elle se calme peu à peu, se force à respirer lentement, secoue doucement la tête.

— C'était des salauds, Élisabeth.

— Des salauds, oui.

Colin s'est remis à parler mais elle n'entend que la voix, une voix douce, une voix humaine, qui peut reconforter, apaiser et comprendre. Peut-être était-ce celle de Colin jeune homme, celle qui aurait permis de le sauver.

— Vous êtes triste, dit-il.

— Bien sûr que je suis triste.

— Parce que je vous déçois?

— Parce que quelque chose, quelque part, n'a pas lieu.

Elle eut un haussement d'épaules qu'il jugea offensant.

— Je vous déçois à ce point?

— Oui, mais ce n'est pas grave. Ce n'est plus si important.

Elle vida son verre d'un coup, comme il l'avait si souvent fait en sa présence. Il sentit la fin toute proche.

— Ce jour-là, vous avez éprouvé de la compassion pour moi, acheva-t-il dans un souffle.

Contre toute attente, il vit le sourire reflourir.

— De la compassion, murmura Élisabeth.

— Je l'ai sentie.

— Comment pouvez-vous être aussi sûr de ce que vous ressentez? Comment arrivez-vous à démêler tout ça?

— Tout ça quoi?

— Les sentiments.

Il haussa les épaules à son tour, la question ne le concernait pas.

— Comment pouvez-vous être certain de ce que vous éprouvez? Comment pouvez-vous affirmer hors de tout doute j'aime, je n'aime pas, j'éprouve de la compassion, de la haine...

— Moi, je peux.

Il vit son expression se durcir.

— Tout ça est mélangé, Colin. Jour après jour, à chaque instant, tout se mélange, tout se confond. Nous devons vivre avec ça. Avec cette idée intolérable de ne pas savoir.

Elle fit tourner son verre.

— Ce jour-là je n'ai pas éprouvé une once de compassion.

Le tintement des glaçons contre le verre résonnait étrangement dans le bar silencieux.

— Que du désir, Colin. Rien que du désir.

Le ton contrastait tellement avec les mots qu'il n'y crut pas.

— Ensuite un tas d'autres choses. Des remords, de la colère, de l'indifférence, des regrets... La compassion est venue, c'est vrai, mais plus tard. Bien plus tard.

Il attendit la suite. Qui ne vint pas. Il vit ses épaules s'affaisser.

— Vous avez dit que vous auriez aimé connaître mon histoire. À présent, vous la connaissez et vous n'en voulez plus.

Quelque chose dans l'accent emporta l'adhésion. Élisabeth se tourna vers lui et le regarda. Il était de profil, les yeux fixes, les cheveux plantés dru retombaient en mèches sur le front. Seul le bas du visage révélait l'agitation intérieure, les derniers mots à peine prononcés, mais tellement précipités, tellement difficiles que leur passage soulevait un tas de remous dans le cou, la gorge, la salive. Dans la pénombre du bar, elle se leva, alla se placer derrière lui, ses deux bras enserrèrent la poitrine, descendirent vers le ventre, la main fit son chemin toute seule. Colin se cambra et happa l'air avant de fermer les yeux et de s'abandonner.

— Vous êtes vivant, Colin.

Elle murmurait contre lui, le maintenait fermement, sa bouche brûlait son oreille.

— C'est la seule raison. Je n'en vois pas d'autre.

Ils restèrent ainsi un long moment, les yeux clos, le souffle court, la joue d'Élisabeth soudée à celle de Colin. Le bar était désert. Une heure sonna. Arnold surgit à leurs côtés.

— Je peux me joindre à vous?

— Bien sûr, répondit Élisabeth en se redressant. Que se passe-t-il, Arnold?

Elle souriait.

— Vernaux, dit simplement Arnold. Je...

— Oui, Arnold?

— Je ne peux pas rester seul avec elle, c'est au-dessus de mes forces.

19

Ils n'eurent pas à quitter le compartiment, Arnold et Olivia le firent pour eux. Arnold réveilla Olivia qui fit oui, oui et se leva de bonne grâce. Unis par une sorte de complicité tacite pour qu'arrive ce qui devait arriver, ils abandonnèrent le compartiment d'un commun accord. Pendant l'heure qui suivit, ils furent remplis de bienveillance et espérèrent le meilleur, ce n'est pas si fréquent, cette rencontre, et ils avaient si peu de temps.

Ils refermèrent la portière et restèrent dans le couloir, dos au compartiment, les jambes solidement ancrées au sol, devisant à mi-voix tels deux gardes-chiourmes soudés dans la même chaleur irradiée du couple enlacé derrière eux, prêts à toute éventualité, remplis d'invention et de mensonges pour éloigner curieux et contrôleurs. Ils se sentaient braves, ils se sentaient forts, investis d'une mission secrète, éphémère. Arnold en oubliait ses bonnes résolutions, se penchait vers Olivia, effleurait l'oreille nacrée. «Au fond, nous sommes du même pays, disait-il. De la même terre.» «Vous n'êtes pas si vieux que ça», répondait Olivia. Et parce qu'une ombre de tristesse passait dans l'œil d'Arnold: «Vous ne faites pas vraiment votre âge.» Elle se surpassait, dispensait une très vieille affection.

Aucun des deux ne fut tenté de regarder derrière, ce n'était pas nécessaire, ils sentaient l'harmonie, le mouvement du train, son rythme, le même à peu de choses près que celui du couple bercé et heureux qui se déployait derrière. Ils voyaient Élisabeth qui tanguait, entièrement concentrée sur Colin abandonné sur la banquette, sa jambe inerte battant la mesure. Walter n'en fut même pas incommodé. Bien à l'abri sur l'autre banquette, le manteau d'Arnold élevé autour de lui comme un rempart soyeux, c'est tout juste s'il tressaillit quand de Colin, soudain dressé au seuil du plus ancien naufrage, s'échappa une plainte insolite et rauque. Élisabeth passa sa main sur le visage de Colin comme un aveugle cherche à repérer les lieux. Je suis là, dans ce creux, et là sur cette montée, sur ce fruit charnu, je suis sur cette arête.

— Depuis combien de temps tu n’as pas fait l’amour? balbutia Colin.

Elle ne répondit pas mais continua à arpenter son visage.

— Tu as faim, dit-il. Très faim.

Les larmes d’Élisabeth surgirent à son insu.

— Mais tu prends soin de moi, dit encore Colin. Même si je te déçois, tu prends soin de moi.

Elle aurait préféré qu’il se taise, aurait aimé faire l’expérience du silence aux côtés de Colin.

— Tu as dit qu’il ne fallait pas prendre soin des gens, dit-elle.

Il la tenait serrée, ses deux mains croisées sur son dos.

— Des gens, non.

Soudain il se hissa jusqu’à son oreille.

— Prends-le, dit-il dans un souffle.

Elle ne comprit pas.

— Le petit. Prends-le avec toi. Elle ne sait pas quoi en faire, elle n’en veut pas.

Élisabeth se dégagea.

— Elle va lui rendre la vie impossible, tu l’as dit tout à l’heure.

Il respirait fort, par à-coups.

— Tu changes souvent d’idée comme ça?

— Oui. Souvent, souvent. Colin n’est jamais définitif. Tout est possible avec Colin.

Il en remettait, l’agaçait prodigieusement. Ce n’était pas ce qu’elle avait imaginé.

— Qu’est-ce qu’on t’a appris, bon sang? Une mère, ce n’est pas quelqu’un qui est là et qui attend sur une plage.

— Mais bien sûr que c’est ça. Ce n’est pas si compliqué. Tu es libre, tu as de l’argent. Pourquoi pas lui? Pourquoi toujours réfléchir? Fais-le, c’est

tout.

Elle le considéra un moment sans comprendre. Entre ses cuisses, le liquide chaud refluaient lentement, inondait le ventre de Colin, retournait à sa source. Toute son attention rivée sur lui, songeait Élisabeth.

Elle fit non de la tête, un mouvement lent, patient, qui rendait toutes choses définitives. Elle s'arracha à l'emprise de Colin et se leva. Dans l'obscurité, ses vêtements noirs formaient une masse encore plus sombre.

— On n'a qu'un moment dans la vie, reprit Colin.

— On n'a pas qu'un moment dans la vie. Quand cesseras-tu d'être aussi fataliste?

Elle ramassa les bas, le soutien-gorge, le slip, s'étonna que l'instant soit si vite passé, que toute la tension accumulée au fil des heures se soit dissoute dans ce désert de vêtements tièdes.

— Moi, j'ai eu le mien et je l'ai raté. Pas toi.

— J'aurai bientôt quarante ans, Colin.

— Et alors? Ce n'est rien, quarante ans. La vie est devant. Moi, j'ai raté ma chance. Je ne l'ai pas sauvée, j'aurais dû.

Elle soupira, au bord de l'impatience.

— Sauvé qui?

— Ma femme.

— Mon Dieu que j'en ai assez...

— Je t'en prie.

— Je ne voulais que toi, dit Élisabeth. Quelques instants auprès de toi. Sans ton foutu passé.

— Il suffisait de prononcer un mot, un seul, et je ne l'ai pas fait.

Elle se rhabillait, ses bras ramenés derrière elle rattachaient le soutien-gorge, les sous-vêtements tranchaient sur la peau blanche.

— C'était elle ou moi, tu sais bien, quand on a à faire face, quand il faut choisir. Nous étions cachés tous les deux, j'entendais battre son sang, il fallait bien que l'un de nous se montre, il y avait ces quatre hommes qui

attendaient, ils savaient que quelqu'un se cachait là et ils attendaient. Ils ignoraient qu'on était deux, c'était trop petit, mais elle était tellement pitite...

Elle ramassa le chemisier, enfila le chemisier.

— Elle n'a eu qu'un seul regard, elle a vu que je ne sortirais pas et c'est elle qui est sortie. Et tu sais ce que j'ai fait?

— Non.

— Je me suis bouché les oreilles pour ne pas entendre la mitraillette.

— Je m'en fous, Colin.

— Ils l'ont pulvérisée. Littéralement.

— Je m'en fous complètement.

— Et moi je suis là, avec toi.

Il l'attira vers lui, saisit sa tête et l'approcha de sa bouche.

— C'est merveilleux, une tête, c'est rond, c'est lisse, c'est plein de matière douce, rugueuse, c'est plein de cheveux. Elle serait quelque part en train de vivre.

Il pleurait, mais elle ne le vit pas.

— Et je suis ici, et je vis, et je suis là, avec toi sur moi, tu es chaude, tu t'écoules en moi, et je suis bien, et je suis heureux. Je suis un homme heureux, Élisabeth.

Il avait prononcé son nom, n'avait pas confondu, était revenu au présent.

Elle s'abattit sur sa bouche et ferma les yeux.

20

Arnold et Olivia hésitaient sur le seuil. Colin avait beau les convier du regard, ils n'osaient pas entrer, examinaient les murs, le plafond, comme si le compartiment était un lieu saint qu'ils s'apprêtaient à profaner. Quelque chose était passé, cela s'appelle l'amour, pensa Arnold en risquant un premier pas dans le compartiment. Et pourquoi pas moi? Un pauvre sourire étira ses lèvres tandis que son regard s'accrochait à la nuque d'Olivia, étonné de ne pas rencontrer le sien, comme un dût qui allait de soi. S'il fait l'amour avec Élisabeth, pourquoi ne le ferais-je pas avec Olivia?

Olivia s'était rassise sans s'adosser, à l'extrême bord de la banquette, et les regardait s'agiter en se triturant les lèvres.

— Je vais pas le garder. Vous le savez, hein?

Élisabeth se recoiffait, Colin lissait ses cheveux avec un peigne édenté et une lotion qui sentait fort.

— Je vais le donner en adoption. C'est là que je m'en vais. Je vais le donner... à Vernaux. Au petit matin, précisa-t-elle.

Ils s'arrêtèrent tous les trois et, d'un même élan, se portèrent vers elle.

— Vous le savez depuis longtemps, hein?

Elle fuyait leurs regards en se mordant les lèvres de plus belle. Elle les décevait une fois de plus et le savait. Elle prit une profonde inspiration.

— Faites pas semblant, allez.

— Mais... vos parents?

Elle secoua la tête. Pas de parents, non. Comment avaient-ils pu s'imaginer, ne serait-ce qu'une seconde, que des parents existaient quelque part dans l'entourage d'Olivia? Ils se firent polis, hochèrent la tête à l'unisson, mais leurs regards étaient par terre. Vernaux la nuit, la brume, l'humidité de ce début d'automne, le froid et le gris, le paquet Walter

passant de mains en mains. Ils avaient gardé Olivia auprès d’eux pour qu’elle puisse se rendre jusqu’à Vernaux, mais c’était pour se débarrasser de Walter. Elle attendait qu’ils disent quelque chose, mais quand elle leva de nouveau la tête vers eux, ses traits s’étaient figés en un masque dur, impénétrable.

— Le donner ou le vendre? demanda Colin.

— Colin, de grâce... murmura Arnold.

Olivia se tourna vers Colin, ses yeux plissés en une fente étroite, comme si l’image de Colin n’avait plus droit de cité en elle.

— Vous travaillez dans la vente, non? insista Colin.

Élisabeth et Arnold le regardèrent en silence.

— C’est une question, rien d’autre.

— Ne recommençons pas, dit Arnold.

— On ne peut pas vendre un enfant, dit Élisabeth. C’est illégal. Ce *serait* illégal, bafouilla-t-elle.

Olivia ne daigna même pas répondre, elle se redressa imperceptiblement.

— Il sera beaucoup mieux sans moi.

C’est aussi ce qu’avait dit Élisabeth, mais de l’entendre la bouleversa. Elle se prit la tête à deux mains et se laissa tomber sur la banquette.

— Et puis il faut pas me dire des choses comme ça, reprit Olivia.

Elle parlait bas, de façon posée, comme on explique des choses à des enfants récalcitrants.

— Pas ici, en tout cas. On a tous fait quelque chose d’illégal. Même vous.

Élisabeth sursauta.

— Ben oui, vous aussi. Deux et deux, ça fait quatre, c’est pas bien difficile à comprendre. Il s’est passé quelque chose, je sais pas quoi, je sais pas quand, mais c’est certain qu’il serait pas ici sans vous.

Elle eut un geste de la tête vers Colin qui se sentit devenir minuscule.

— Vous avez caché des trucs, c'est ça?

— Qui vous a dit une chose pareille?

— Personne. Pas besoin. Mais comme vous vous connaissiez pas vraiment, en tout cas pas comme des vrais amis, ça veut dire que vous l'avez connu à votre travail. C'est pas bien compliqué, n'importe qui l'aurait compris.

— Vous commencez sérieusement à me casser les pieds, Olivia.

Olivia ne se démontra pas pour autant.

— Tout le monde vous casse les pieds, vous. Et je vois pas pourquoi vous vous énervez, je dirai rien à personne. Pourquoi je le dirais? ajouta-t-elle en les passant tous les trois en revue.

Comme personne ne répondait, elle ajouta:

— Des fois, je me dis que c'est la seule chose à faire et qu'il a pas complètement tort, lui.

Elle regardait Colin, l'expression vide.

— Pourquoi il aurait laissé ça à d'autres? Pourquoi il aurait pas réglé les choses lui-même?

Elle soupira.

— Et puis c'est bien, ce qui arrive.

— Quoi? Qu'est-ce qui est bien? demanda Élisabeth dans un souffle.

Comment, se demandait-elle, comment quelqu'un d'aussi infime qu'Olivia peut-il avoir du pouvoir sur moi?

Olivia leva les yeux vers elle et lui sourit.

— C'est bien, c'est tout.

Nouveau regard vers Colin qui attendait, tête baissée.

— Il fallait bien que quelqu'un se trouve sur son chemin. C'est pas un mauvais gars, au fond.

— Vous le croyez démunie à ce point?

— Ben oui. Il a tellement besoin des gens. Il peut pas se passer des gens. C'est pour ça que je comprends pas pourquoi il a pas voulu boire un verre avec moi. C'était pas grave, c'était juste...

Elle eut une moue désolée, tassée sur elle-même, infiniment petite, ratatinée.

— C'était juste pour passer un bon moment, c'était sans conséquence.

Le contrôleur en profita une fois de plus pour faire une autre apparition. Ce n'était pas le même. Celui-là était jeune, élancé, ouvert et il apportait le chocolat. La vue du petit groupe le déconcerta un moment.

— Pour les nouveaux mariés, dit-il en leur tendant un plateau d'argent sur lequel étaient disposés des morceaux de chocolat de textures et de couleurs différentes. Désolé du retard, ajouta-t-il. D'habitude, on offre le chocolat en début de soirée.

Le cri de Walter attira son attention. Il considéra le bébé, l'air perplexe et vaguement déçu.

— Vraiment désolé du retard.

Colin se leva, prit un morceau de chocolat noir, le brisa en miettes et en glissa une entre les lèvres de Walter. L'enfant se détendit d'un coup et sourit pour la première fois. Comme ça, en pleine figure, une béance rose et noire qui s'élargit, s'étira en silence, tandis que l'allégresse gagnait les jambes, puis le corps entier.

Le contrôleur considérait l'enfant d'un œil attendri.

— Ça lui va bien, dit-il.

Comme personne n'avait l'air de saisir:

— Le chocolat. Ça lui va bien.

Il toussota.

— Si on vous demande, vous direz que j'ai bien donné le chocolat. C'était prévu pour le wagon nuptial. C'est écrit en toutes lettres. Mais le manuel ne précise pas... Il précise le contenant, mais pas le contenu...

— Nous comprenons, dit Colin qui prit le jeune homme par les épaules, le fit pivoter vers la sortie et referma la porte.

Olivia tendit Walter à Élisabeth.

— Vous voulez le prendre un moment?

— Si vous voulez.

Le transfert se passa sans heurt, le bébé mou ondula d'une main à l'autre avant de refaire son nid dans les bras d'Élisabeth.

— Vous avez pas d'enfant?

— Non.

— Pourquoi?

— Ça ne s'est pas présenté.

— À cause de votre travail?

— Si on veut.

— Vous avez un ami?

— Oui.

— Alors pourquoi vous prenez Colin?

Élisabeth resta un moment interloquée, Colin n'avait pas bronché.

— Je ne prends pas Colin. Colin n'appartient à personne.

— De toute façon, j'en voudrais pas. Pas comme ça.

— Comme quoi?

Élisabeth regretta aussitôt la question.

— Je voudrais pas d'un infirme. J'ai pas fait tout ça pour être avec un infirme.

Colin leva un regard étonné vers Élisabeth: «Infirmes, moi?»

— Les gens sont ce que nous faisons d'eux, dit sourdement Élisabeth.

Elle se leva et remit Walter à Olivia.

— Comment ça?

— Les autres finissent toujours par se conformer à l'image que l'on a d'eux. L'image qu'on leur renvoie.

Olivia regarda droit devant elle, concentrée.

— Ça veut dire que si quelqu'un avait une bonne idée de moi, je pourrais être quelqu'un de bien?

Élisabeth n'hésita pas une seconde.

— Nous avons une haute idée de vous, Olivia.

Elle reçut le regard d'Olivia sans broncher. La lueur d'intelligence qui saisit la tromperie mais y acquiesce néanmoins, parce qu'il faut des trêves, des plages de bonheur.

— On m'a jamais dit qui j'étais, alors je sais pas trop. C'est comme lui, dit-elle en montrant Walter. Je sais pas trop qui il est et je me dis que si une mère est pas capable de savoir qui est son enfant, c'est pas la peine...

— Ce n'est pas grave de ne pas savoir, dit Élisabeth.

— Je sens rien, je reconnais rien, je sens pas de proximité, je suis pas en pays de connaissance, alors...

— Et c'est ce qui vous autorise à vous en débarrasser? demanda Colin.

Olivia ne répondit pas. Elle remit encore une fois le bébé dans les bras d'Élisabeth et se moucha en roulant de gros yeux. Élisabeth caressait la tête de l'enfant en bénissant la surdité des bébés. Les mots ne sont que des sons et aucun son n'est offensant. Ses doigts caressaient les oreilles puis les lèvres de Walter, minuscule saillie semblable à une fleur du désert craquelée par le vent. L'enfant happa l'index au passage et se mit à sucer.

Les lumières faiblirent à l'intérieur du train et tout devint noir. Pendant un moment, Élisabeth se sentit soulagée. Elle ferma les yeux en espérant qu'au sortir du long couloir tout le monde aurait disparu comme par enchantement. L'illusion se dissipa quand, du noir, s'éleva la voix d'Olivia.

— Ils sont riches, ils sont bien, ils vont en prendre soin.

Elle sourit bravement.

— Ils m'ont donné ça, ajouta-t-elle en exhibant en pure perte une autre couverture blanche avec une autre bordure de satin brillant. Ils avaient peur qu'il prenne froid.

— Touchant, marmonna Colin.

Il se redressa en soupirant. La lumière revint à ce moment.

— Et s'ils prenaient Walter sans rien vous donner?

Elle était futée mais pas assez pour parer tous les coups. L'espace de quelques secondes, le regard sombra.

— Ils feront jamais ça. Nous avons un contrat.

— Non valide, dit Élisabeth.

— Pour nous, il l'est.

— Qu'en savez-vous? Vous les connaissez?

— Vous les avez déjà rencontrés, sûrement? dit doucement Arnold.

— Mmm.

— Combien de fois?

— Une fois. Au téléphone.

— Vous ne les avez jamais vus?

— J'ai leur description.

Colin alluma sa pipe.

— Et alors? Ils sont comment? Jeunes? Vieux? Blonds? Bruns?

Olivia haussa les épaules.

— Ils ont de l'argent.

— En êtes-vous aussi sûre? Ils vous ont versé des arrhes?

Elle ne comprit pas et fit oui.

— Combien donne-t-on pour un bébé? On paye la moitié au contrat et l'autre moitié sur livraison de la marchandise?

Olivia ne répondit rien.

— Ils savent qu'il est noir?

Olivia battit des cils et regarda son fils. Walter faisait des ronds avec sa bouche.

— Parce que je préfère vous le dire tout de suite: la marchandise est avariée.

Elle regarda Colin sans comprendre.

— Walter a un problème. Il a une malformation.

— Marchandise avariée, répéta Olivia.

Tous les regards convergèrent sur Walter qui leur parut soudain encore plus incertain. Olivia reprit l'enfant et entreprit de le nourrir.

— Il faut l'opérer, dit Colin. Et le plus tôt sera le mieux.

Olivia sortit de ses gonds.

— C'est pas vrai!

— Oui c'est vrai. Pour l'instant, rien ne se voit. Mais il a un problème aux hanches. Je l'ai vu, c'est facile à voir.

— On m'a jamais dit ça! Personne m'a jamais dit ça!

— On aurait dû. Mais peut-être que vous ne l'avez jamais fait examiner!

— Il a rien du tout. Il est normal.

— Il est difforme.

— Pourquoi je vous croirais?

— Parce que c'est la vérité.

— Vous êtes même pas médecin!

Walter buvait. Personne n'arrivait à croire qu'il avait aussi faim, Olivia en remettait. Comment, se demandaient-ils, deux êtres aussi intensément soudés l'un à l'autre arriveraient-ils à se séparer? L'enfant buvait, épuisait la substance, on l'imaginait pressé d'en finir, acharné à ne rien laisser, pour qu'à l'instant de la rupture elle ne puisse plus rien donner à personne, jamais.

— Il ne fallait pas le nourrir, murmura Élisabeth.

Les deux hommes approuvèrent avec une véhémence qui fit se rebiffer Olivia.

— C'est bon pour lui.

Elle pressait la tête noire contre elle.

v

Vernaux approchait, le petit matin, la brume, un chien passerait, effleurerait de son museau humide la jambe d'Olivia quand elle leur tendrait le ballot blanc. Nous ne voulons pas de ça, pensaient-ils. Nous n'avons rien fait pour en arriver à ça.

Leur dernière image: Olivia penchée sur Walter, en train de lui débiter un tas de phrases étranges et douces, mais une berceuse est une berceuse et l'enfant dormait.

— J'ai chaud, dit Olivia.

Elle ramassa Walter et se leva.

— Lui aussi a chaud. Il a besoin d'air.

OceanofPDF.com

21

Le train s'était arrêté. Dehors la nuit était partout. À part le bourdonnement des grillons, aucun son ne s'élevait de la campagne endormie. Une odeur de fumier et de terre avait envahi le couloir. Olivia était appuyée contre la porte ouverte, Walter bien calé au creux de son bras gauche, et regardait dehors.

— Vous lui faites prendre l'air? demanda Colin.

Elle sursauta mais ne dit rien.

Au regard qu'elle lui jeta, il sut ce qu'elle s'apprêtait à faire. Il avait une longue habitude des excès. Il posa sa main sur la tête de l'enfant qui tressaillit de bien-être. Les lèvres s'entrouvrirent, deux crocs rudimentaires, à peine visibles, affleuraient. Cette vision émut Colin plus qu'il ne s'y attendait, ces attributs tardivement jaillis du néant pour parachever l'enfant récemment né, et il s'arrêta, fasciné par ce sourire insolite, édenté, arborant sa fine dentelle transparente.

Olivia le prit donc par surprise. Au moment où le train allait se mettre en branle, elle se redressa d'un coup, tout son corps tendu dans un ultime élan pour propulser. Walter extirpé du nid anguleux, saisi à bras-le-corps, simple objet entre les mains d'Olivia qui se cabre pour lancer le ballot loin d'elle.

La main de Colin intercepta le ballot. Elle agrippa la mince toison crépue, l'enfant fut extirpé de ses langes. Il oscilla un moment dans l'air et se mit à hurler, les petites jambes brunes ramenées sous le tronc. Et tandis que Colin plaquait Walter contre lui, son autre main s'abattit sur Olivia et la ramena violemment à l'intérieur.

— Mais qu'est-ce que...

Olivia cherchait à se dégager.

— On ne part pas, on reste! dit Colin, les dents serrées.

Elle lui jeta un regard horrifié.

— Quoi?!

Elle se dégagea d'un geste brusque et essaya de reprendre Walter.

— Qu'est-ce que vous croyez?

Elle hurlait.

— Que j'allais jeter Walter? Que j'allais jeter un bébé? Mais pour qui vous me prenez?

Hébété, Colin la regarda sans comprendre. Elle se rua sur lui pour reprendre Walter. Colin se détourna en resserrant son étreinte autour de l'enfant. Le train démarra brusquement, Colin perdit l'équilibre et tomba. Sa jambe droite glissa et la porte se referma sur elle. Colin déposa le bébé hurlant par terre et essaya de dégager sa jambe. Mais l'étau tenait bon. Les deux mains agrippées au genou, il tira, tira. Il se tourna vers Olivia.

— Aidez-moi! cria-t-il. Aidez-moi à détacher la jambe.

Olivia ne bougeait pas.

— Vite!

Olivia secouait la tête, les yeux agrandis par l'incompréhension ou l'horreur.

— Vite!

Les cris avaient alerté d'autres passagers, des portes glissaient, des pas approchaient.

— Détachez la ceinture! Le pantalon!

— Je peux pas, murmura Olivia en s'activant. Je peux vraiment pas. Je veux pas voir. C'est pas à moi de faire ça.

Mais elle détachait, tirait de toutes ses forces sur le pantalon, dévoilait le genou, l'attelage compliqué, le joint difficile.

— Là, disait Colin. Tirez ici... Ici, nom de Dieu!

— Non, murmurait Olivia.

La jambe était agitée de secousses sonores.

— Je peux pas, répétait Olivia comme une somnambule.

— Là, là, murmurait Colin.

Il prenait sa main, la guidait, accomplissait les gestes qu'il fallait, s'allégeait, se libérait.

La jambe finit par se détacher. Elle fut happée et bascula à l'extérieur dans un bruit de matières dures entrechoquées.

— Une de perdue, dix de retrouvées, marmonna Colin.

Il était rouge et suait à grosses gouttes.

— Sait-on jamais, peut-être qu'elle pourra servir à quelqu'un.

Assise sur les talons, bouche entrouverte et chevelure en bataille, Olivia fixait le pantalon vide. Le mascara faisait une traînée noire sur sa joue gauche.

— Ne me laissez pas comme ça! ordonna Colin. Allez chercher ma trousse!

Elle se leva péniblement, lui tourna le dos et s'en fut. Colin dévisagea les passagers.

— Enfin seul! marmonna-t-il. Bon débarras!

Ils crurent qu'il parlait d'Olivia et non de la jambe. Il était sur le point de rectifier quand Élisabeth revint avec la mallette. Colin s'en empara, l'ouvrit et en ressortit un amas de ferrailles qu'il déplia en deux minuscules béquilles d'acier, deux tiges minces, rigides, escamotables.

— Il faut rouler le pantalon, là.

Elle remonta le pantalon et fixa le tout à l'aide d'une épingle à cheveux.

Il se leva prestement et se mit debout sur sa jambe valide. Les passagers reculèrent pour lui faire de la place ou pour ne pas se porter secours si je tombe, pensa Colin. Il fit quelques pas, tout allait bien.

Il s'approcha des passagers alignés et les passa en revue.

— Le spectacle est terminé, messieurs dames! Vous pouvez rentrer chez vous.

Élisabeth déposa sa veste sur les épaules de Colin. Il se rebiffa, la veste noire tomba par terre.

— Je n'ai aucun besoin que l'on me dissimule, dit-il.

Il passa devant elle.

— Surtout ne me plaignez pas, dit-il sauvagement en se retournant. Je ne suis pas à plaindre. Quant à l'humiliation, je vous la laisse à vous, les faux calmes. C'est un luxe que nous ne pouvons plus nous offrir depuis bien longtemps.

— Cause toujours, dit Élisabeth en souriant.

Il marchait devant elle, dignement, silhouette invaincue mais désormais bancal, désormais plus petite qu'elle, naturellement ployée vers le sol à la recherche du pas suivant, concentrée, attentive, un pas après l'autre, et ce balancement de l'arrière vers l'avant.

▼

Et puis cette scène invraisemblable: Colin dans la salle de bain, Colin sous la douche et Arnold qui monte la garde.

— Constance n'était pas mon genre de femme, criait Arnold.

— Ne dites pas «était», Arnold. Elle n'est pas morte, que je sache.

— Constance n'est pas mon genre de femme, rectifia Arnold.
Physiquement, je veux dire.

— Elle est peut-être mon genre à moi.

Colin se lave, son corps à une seule jambe est sous la douche, le savon glisse sur la nuque, les épaules, le dos, les fesses.

— Comment est-elle?

— Elle est grande, douce, distinguée. Un peu pâle tout de même, ajouta-t-il.

— Je l'aime déjà, dit Colin qui renverse le visage, accueille l'eau, se laisse pétrir, masser, approcher, être sans défense.

— Vous croyez qu'elle m'aimerait?

Mais l'eau a envahi la gorge, les narines. Colin tousse, crache, hoquette.

— Vous buvez trop, dit Arnold.

— Je vous emmerde.

— Elle vous aimerait, oui. Vous êtes tout le contraire de moi.

Silence, à peine.

— Alors je n'ai aucune chance.

Le bruit de l'eau prend la relève.

— Moi, je les aime toutes, dit Colin. Retenez bien ceci, Arnold, je ne le répéterai pas: toutes les femmes sont faites pour moi. Je suis un donneur universel.

Arnold sourit.

— Pour qui vous prenez-vous?

— Pour quelqu'un d'autre, évidemment. À quoi sert de se prendre pour soi? C'est sans intérêt.

— Sans intérêt, répète Arnold.

— J'ai de l'imagination, dit Colin.

L'eau coule, transforme la voix, les gestes, l'eau est salubre.

— Je n'aime pas le gaspillage de femmes.

— D'accord, dit Arnold, qui pense à Rachel, à Lætitia, à Carole, à Élise, à Solange, à Myriam, à Zuth...

— Elle s'appelait Zuth, crie Arnold.

— Qui donc?

— Mais... Zuth.

— Elle s'appelait Zuth?

— C'est ce que je me tue à vous dire.

— Mais pourquoi?

— Aucune idée. On frappe à la porte, dit Arnold en se redressant.

— Quoi?

— On frappe!

— Une femme, j’espère, crie Colin en s’ébrouant de plus belle.

— Le contrôleur.

— Zuth!

v

— On a rapporté un incident, dit le contrôleur élané.

Les reins dissimulés sous une épaisse serviette de bain, Colin s’appuyait contre Arnold.

— On n’aurait pas rapporté une jambe, par hasard? Ce serait mille fois plus utile qu’un incident.

Le contrôleur fixait les trois jambes d’un œil circonspect.

— Tant qu’il reste là, ça va, dit Colin en inclinant la tête vers Arnold. S’il s’éloigne, c’est une autre histoire.

Le contrôleur soupira. Rien ne concordait avec le foutu manuel. Il prit son courage à deux mains.

— On vous demanderait à l’avenir de prévenir la Direction quand il y a un problème à régler...

— Vous tombez bien mal, l’interrompit Arnold. Il règle tout, tout seul, c’est une manie.

— ... plutôt que d’essayer de le régler vous-mêmes, ajouta le contrôleur.

— Entendu, dit Colin. La prochaine fois, je laisse la mère et l’enfant tomber et je cours vous prévenir.

— On tombait pas! rectifia Olivia du fond du compartiment.

— Les gens n’ont pas pour habitude de tomber de nos trains, renchérit le contrôleur avec la très nette impression d’improviser.

Il rougit outrageusement.

— Je ne voulais pas vous offenser, dit Colin.

Le contrôleur hocha la tête, reconnaissant.

v

— On va vous arranger, dit Olivia.

Parce qu’il lui semblait plus petit qu’avant – elle n’osait penser «diminué» –, parce qu’elle n’arrivait toujours pas à regarder le bas de son corps sans ressentir un creux, Olivia eut pitié de lui.

— M’arranger? fit Colin, inquiet.

— Vous transformer. Je sais faire ça, dit Olivia.

Le sourire gourmand était réapparu, l’entreprise lui plaisait au plus haut point, enfin quelque chose d’amusant. Les corps las, c’était son affaire à elle.

— Vous êtes en piteux état, dit-elle. Je vais vous remettre d’aplomb.

Le mot était sorti tout seul, elle plaqua sa main sur sa bouche.

— J’ai soif, dit Colin.

Il fit mine de sortir mais Olivia s’agrippa à lui en riant.

— Allongez-vous là, ordonna-t-elle.

Il résista pour la forme puis se prêta au jeu.

— Et puis détendez-vous, Seigneur. Vous êtes tout crispé.

— Comme vous voudrez.

Il se coula contre ses seins, ravi et mou.

— Pas là, dit-elle en l’adossant contre la banquette. Là!

— Ah!

Olivia se pencha vers Colin et commença à le masser. Elle s’exécuta en silence, les sourcils froncés, une mèche retombant sur son front. Les yeux fermés, Arnold dérivait vers des contrées lointaines où les mains d’Olivia, ces deux mains-là, s’affairaient sur lui, sur son corps à lui. Les gestes d’Olivia étaient précis, adroits, sûrs. Colin fut massé, lissé. Quand il se releva, sa peau luisait. Il avait rajeuni de dix ans.

22

Il y eut un autre arrêt, mais ce n'était pas Vernaux. D'autres passagers montèrent. L'un d'eux, un jeune homme au teint rouge, complet noir et nœud papillon, tira la portière avec une belle assurance et resta là à les regarder, une expression de douloureuse incompréhension sur son visage poupin. Il était accompagné d'une femme plus âgée que lui, comprimée dans une longue robe blanche à fourreau, avec boa. Elle était affligée d'un hoquet tenace et gardait la main sur sa bouche pour ne pas que cela s'entende.

Colin s'était enfin endormi. Sorti des mains expertes d'Olivia, son corps en paix faisait la paix. Olivia ronflait contre son épaule.

— Qu'est-ce que c'est que ce foutoir? maugréa le jeune homme que la contrariété frappait de plein fouet.

Colin ouvrit un œil prudent.

— Oh! Oh! marmonna-t-il en levant ses deux bras en signe de bienvenue. Vous voilà enfin!

L'homme émit une longue plainte réprobatrice qui aurait pu se confondre avec le sifflement du train si seulement les trains étaient sujets aux humeurs.

— Nous sommes bien dans le wagon nuptial? demanda-t-il avec un accent désespéré dans la voix.

— Le wagon rose, renchérit la mariée entre deux hoquets.

— Vous y êtes, mes amis, vous y êtes.

La mariée eut un petit rire nerveux qui aggrava encore son cas. Elle eut un hoquet d'une rare violence qui manqua lui faire perdre l'équilibre. L'homme la dévisagea avec stupeur.

— Vous êtes ici chez vous, dit Colin. D'ailleurs nous vous cédon la place...

Animé des meilleures intentions, il se leva, chancelant. Privée d'appui, Olivia s'affala sur la banquette comme une poupée de chiffon. L'expression de l'homme passa de la réprobation au dégoût. Il empoigna la mariée comme s'il s'agissait d'une chose inconsistante et referma la portière en jurant.

— C'est très extraordinaire, marmonna Colin en redressant Olivia. Je ne lui offrais pourtant pas l'impossible...

Le train était à moitié vide. Ils auraient pu migrer ailleurs, se distribuer autrement, il y avait bien assez de compartiments vides. Mais ils restèrent là où ils étaient, à dormir ou à regarder dormir. L'arrêt à Vernaux était fixé à quatre heures trente-cinq. Olivia abandonna l'épaule de Colin et se cala contre Arnold. Colin alla rejoindre Élisabeth et se rendormit aussitôt.

23

Puis ce fut Vernaux. Ils n'avaient pas échangé grand-chose. Ils étaient perdus dans des pensées sauvages, hors du temps, des pensées étrangères, quand soudain vous prend l'envie d'être autre, quand miroite sous vos yeux la perspective de faire des choses que vous n'avez jamais faites, la perspective devient à ce point réelle, les yeux s'ouvrent, se fixent, songeurs, sur une image mobile et proche. Et si je n'étais pas ce que je croyais être, si j'étais cette personne courageuse, audacieuse, si j'étais fait pour accomplir de grandes choses?

Soudain Vernaux est là et Olivia doit se lever, ramasser ses affaires, vêtir Walter qui ne l'entend pas ainsi et pleure. Les gestes sont nerveux, précipités, l'enfant sent la hâte, les intentions indignes, l'incompétence des bras, soudain.

— Doux, doux, murmure Olivia, mais l'enfant n'entend pas.

— Vous voulez que je vous accompagne? demande Arnold.

— Non.

Une certaine grandeur passe dans le regard d'Olivia, la conscience de retenir, pendant un certain temps, l'attention de trois personnes. Arnold repense à son caillou plat et gris, l'anfractuosité qui change tout. Olivia a grandi, vieilli. Son dos s'est redressé, les épaules sont rejetées en arrière. Elle prend son manteau, Colin s'est levé tant bien que mal pour offrir son aide.

—  a va, dit-elle.

Elle n'a besoin de personne, toutes ces manigances dont elle a été l'objet, cette compassion, ces suggestions, c'est à elle d'agir à présent, qu'on la laisse en paix. Il lui tarde d'être seule avec son fils calé dans son bras, de se retrouver devant le couple qu'elle n'a jamais vu, qu'elle ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, mais qu'elle doit rencontrer parce qu'elle a promis.

— À partir de maintenant, vous avez le choix, dit Colin à voix basse.

Elle fait comme si elle n'entendait pas et continue à s'activer en silence.

— Ou vous leur livrez Walter sans rien dire et, dans ce cas, votre fils aura une jambe plus courte que l'autre et mal au dos pour un sacré bout de temps. Ou vous leur dites et ils prennent l'enfant sans faire d'histoires, le font opérer, et tout est bien qui finit bien.

— Je dirai rien.

Elle se tient très droite sans regarder personne.

— Vous avez peur qu'ils refusent?

Elle ne répond pas.

— C'est à cause de l'argent? demande Arnold.

Leur voix n'est plus que murmure, brouillage de mots qu'on n'ose proférer à voix haute.

— J'en ai, moi, de l'argent. Je peux compenser, si vous voulez.

Sauf que personne ne connaît le prix de Walter. Olivia seule sait, mais Olivia ne dira rien.

Elle ne se retourne pas, la portière glisse sans ménagement, qui eût dit qu'il y avait une telle violence en elle? Eux la regardent, bien entendu, espèrent un signe, un mot, n'importe quoi. Ils n'ont pas dit au revoir à Walter – comment dit-on au revoir à un bébé de quatre mois? –, ne savent pas s'ils le reverront jamais, se remémorent des traits, la lippe, les petites mains brunes qui battent l'air. Élisabeth se demande si, pourquoi pas, pourquoi tout est toujours si compliqué? Colin s'est fermé.

— Il a bel et bien ce problème, Olivia.

Il respire fort, hoche la tête, comme si la parole ne suffisait pas et appelait le corps en renfort. Olivia marque un temps d'arrêt, salue brièvement et quitte le compartiment. La petite tête de Walter oscille mollement.

24

Un certain temps passa, ce qu'on appelle un temps mort, pendant lequel ils n'essayèrent ni de reconstituer un décor plausible ni de rendre l'atmosphère respirable. Ils étaient mécontents d'eux, ne voulaient surtout pas que les heures qui allaient suivre leur soient douces. L'immobilité du train travaillait pour eux, elle les rendait gauches, ingrats, impuissants. Plus rien ne les berçait, plus de cadence, rien qui puisse accorder leurs rythmes.

Élisabeth reprit son cahier, Colin se resservit à boire, Arnold fouilla dans son porte-documents, chacun recréant à sa façon, par une certaine façon de bouger, de se redresser subitement, de se projeter en avant comme un élan que l'on se donne, le mouvement arrêté. Leurs yeux étaient aveugles, leurs oreilles sourdes à tout ce qui n'était pas là-bas, Olivia et Walter hantant le quai désert: une femme et son bébé, en face d'eux un couple qui jauge, juge, évalue, décidera. Ils se parlent, discutent peut-être, négocient – mais peut-on imaginer Olivia négocier? Le couple est déjà déçu que Walter soit noir, ils le savent tous les trois mais aucun, jamais, ne le dira. C'est parce qu'ils n'ont pas l'habitude, se rassurent-ils.

— Qui peut dire? murmura soudain Arnold. Qui peut prévoir ce qui arrivera?

— Ils auraient payé son billet, dit Colin. Si toute cette histoire était vraie, ils le lui auraient payé, son foutu billet!

L'hypothèse fait son chemin.

— Vous croyez qu'elle a inventé toute cette histoire?

Colin soulève deux épaules impuissantes.

— Mais non.

— Nous aurions dû l'accompagner.

Colin est plié en deux et regarde par terre, son coude gauche sur le genou gauche. Le bras droit gît sur la banquette.

— C'est tout de même incroyable... murmure encore Arnold.

Élisabeth et Colin attendent.

— Nous sommes trois et nous n'en sommes pas venus à bout.

Il fixe Élisabeth mais c'est sans le vouloir. Elle se redresse comme si on l'attaquait.

— Ce n'est pas si simple, dit-elle. Je n'ai pas envie de cet enfant.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, voyons. Ce n'est pas plus à vous qu'à nous de...

— Ni d'aucun enfant.

— Pourquoi est-ce si compliqué? dit Arnold. Nos vies sont-elles à ce point organisées?

Ils hochent la tête à l'unisson, navrés, font le décompte de leurs jours et du temps qu'il leur reste à vivre, des calculs, Walter aura vingt ans quand j'en aurai soixante, peut-être serai-je mort, peut-être pas. Ils ont beau chercher, chercher, tout est pris, il n'y a pas la moindre place. Leur vie est ronde, pleine, bardée contre le hasard. Ils hochent la tête, se confortent en silence.

— Ce qu'elle en met du temps! À quelle heure le train repart-il?

— À cinq heures quarante.

— Il reste...

Colin consulte sa montre. Il reste un certain nombre de minutes. Ils attendent qu'Olivia revienne.

v

Et ce qui devait arriver arriva. Ils ne se méfiaient pas, ils ne virent rien venir.

— Nous pourrions peut-être...

Élisabeth et Colin lèvent la tête vers Arnold.

— Oui?

— Je... eh bien, comme je le disais tout à l'heure, j'ai de l'argent, je pourrais aider...

Les mots sont pesés, déçus. Arnold avait rêvé d'autre chose, pour Olivia et lui l'éventail des possibilités comportait d'autres liens où le désir était en cause, où la chair pouvait exulter, même de façon passagère, même à sens unique. Mais s'il ne reste que ça, se dit bravement Arnold, ce sera ça.

— Le désir est une grande chose, murmure-t-il juste pour lui.

Colin sourit, trait lumineux des dents blanches qui raye la nuit. Il sourit toujours quand il leur annonce:

— Je vais le prendre.

Il se redresse et s'adosse, s'affaisse plutôt, plaque ses mains sur sa figure. Il reste ainsi un long moment, le visage enfoui dans deux pattes rouges aux veines gonflées. Quand il les regarde à nouveau, quelque chose a changé, pas seulement l'expression des yeux, notent-ils, celle de la bouche aussi, et du menton.

— Walter sera très bien avec moi.

La bouche, le menton et cette résolution nouvelle qui transforme la voix. Ils ont peur soudain. Quelque chose s'édifie sous leurs yeux. Ils le voient construire, échafauder un avenir, le sien et celui de Walter, avec toute l'assurance et la supériorité que lui confère sa décision nouvelle.

Ils ne sont pas du tout d'accord, évidemment, habitués qu'ils sont à plus de lenteur. Dans la tête d'Arnold et d'Élisabeth, un veto s'élève.

— C'est hors de question, dit Élisabeth.

Il n'écoute pas, donc il ne comprend pas. Ou plutôt il comprend tout autre chose. Que c'est hors de question parce qu'ils ne veulent pas qu'il se sacrifie, lui, qu'il chamboule sa vie pour Walter, lui qui en a tant vu, lui qui a tant souffert. Alors il les rassure:

— Ça ira très bien, j'ai l'habitude des imprévus. J'ai passé ma vie à m'adapter.

Il parle pour lui, se revoit tout jeune en train de changer d'idée, d'accueillir événements et gens avec souplesse, comprend aujourd'hui seulement que tout ce qu'il a été, tout ce à quoi il a renoncé, tous ces changements de cap, ces ruptures, ces reprises, tout était fait pour accueillir Walter.

— Tu ne comprends pas, dit plus doucement Élisabeth.

— J'en ai envie, dit Colin.

Walter est un enfant rieur, enjoué. Ils auront plaisir à se côtoyer, à se retrouver, à manger ensemble, à discuter. Le rêve s'amplifie, Colin ne se doute de rien, ne se méfie pas le moins du monde. Walter croît tout doucement à ses côtés.

— Tu ne peux pas prendre soin d'un enfant.

Il la regarde, n'arrive pas à y croire. C'est l'histoire de sa vie, cette offre sans cesse déclinée. Quand il sera vieux, je serai encore plus vieux mais je ne serai pas mort, non. Il s'échappera et moi, je continuerai encore un peu. C'est ainsi, c'est dans l'ordre des choses. Je le laisserai partir et ma vie reprendra comme avant. Peut-être y aura-t-il une femme pour me consoler de son départ. Peut-être pas.

— Peut-être seras-tu là....

Élisabeth se penche, s'empare de ses deux mains.

— Non.

Au lieu de regarder ailleurs comme il le fait toujours, il tousse, se dégage. Il n'a jamais supporté qu'on le touche si on n'est pas d'accord avec lui.

— Je ne peux pas?

Il regarde la jambe absente, les béquilles escamotables, hausse gentiment les épaules.

— À cause de ça?

— De ça et de tout le reste.

— Il faudra porter Walter en bandoulière, accroché à mon épaule. Mes bras seront réquisitionnés, c'est vrai.

— Ce sont des détails. Ce n'est pas de ça que je parle.

Il cligne des yeux, se sent gêné. Ils sont deux.

— Au début seulement, ajoute-t-il. Je vais me refaire une de ces jambes. Et alors...

Il ouvre des yeux gourmands, l'avenir est là, tout près. Immense.

— Élisabeth a raison, intervient Arnold. Ce ne serait pas prudent. Et puis vous n'êtes pas en règle.

Le vouvoiement prend Colin au dépourvu.

— Pardon?

— Vous n'êtes pas en règle avec la loi, vous ne pouvez pas adopter un enfant.

— Pas en règle, répète-t-il machinalement.

Il les regarde.

— Et eux, vous croyez qu'ils sont en règle?

Il se tourne vers Élisabeth.

— Qu'ont-ils de plus que moi? Pourquoi leur faire confiance à eux et pas à moi? Nous ne les avons jamais vus.

— Colin...

— Le problème avec vous, c'est que vous n'avez aucune idée de ce qu'est l'illégalité, la vraie!

Il s'interrompt, s'apaise, voudrait que la conversation reste légère.

— Votre seule et unique réaction est de condamner sans chercher à comprendre...

Rester léger. Léger.

— Moi, je vis grâce à l'illégalité, je fais le bien grâce à elle. Je n'ai jamais été en règle et pourtant je suis là, au milieu de vous.

Leur air tragique a raison de sa déception, la gaieté reprend possession de lui, cette compagne irréductible qui ne lui a jamais fait faux bond.

— Et puis il en faut (le rire, soudain). Que feriez-vous si nous n'existions pas? Que feraient une avocate et un flic si des Colin comme moi

n'existaient pas?

— Là n'est pas la question.

— Il faut assurer la survie des hors-la-loi, la race doit se perpétuer. J'y veillerai, ajoute-t-il pour les narguer.

— Colin...

— Et ça tombe bien, Walter est un hors-la-loi de naissance. Un pur accident de la nature. Comme moi!

Le rire encore, mais fugitif, un peu moqueur.

— J'ai plus de souplesse que vous, plus de... plus d'imagination, peut-être.

Élisabeth s'est redressée.

— Je suis capable de prendre Walter sous mon bras et de parcourir le monde avec lui. Pas vous. Je ne pense pas au lendemain. Vous, oui. Et puis je vais soigner sa hanche, vous ne pouvez pas faire ça non plus.

— Comprenez-nous bien... dit Arnold.

— C'est tout compris, Arnold. C'est à votre tour de comprendre. Je prends Walter. Personne n'en veut ici à part moi. C'est tout simple.

Il se rabat une fois encore sur le sol, le linoléum tacheté d'or et de gris n'a plus aucun secret pour lui.

— Il faut savoir reconnaître le caractère grandiose de l'instant qui passe. Sans cette conscience, à quoi servons-vous? Il est là, tout près, il ne peut pas être bien loin. Je ne vais pas laisser passer ma chance encore une fois.

Soudain, son expression change.

— Mais ce n'est pas ce qui vous tracasse, n'est-ce pas? Ce qui vous tracasse, ce n'est pas que je sois un bandit de grands chemins, c'est que celui qui a fait son choix ne soit pas le bon... Vous espériez mieux... pour Walter, ajoute-t-il.

Il aurait tellement aimé qu'ils se soulèvent, le genre de soulèvement qu'il avait suscité quand il avait mené son équipe à la victoire. De la véhémence, des gestes d'affection d'une telle ampleur qu'il se serait senti arraché à la terre. Mais ils restent là à le regarder.

— Désolé, je n'ai rien d'autre à offrir.

Il prend une mine contrite, les regarde par en dessous.

— Ou alors vous pensez que *vous* n'êtes pas à la hauteur. Je le pense aussi.

— Nous ne pouvons pas laisser faire ça... risque encore Arnold.

— Bien sûr que non, dit Colin.

Il a son air redoutable des grands jours, sa voix suave.

— Alors prenez-le.

Et le sourire le plus narquois que l'on puisse imaginer.

— Que l'un de vous le prenne et on n'en parle plus. Je le jure.

Il fait l'innocent, exhibe deux mains ouvertes. Arnold sent la trahison, Élisabeth, un mélange de résignation et de colère. Elle adresse à Colin un triste sourire. Je suppose qu'il fallait en arriver là, pense-t-elle. Cette incapacité à faire coïncider le discours et l'acte, c'est son point faible, son talon d'Achille. Je suis le discours et je ne suis pas l'acte. Arnold est déjà hors de combat.

— Je ne peux pas, dit-il. Je n'ai jamais pris soin d'un jeune enfant, c'est... ce n'est pas pour moi.

Elle fixe la bouche d'Arnold, sait que plus rien, jamais, ne viendra de cette bouche-là. Elle ferme les yeux pour laisser monter, non pas ce qu'elle croit être mais ce qu'elle est, tout simplement. La vérité est un havre sûr. Elle essaie encore, sent une poigne de fer forcer sa porte et libérer ce qu'il y a au-delà, cet embryon d'appétit captif. Il fait son chemin comme il peut, débroussaille, bouscule, se fait ouverture, infime, droite. C'est devant l'imminence du changement que nous sommes le plus vulnérables.

— Je pourrais le prendre.

Un calme inattendu descend en elle.

— C'est à moi de le prendre. Il n'y a pas de raison de ne pas le prendre.

— Il faut des raisons de le prendre, rétorque doucement Colin.

Ils regardent en face d'eux, là où il n'y a plus Walter. Arnold s'est fait tout petit contre la cloison.

— Walter sera très bien avec eux, dit-il.

Il aimerait que le monde reste comme il est, il y a plus de bouleversements qu'il n'en peut absorber. Mais ils n'entendent pas. Élisabeth hoche la tête en regardant par terre.

— Je défends la veuve et l'orphelin... Ce n'est pas ce que j'ai dit?

Elle lève les yeux vers Colin, soutient son regard sans broncher.

— Ce que tu as dit, oui.

Elle fouille encore, a beau fouiller, ne trouve pas l'ombre d'un creux, pas le moindre interstice.

— Je m'en vais le chercher, dit Colin.

— Non.

— Walter sera mieux avec moi qu'avec aucun de vous.

— Il y aura des procédures d'adoption, dit Élisabeth.

— Des procédures?

Il a un geste méprisant de la main, un rire méprisant.

— Peut-être.

Il se penche, caresse la joue d'Élisabeth, l'embrasse sur la bouche.

— Mais tu seras là, bien sûr, souffle-t-il à son oreille. Tu seras là pour me faciliter les choses.

Il se lève, ondulant et souple.

— Laisser entrer un peu de lumière... C'est ce que tu fais de mieux.

Le train a une secousse brusque.

— Nous n'avons plus beaucoup de temps, dit Arnold.

— Il faut aller chercher Walter, dit Colin.

— Et Olivia, dit Arnold.

Il est déjà dehors. Élisabeth a pris son manteau.

— Attendez-moi, dit Colin.

Il s'empare de son attirail de fer, s'arme de courage et de conviction et les suit, ne les fait surtout pas attendre.

OceanofPDF.com

25

Ils sont dehors, enveloppés de brouillard. D'abord ils ne voient rien. Après le bruit et la fureur, le silence s'abat sur eux avec l'obscurité. Puis l'œil s'habitue, petit à petit l'environnement se recrée mais les contours restent flous, la gare, les maisons, le quai se devinent, sans plus. Ils se tiennent côte à côte sans rien dire, fouillent la nuit, espèrent un cri, un pleur, un hoquet. Mais il n'y a rien ni personne. À part un chien qui les flaire à tour de rôle, pose son museau froid sur leurs mollets avant de passer son chemin, et leurs trois ombres qui s'étirent à l'infini sous un réverbère rongé de brume, rien ne vit, ce qu'on appelle vivre.

Élisabeth appelle faiblement:

— Olivia...

Ils se séparent, se tournent le dos, trois regards remplis d'effroi balayent la totalité de la surface visible, c'est à qui l'apercevra le premier. Il aurait fallu lui dire, il aurait fallu faire, nous sommes responsables, ce n'étaient que deux enfants. Le chien revient, rôde, insuffle sa moiteur.

— Olivia!

C'est Colin qui a crié. Élisabeth et Arnold sursautent, l'appel est disproportionné, inhumain.

— Où avait-elle rendez-vous?

Personne ne sait, personne n'a pris la peine de le lui demander.

— C'est un comble, gémit Colin.

Il pivote sur lui-même, tour complet sur la jambe valide, se retourne brusquement comme si un ennemi invisible allait s'abattre sur lui.

— Walter!

C'est absurde, il le sait, mais il crie: «Walter!»

Une silhouette émerge du brouillard, une silhouette unique, simple, non déformée par la protubérance du bébé. Colin se presse vers elle.

— Où est-il ?

Ce n'est pas Olivia, c'est une femme d'âge mûr avec un foulard sur la tête.

— Vous n'auriez pas vu une jeune femme blonde ? Avec un bébé ?

La femme regarde derrière elle, fait un signe vague. Par là. Il dit : « Merci, merci beaucoup ! », sent les forces lui revenir. L'échafaudage de rêves et de désirs non assouvis se dresse devant lui, l'ancienne quête le reprend, la vieille envie de réunir l'enfant et le parent, le temps que jeunesse se passe. Il s'élance du mieux qu'il peut, armé de ses tiges, et disparaît dans le noir, le chien sur les talons.

Arnold tend le bras pour le retenir mais Colin est déjà loin. La brume le recouvre.

v

Il revient avec le bébé. Il marche en regardant par terre, Walter emprisonné contre lui dans la veste boutonnée jusqu'au cou, Walter agité, contrarié, mais néanmoins silencieux. Il faut arrêter Colin, le prendre par les épaules, le raisonner, libérer Walter. Délicatement, avec des mots simples.

— Ils m'ont cru, bégaye-t-il.

Il a un rire nerveux, hystérique. Élisabeth lui retire Walter, à partir de maintenant ils le prendront tous les trois à tour de rôle.

— C'est fou ce qu'il faut faire de nos jours pour avoir un enfant, dit Colin. Vous saviez, vous, que Walter était contagieux ?

Personne ne rit, bien sûr.

— Maladie rare, d'une virulence extrême. Je leur ai même suggéré de courir chez le médecin.

— Ce n'est pas drôle, Colin.

— Non ?

Il se redresse, son regard passe d'Élisabeth à Arnold.

— Mais l'argument qui l'a emporté, c'est quand je leur ai dit que ce qu'ils faisaient là était illégal. C'est vrai, quoi! On n'a pas idée d'enfreindre la loi comme ça! Quel scandale!

Il chemine lentement, ses bras le supportent.

— Leur adhésion a été immédiate. Immédiate.

Il laisse entre eux et lui une certaine distance, se retourne, sourit outrageusement.

— Et ça, voyez-vous, c'est très drôle.

OceanofPDF.com

26

Le train repartit au moment précis où ils regagnaient le compartiment. Il leur parut sale, usé, exagérément bruyant. Élisabeth pénétra la première, suivie de Colin et d'Arnold. La portière glissa derrière eux.

— Et Olivia?

Le soleil se levait, une ligne plus claire rosit l'horizon, chassant les ombres et ressuscitant peu à peu les couleurs, les gris, les ors, les verts. La tête des arbres était encore enveloppée de brouillard. Le compartiment était humide et froid, sur la vitre cassée les premières lueurs de l'aube dessinaient d'étranges motifs.

— Elle ne devait pas revenir?

Arnold avait repris sa place et se tenait très droit, très gris.

— Elle n'a pas dit qu'elle revenait?

Non, elle n'a jamais dit ça, ils ne le comprennent que maintenant et à elle non plus ils n'ont pas dit au revoir.

— Elle n'y était plus, dit Colin. Quand je suis arrivé, elle était déjà partie.

Ils restent là à regarder Arnold, honteux de se trouver si peu affectés par l'absence d'Olivia. Il aurait fallu consoler Arnold, mais c'est un vieux avec une lippe de vieux.

Élisabeth prit une douche, Colin une bouteille et trois verres, les trois mêmes verres, sales, un peu collants. Il attendit qu'Élisabeth soit revenue pour lever le sien.

— Je bois à la santé de Walter.

Élisabeth vida son verre, Arnold soupira.

— Je n'ai qu'une certitude, dit-il. Les choses n'auraient pas dû se passer ainsi.

Colin alla vers lui et lui mit un verre dans la main.

— Buvez.

Arnold obtempéra, regarda encore une fois le verre, les mêmes gestes que la veille, mais tellement loin. Morts. Il ferma les yeux.

— Je bois à la santé d’Olivia.

Il essaya mais en vain, l’alcool refoula. Arnold cracha par terre, confus.

— Que s’est-il passé exactement?

— Rien de spécial, dit Colin.

Arnold regardait droit devant lui, abattu.

— C’est drôle, murmura-t-il.

Ils hochèrent la tête à l’unisson.

— Comment se fait-il que...

Il fit une pause.

— ...ce qui reste n’est jamais ce que j’aime le plus...

Il regardait Walter.

— Je... je ne peux pas l’avoir aimée à ce point, qu’en dites-vous?

Ils n’en disaient rien, ne comprenaient pas eux non plus, c’était comme refermer la porte sur un mendiant qui supplie.

— Nous n’avons pas eu le temps, reprit-il. Cela ne se peut tout simplement pas. L’amour, ce n’est pas ça, c’est long, l’amour prend du temps, oui. Il faut lui laisser le temps, nous n’avons pas eu le temps. Ce n’est pas ça, l’amour.

À l’intérieur de lui la rumeur grossissait, détruisait tout sur son passage, l’estomac, le cœur, le ventre, faisait fi des raisons comme des prétextes. L’alcool avait mouillé le précieux tissu gris. Arnold eut l’air consterné. «Quel dommage, murmura-t-il, gêné. Il m’a coûté une fortune.» L’énormité du désastre lui apparut d’un coup, toutes les imperfections dont était faite sa vie, et ce train. La pauvreté d’Olivia, la jambe de Colin, la hanche de Walter, toutes ces rencontres absurdemment et irrémédiablement ratées. Colin et sa mère, la plage déserte, le caillou banal qu’une main légère rejette, un

jour, dans l'anonymat, un caillou parmi tant d'autres, à jamais réduit à l'insignifiance. Il eut un sanglot, mais c'est Walter qui pleura. Personne ne l'entendit.

v

— Elle n'a même pas voulu de mon argent, dit-il plus tard.

— Elle, peut-être pas, dit Colin. Mais j'en connais deux qui n'attendent que lui, si je puis dire.

Arnold le regarda sans comprendre.

— Eh bien oui, Arnold. À quoi vous attendiez-vous donc?

Élisabeth et Colin hochaient la tête, compatissants. Ils buvaient et rebuvaient, assis tous les trois côte à côte, serrés, avec Arnold au milieu et Walter en face, seul sur l'autre banquette. Cela s'était produit à leur insu.

— Je le leur ai promis, Arnold. J'ai cru bien faire. Vous aviez offert, alors.

— Bien sûr, bien sûr, marmonna Arnold en se mouchant.

Colin sortit un papier chiffonné de sa poche et le tendit à Arnold.

— Voici leurs noms et leur adresse.

— Non, ça, c'est votre mise en demeure.

— Oh! Désolé.

Il fouilla encore, ressortit l'assortiment de boulettes grises.

— Ah! Le voilà.

Arnold s'empara du papier et le fourra dans sa poche sans même le regarder. Colin se tourna vers Élisabeth. Ses yeux s'illuminèrent.

— C'est le matin, dit-il. Un autre jour. Il faut reconstruire.

Elle approuva, joyeuse.

— Oui.

— Il faut du pain, il faut du café. Nous devons manger et nous laver. Une nouvelle journée commence.

— Elle ne reviendra pas, dit Arnold.

— Il faut faire les gestes.

Un bruit en face d’eux. Walter avait mis son poing dans sa bouche et le dévorait en silence.

— Il faut du lait aussi, dit Colin. Mais qui dit lait dit contrôleur. Plutôt mourir.

Il sortit, revint moins d’une minute plus tard avec une boîte de conserve et un biberon.

— Une gentille dame avec bébé. Très jolie. La race se multiplie, c’est très bien.

Il fouilla dans sa mallette, en sortit un ouvre-boîte, ouvrit la boîte de conserve, le biberon.

— Je crois qu’il faut chauffer le lait, risqua Arnold.

— Ah oui?

— Constance le faisait.

Colin versa le liquide jaunâtre dans le biberon, en fit tomber quelques gouttes sur son poignet.

— C’est ce qu’on fait, non?

— Oui, mais...

— Voilà, maintenant ça y est, c’est la bonne température.

Walter goba la tétine et se mit à boire goulûment.

— J’aimerais bien revoir Constance, dit Arnold.

— Je vous comprends, dit Colin.

— Moi aussi, dit Élisabeth.

— Les regroupements humains sont imprévisibles, dit encore Arnold.

— C’est le mot, dit très sérieusement Colin.

Les yeux grands ouverts, Walter buvait. Quelque chose avait changé, ce n’était pas la même proximité, pas la même odeur. On le tenait

différemment, le goût était différent aussi. Il a mal tout à coup, hoquette, régurgite comme l'a fait Arnold tout à l'heure, sur la manche de Colin.

— Bois, mon poussin. Bois, je t'en prie.

— Il n'a pas l'habitude des biberons, dit Arnold.

— C'est forcément moins bon, dit Colin. Mais il s'y fera.

— Il le faudra bien. Elle ne reviendra pas.

Walter se mit à pleurer faiblement, le visage contracté, les jambes repliées sur l'abdomen. Colin abandonna le biberon, prit l'enfant contre lui, à la verticale.

— Croyez-vous que le tout soit supérieur à la somme des parties? demanda Arnold.

— Cela se peut, soupira Colin en tapotant le dos de Walter.

Mais l'heure était à la courtoisie.

— Ce que vous dites est très intéressant, Arnold.

Il vit la mine désolée d'Arnold et ajouta très vite:

— Il se peut, en effet, que pris chacun isolément nous ne soyons pas à la hauteur de ce que nous représentons tous ensemble. Cela se peut, oui.

Le front d'Arnold se détendit, Colin déboutonna sa chemise et plaqua Walter contre son sein gauche.

— Peut-être que certaines choses ne peuvent pas se produire sans la conjonction des forces... dit encore Arnold.

— Peut-être, dit Colin.

Arnold vit Colin.

— Pour l'amour du ciel, que faites-vous?

Colin ne répondit pas mais continua de presser l'enfant contre lui.

— Vous ne croyez tout de même pas qu'il va gober ça! dit Arnold.

Il fixait le mamelon avec une expression de dégoût, large, brun, cerclé d'une couronne de poils gris, raides.

— Pourquoi pas? fit Élisabeth.

— Un sein ou un autre! renchérit Colin.

— Mais enfin... protesta Arnold. Ce ne serait pas mieux si Élisabeth...

— C'est absolument hors de question, dit Élisabeth.

Walter s'était calmé et tétait.

— Il va forcément finir par s'en apercevoir, dit encore Arnold. L'illusion est loin d'être parfaite.

— Vous êtes d'un sérieux confondant, Arnold.

OceanofPDF.com

27

Les parfums du matin avaient pris d'assaut les couloirs et se disputaient un territoire occupé il y a peu par leurs odeurs à eux et celle de Walter. Ils n'étaient pas silencieux, ils étaient las, comptaient les heures qui les séparaient de leur destination et pensaient que le temps qui restait serait forcément trop court ou trop long.

Ils se déplacèrent encore une fois pour manger, Élisabeth, Colin et Walter d'un côté, Arnold de l'autre, calme et seul. Il avait acheté les journaux sans les ouvrir. Colin tenait Walter.

— Plaisance dans deux heures, déclara Arnold.

— Qui va à Plaisance? dit Colin. Il doit certainement exister quelque part une raison de se rendre à Plaisance.

— Moi, dit Élisabeth. Moi je vais à Plaisance. Pour une raison normale, ajouta-t-elle en secouant la tête.

Colin cala Walter dans son bras gauche et s'empara de l'un des journaux.

— Vous aussi, vous allez à Plaisance, dit-il à Arnold, la mine réjouie. Elle est toujours là, regardez. Elle vous attend.

Il tendit le journal à Arnold qui trouva le moyen de rougir.

— Colin, je vous en prie...

— Regardez, regardez...

— Je suis passé à autre chose, Colin, dit patiemment Arnold en éloignant le journal. Comment se fait-il que vous persistiez à ne pas voir certaines choses?

Le ton était mi-amical mi-agressif.

— Faites-vous donc si peu de cas d'Olivia?

Il attendit, Colin attendit aussi.

— C’était pour vous consoler, Arnold. Rien d’autre.

Le sourire qu’il adressa à Arnold était tellement désarmant qu’Arnold céda.

— Il faudra en rester là, dit-il. Ne pas changer d’idée après coup, ne pas se sentir coupables de quoi que ce soit. Vous comprenez?

— Pourquoi dites-vous ça?

— Nos routes vont se séparer et il n’y a rien de pire que des routes qui se séparent. Les monstres en profitent généralement pour occuper le terrain.

— Les monstres, c’est moi? demanda Colin.

— Non. C’est ce qu’on fait des gens quand ils ne sont plus là.

— Vous avez peur qu’on se trahisse? demanda Élisabeth.

— Nous pouvons le faire à tout moment. C’est la chose la plus facile du monde parce que nous n’avons pas assez de passé derrière nous et pas assez de futur devant.

Le garçon roux s’approcha pour prendre les commandes.

— Votre fille n’est pas avec vous?

— Ce n’était pas ma fille, dit Arnold.

Le garçon sourit.

— Votre nièce, alors?

— Pas davantage.

Le garçon comprit et son sourire se figea. Il baissa les yeux sur son calepin et attendit. Colin regardait Élisabeth.

— Tu as dit qu’avec certaines personnes il fallait aller jusqu’au bout...

Elle l’attira contre elle et l’embrassa.

— Est-ce déjà le bout?

— Je ne sais pas.

— Oh! fit Colin.

Il regarda Walter et hocha la tête.

— Je comprends, oui.

Arnold triturait sa serviette, comme si c'était lui qu'on répudiait.

— Eh bien, Walter, il semble que nous ferons seuls le reste du trajet.

— Je n'ai pas dit ça, Colin.

— Mais tu ne seras pas là. Pas au sens où moi, je l'entends.

— Non.

— Constance sera sans doute là, elle, dit Arnold.

Il les regardait candidement, gêné tout à coup à cause de ce surplus qui lui tombait dessus.

— Elle est comme ça, elle reste. C'est dans sa nature.

Élisabeth et Colin le fixèrent un moment sans rien dire, la tête pleine de pensées longues et persistantes. Ce qui était fini ne l'est plus, ce qui avait commencé ne continue pas.

— Vous avez de la chance, dit Colin.

— Oui.

v

Ils firent leurs bagages en silence. L'opération fut rapide, ils voyageaient léger. Sauf Colin, à cause de Walter. Il avait attaché sa veste en bandoulière, le hamac improvisé s'incurvait déjà pour recevoir le poids chaud qui se moula dans les plis du vêtement et s'endormit. Élisabeth et Arnold avaient terminé depuis longtemps mais faisaient semblant de s'activer, debout face à la cloison de plastique rose, là où deux angelots joufflus mêlaient leurs fossettes et leurs rubans. Ils attendaient que Colin trouve la combinaison qui lui permettrait de quitter le compartiment sans trop d'embarras, avec la mallette, les béquilles et le hamac. Ils cherchaient quelque chose à dire, se résignaient à ne rien trouver et à écouter le ramage de Colin, le bruit des gestes utiles, quotidiens et salvateurs qui prépareraient l'avenir.

Mais le bruit se prolongeait, Colin n'y arrivait pas, il aurait fallu qu'ils se retournent, offrent leur aide. Une combinaison succédait à une autre. La mallette sur l'épaule gauche, Walter sur la droite... ça n'allait pas, il fallait

recommencer. Les béquilles s'entrechoquaient en tombant, Colin les ramassait, recommençait. Il se sentait las, lent, aurait tellement aimé que rien ne paraisse et être comme eux pour une fois, efficace et léger.

— Ce qui est mal, c'est l'ambiguïté, dit Arnold.

Il s'étira, les reins douloureux, se massa longuement.

— Elle est inévitable, l'ambiguïté, bougonna Colin. C'est un moyen de défense, une façon de sauver sa peau, rien d'autre.

— Il n'y a pas trace d'ambiguïté chez vous, Colin. Vos règles sont claires.

Colin se retourna et rencontra le dos d'Arnold. Une lueur de pure affection passa des yeux gris au dos gris.

— Nous sommes tous égaux devant la souffrance, prononça Arnold à mi-voix. Elle nous absout, ajouta-t-il.

— Je ne crois pas, dit doucement Élisabeth qui rattachait étroitement ses cheveux. Vous mélangez tout. La souffrance n'a jamais sauvé personne.

— Aujourd'hui, le bien et le mal ne m'importent plus, dit Colin en échappant la mallette.

Elle s'ouvrit toute grande, le contenu se vida. Colin soupira, se pencha, ramassa, rangea. Le hamac chavira à moitié, Walter faillit passer par-dessus bord. Colin avait chaud, se sentait infirme pour la première fois. Son œil intercepta le fourre-tout rouge, la serviette blonde d'Arnold. Plastique et cuir souple non déformés par la vie. Comme tout est net, pensa-t-il. Il se redressa.

— Vous savez ce qu'il a dit?

Il les sentit se raidir.

— Quand je me suis trouvé tout près de lui, quand je l'ai touché... Je ne l'avais jamais touché, voyez.

Il abandonna sa corvée et s'assit.

— Quand je lui ai dit qui j'étais... que je cherchais l'occasion mais que je ne la trouvais pas, il a souri en me montrant son nez qui saignait...

Ils ne bronchèrent pas.

— Vous vous rendez compte? C'est très extraordinaire.

Élisabeth finit par se retourner. Colin plongea dans la mer noire.

— Il n'a pas eu peur, il n'a pas cherché à m'expliquer ou à se justifier, il m'a seulement montré son nez. Il se fichait complètement de ce que je disais. La chose importante, c'était son nez qui saignait... Soigne d'abord mon nez, c'est ce que disait son sourire, ensuite tu me tueras.

Il rit.

— Et vous savez ce que j'ai pensé?

— Qu'avez-vous pensé? demanda Arnold.

— Qu'il était trop tard. Que j'aurais dû le faire bien avant. Tout à coup il n'était plus rien, juste un nez. Un nez qui saignait, un nez docile, sans défense.

Il continua à s'activer, à chercher la combinaison.

— Il n'y a rien de pire que de faire connaissance.

La mallette, les béquilles et Walter finirent par trouver leur place. Colin se leva. Arnold endossa son paletot, empoigna sa valise et sa serviette.

— Je me demande si nous mourons quand nous en avons terminé, dit-il.

Élisabeth ne répondit pas, Colin chercha.

— Ce serait horrible de mourir sans avoir accompli tout ce que nous avions à accomplir...

Élisabeth croyait que ce serait de toute façon horrible mais renonça à répondre.

— Vous ne croyez pas?

Colin fixait la pointe de ses chaussures, Élisabeth regardait dehors.

— Je préfère vivre avec l'idée que nous mourons quand nous en avons fini, dit Arnold.

— C'est très commode, dit Colin. Mais c'est comme vous voulez.

28

Constance attendait sur le quai de Plaisance. Elle se tenait très droite, les épaules rejetées en arrière, le menton haut. Les yeux fixes regardaient sans voir, au repos aurait-on dit, comme si regarder était suffisant et que rien, au fond, ne valait la peine d'être vu. Le visage encore beau contrastait douloureusement avec le cou fripé qui accusait l'âge. Elle portait un manteau de laine admirablement coupé, du même beige que celui d'Arnold, un fichu et des gants.

À travers la vitre cassée, ils la dévisageaient en silence, remplis de respect et d'incrédulité, l'image de Rachel inopinément superposée à celle de Constance. Des trois, Colin était le plus attentif, le plus intéressé, le plus consentant.

— C'est Constance, murmura Arnold comme si la précision était nécessaire.

— C'est elle, dit Colin en se penchant vers Élisabeth.

Il voyait une plage, Constance à vingt ans, jeune au-delà de toute description, Constance accourant vers lui, ses dents luisantes interceptant la lumière tandis que le vacarme des vagues résonnait à ses oreilles d'enfant.

Il descendit le premier. Chargé comme un mulet, avec la mallette qui lui battait les flancs et Walter oscillant sur sa poitrine comme un jabot hypertrophié. Il marcha jusqu'à Constance.

— Bonjour, madame.

Constance scruta Colin en plissant les yeux.

— À qui ai-je l'honneur?

Colin se pencha de côté, laissa tomber la mallette et fourra l'une des béquilles sous son bras.

— Je suis Colin et voici Walter. Nous sommes des amis d'Arnold.

Il prit la main de Constance et la baisa. Elle ne parut pas autrement surprise, un sourire un peu las illumina ses yeux. Colin la trouva très belle.

Arnold s'approcha.

— Comment vas-tu? demanda Constance.

— Bien. Très bien.

Il souriait lui aussi, les yeux rivés sur le visage grave et pâle. Elle tendit la main vers lui et lui serra le bras. Arnold sursauta comme sous le coup d'une décharge électrique.

— Tu es là, dit-il.

Il posa sa main sur la sienne, cette chaleur sur la peau était la seule chose qu'il eût envie de retenir. Il toucha son visage.

— Tu as l'air fatiguée.

— Oui.

— Tu as roulé toute la nuit.

— Et tout le jour.

Il eut une moue appréciative.

— L'important est que tu sois là et que...

Mais elle regardait Élisabeth, notait la jeunesse, le tailleur noir, l'élégance sous la fatigue. Elle eut un sourire entendu. Élisabeth et Arnold virent la méprise en même temps. Arnold secoua lentement la tête, Élisabeth s'empara du bras de Colin.

— Nous vous laissons, à présent, dit-elle. Nous avons à faire.

Elle empoigna la mallette et entraîna Colin qui, dans sa hâte, faillit tomber. Il se remit d'aplomb avec un sourire confus et suivit Élisabeth mais en traînant la patte et sans cesser de regarder derrière, comme un enfant qu'on emmène de force. Constance glissa son bras sous le bras d'Arnold.

— La voiture est là.

Il fit oui mais sans bouger, les yeux rivés sur les deux silhouettes qui s'éloignaient, certain que les abandonner du regard les condamnait au néant. Ils marchaient vite, chaque pas les rendait plus petits, infimes,

monstrueux. La mallette déformait Élisabeth et ployait son épaule, Colin avançait par à-coups, perdait du terrain, rattrapait de justesse Élisabeth dans un ultime et grotesque balancement. Jamais comme en cet instant Arnold ne les vit ainsi, fragiles et gauches, il pensa «incongrus», la grande Élisabeth, le bancal Colin et, à jamais invisible, Walter.

Il laissa tomber sa serviette et courut vers eux. Et c'est de dos qu'il les enserra tous les trois, sa figure enfouie dans leur cou, parce que c'était plus simple ainsi et parce que ce serait la dernière image qu'il retiendrait d'eux à jamais, cet assemblage hétéroclite de lumières et de formes qui symbolisait le mieux pour lui l'aventure humaine.

Ils s'immobilisèrent sous l'assaut, brutalement projetés l'un contre l'autre par le bolide Arnold, plus étroitement unis qu'ils le seraient jamais, soudés, confondus.

Hélène Vachon

Singuliers voyageurs

roman

Une fin d'été. Un train bondé et trois passagers qui n'ont pas réservé. Ne reste qu'un wagon libre, le wagon nuptial, rose de surcroît, à l'omementition surchargée de cupidons joufflus et enrubannés. Un espace prévu pour deux, où ils se retrouvent un peu à l'étroit, surtout quand un quatrième passager vient se joindre à eux.

Commence alors un étrange voyage entre quatre inconnus que tout sépare. Vingt-quatre heures d'intimité, d'indifférence et de rapprochement dans un compartiment surchauffé. Vingt-quatre heures de désertions et de retours, où s'entremêlent rires, trahisons et surprises, jusqu'à ce qu'une alliance se crée enfin, inattendue, bouleversante, à la faveur du jour qui pointe...

Avec la précision d'une dentellière et l'efficacité d'une chirurgienne, Hélène Vachon façonne un monde peuplé de personnages aussi touchants qu'insaisissables. Des hors-la-loi bien sous tous rapports... Voilà un roman qui n'offre aucune certitude, mais qui comble le lecteur désireux d'aller à la rencontre de l'âme humaine.

www.quebec-amerique.com

OceanofPDF.com